N° 287 — Tome LXXIX 1er Juin 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, MARCEL COULON, GEORGES EEKHOUD,
ANDRÉ FONTAINAS, ALBERT GAYET, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, DORIS GUNNELL, A.-FERDINAND HEROLD,
CHARLES-HENRY HIRSCH, JEAN-PAUL LAFITTE, ÉMILE MAGNE, HENRI MALO,
HENRI MAZEL, STUART MERRILL, CHARLES MORICE, MICHEL MUTERMILCH,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE,
A. VAN GENNEP, ÉMILE VUILLERMOZ.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

—

N° 287 — 1er JUIN 1909

Marcel Coulon	*La Complexité de Remy de Gourmont*	385
Stuart Merrill	*Orage*, poésie	417
Jean-Paul Lafitte	*Les Danses d'Isadora Duncan : II. Les Vases*	419
Émile Magne	*La Jeunesse de Boisrobert*	428
Doris Gunnell	*Quelques amis anglais d'Alfred de Vigny*, avec des lettres inédites	443
André Rouveyre	*Visages : XVI. Emile-Antoine Bourdelle*	455
Albert Gayet	*Les Dernières Découvertes archéologiques faites en Egypte*	456
Henri Malo	*Les Surprises du bachelier Petruccio*, roman (V-VII)	467

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXXVI. Grèves*	486
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	489
Rachilde	*Les Romans*	492
Jean de Gourmont	*Littérature*	497
A.-Ferdinand Herold	*Littératures antiques*	501
Edmond Barthélemy	*Histoire*	507
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	514
Henri Mazel	*Science sociale*	518
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	523
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	527
R. de Bury	*Les Journaux*	534
André Fontainas	*Les Théâtres*	538
Emile Vuillermoz	*Musique*	541
Charles Morice	*Art moderne*	544
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	553
Henri Albert	*Lettres allemandes*	556
Démétrius Astériotis	*Lettres néo-grecques*	561
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	566
Mercure	*Publications récentes*	570
—	*Echos*	571

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

ÉMILE BERGERAT

CONTES DE CALIBAN

LUCIE DELARUE-MARDRUS

LE ROMAN DE SIX PETITES FILLES

THÉODORE DURET

LES NAPOLÉONS

HENRY KISTEMAECKERS

AÉROPOLIS (ILLUSTRÉ)

RENÉ FAUCHOIS

BEETHOVEN (PIÈCE)

Avec ouvertures et musique de scènes tirées de l'œuvre de Beethoven

VALENTIN MANDELSTAMM

LE COMTE DE MAREMMES ET AUTRES LIEUX

ÉDOUARD ROD

LES UNIS

PIERRE WOLFF ET GASTON LEROUX

LE LYS (PIÈCE)

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

CUMIN et MASSON, Editeurs à Lyon

EN VENTE

Les 45 derniers Exemplaires

MOLIÈRE

OEUVRES COMPLÈTES

32 Pièces de format in-4°, ornées de 700 illustrations gravées d'après les compositions de J. LEMAN et Maurice LELOIR

Notices par A. de MONTAIGLON et T. de WYZEWA

Impression en caractères du XVII^e siècle

MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DE MOLIÈRE

La plus belle Édition de luxe

La plus richement illustrée

EN VENTE LES DERNIERS EXEMPLAIRES A **PRIX RÉDUIT**

300 fr. au lieu de 600 fr.

Payable 20 francs par mois

☞ **PRIMES AUX PREMIÈRES DEMANDES**

CATALOGUE ET SPÉCIMEN ILLUSTRÉ

Envoi gratuit franco-poste sur demande

LA COMPLEXITÉ
DE RÉMY DE GOURMONT

I

Tandis que les résultats acquis chaque jour par la science conduiraient à établir l'unité de la matière, l'exemple de nos intellectuels démontre indéniablement l'unité de l'intelligence.

D'une part, aucune différence essentielle entre le génie du poète, du romancier, du géomètre, du politique, du physicien, du métaphysicien, du psychologue à voir les heureuses incursions que se permettent mutuellement dans le domaine du voisin ces spécialistes d'autrefois. Qu'il abandonne la lyre ou le masque tragique pour la plume du chroniqueur, un Jean Moréas conserve la pureté de sa forme et la hauteur de sa pensée. Les romans de M. Henri de Régnier obligent presque à se demander lequel l'emporte, chez ce grand artiste, du prosateur ou du poète. Anatole France touche à l'histoire et atteint du coup les sommets. Jeté dans nos luttes publiques il fait voir, et un Zola, un Jules Lemaître, que la distance est vite nulle de la tribune la plus retentissante à la tour d'ivoire la plus close ; cependant que, par un chemin tout contraire, M. Clemenceau a déjà établi avec une pareille certitude la même démonstration. Du même regard qui sondait l'invisible et l'inconscient de l'homme et semblait aveugle au réel, Maurice Maeterlinck scrute ce que contiennent de tangible les ruches d'abeilles et le calice des fleurs. Le calcul des probabilités et le calcul intégral conduisent M. Poincaré à émettre, dans une vraie langue de lettres, des conclusions qui intéressent toutes

les parcelles de l'univers. L'examen des formes sous lesquelles la substance colloïdale a fait son entrée dans le monde permet à M. Le Dantec d'aborder les problèmes les plus généraux de la religion et de la politique, tandis qu'un Le Bon, un Quinton, ramassent au fond de leurs cornues de quoi discourir sans incompétence sur les phénomènes les plus communs de la vie quotidienne.

D'autre part, plus de démarcations nettes, de divisions bien tranchées, de genres parmi la masse toujours croissante des créations de l'esprit. Que sont devenus ces départements de la philosophie : psychologie, logique, métaphysique, morale? Epopée, idylle, fable, églogue, élégie, satire, épître : où sont ces catégories qui différenciaient Virgile, Horace, Catulle, Tibulle, Juvénal, Phèdre? Où ces formes versificatrices si commodes pour le classement et l'analyse d'un Villon, d'un Charles d'Orléans, d'un Marot, d'un Ronsard, d'un Malherbe, d'un La Fontaine? Que signifient, sinon à un point de vue très large, ces termes jadis si caractéristiques de tragédie et de comédie? Et les distinctions entre le roman de mœurs, d'aventures, de caractères qui offraient encore un sens précis à l'époque d'Alexandre Dumas, de Balzac et de Flaubert? Le temps des arts poétiques et des traités de littérature est loin.

Il y a dans cette disparition des frontières, dans cette confusion des métiers, dans cette désorganisation du travail jointe à la multiplication des travailleurs et par conséquent des produits une source de soucis pour le touriste de l'intelligence. Professionnel ou amateur, une infinité de paysages s'imposent à son regard sans le repos d'aucun horizon. Paysages ainsi faits que la vue d'un seul ou d'une série d'entre eux n'apporte guère de satisfaction ou d'acquisition, privilège des vues d'ensemble. Et qu'à négliger un seul des cent points de vue que l'un d'eux offre, on risque de ne rien comprendre non seulement à celui-là, mais aux autres et à tout :

Ah! tout est bu, tout est mangé, plus rien à dire!

Hélas! non, mais une abondance de mets à lever la faim et la soif. Curiosité, activité, vigilance, mémoire; faculté d'apercevoir un objet entre mille, sur le sol, de le suivre dans l'atmosphère loin et haut; de saisir le détail et d'embrasser l'ensemble; de copier et d'inventer; de décomposer et de recons-

truire : un esprit doué de toutes ces qualités, qu'il se tourne vers l'art, la littérature, la science, la philosophie, n'aura bientôt plus qu'à se taire.

Que serait-ce, dès aujourd'hui, si les qualités de l'artiste, du savant, du critique et du philosophe se trouvaient réunies dans un seul individu? Si, possesseur de quatre domaines vastes à exiger chacun le maximum de travail et de capital qu'un homme puisse fournir, de sol et de culture différents, chacun voulant des outils tels que la main qui se plie aux uns ne puisse — semble-t-il — s'adapter aux autres, on le voyait entreprendre à la fois leur exploitation? Qu'au lieu de délimiter ces domaines, de les clôturer, de les entretenir l'un après l'autre, suivant les saisons et les heures, il ne tînt compte des haies ni des bornes, de la composition de leur sol, de leur éloignement réciproque; et, sans niveler les collines et sans combler les vallons, jaloux, au contraire, de conserver à chacun sa physionomie naturelle, il mêlât corbeilles, vergers, prairies, chaumes, bois? Faillite certaine, folie!... Mais voici qu'il cueille, qu'il dresse des meules, engrange et gaule et vendange, que ses fleurs éclatent, que son grain comme son vin abonde et nourrit et réjouit.

Un personnage si paradoxal existe. On le connaît bien. Pas un numéro du *Mercure de France* n'a paru, depuis vingt ans, sans présenter, clair et direct, un ou plusieurs des multiples aspects de son intelligence. Il s'appelle Remy de Gourmont.

II

Depuis 1882, date où la précieuse bibliographie qui termine le petit ouvrage que lui a consacré, voilà six ans, M. Pierre de Querlon signale sa première étude, Remy de Gourmont a réalisé sa pensée dans l'ordre entier des lettres et dans nombre de sciences.

Il est poète avec *Hiéroglyphes*, *Oraisons mauvaises*, *le Livre des Litanies*, *les Saintes du Paradis*, *Simone*. Si vous ne le trouvez point, dans les anthologies habituelles, à son rang alphabétique entre Goudeau (Emile) et Grandmougin (Charles), c'est affaire aux compilateurs de ces ésotériques recueils. Je m'explique moins son absence aux *Poètes d'aujourd'hui*, où, pour la majuscule G, avec le tendre Guérin

MM. Ghil et Gregh ont place (1). Il ne faudrait cependant pas prendre trop à la lettre le reproche qu'il adresse au héros de l'un de ses romans, en lui attribuant des vers qui figurent parmi les volumes énumérés. « Pas plus que tant d'autres qui simulaient le don poétique, Hubert n'était poète. » C'est vite dit. En tous cas, si le côté poésie — je ne dis point poétique — n'est pas l'un des plus accusés de sa personnalité; si les inaccessibles *Stances*, si *Aréthuse* ou *les Villes tentaculaires* et même des œuvres moindres que celles de Moréas, de Régnier, de Verhaeren, n'ont rien à redouter de ses poèmes, il me semble qu'avant de refuser le laurier à ses tempes il en faudrait dépouiller plus d'un versificateur très officiel. Mais je ne veux maintenant que poursuivre l'énumération des titres qui soulignent au Bottin de la Littérature l'une des plus grandes entreprises d'idées et de mots, de sens et d'images, de textes et d'illustrations qui soit au monde.

Il est conteur avec *Histoires magiques*, *Proses moroses*, *le Pèlerin du silence*, *D'un Pays Lointain*, *Couleurs*.

Romancier par *Merlette*, *Sixtine*, *le Fantôme*, *les Chevaux de Diomède*, *le Songe d'une Femme*, *Une nuit au Luxembourg*.

Dramaturge par *Théodat*, *Phénissa*, *le Vieux Roi*, *Lilith*.

Critique, il est universel autant qu'on peut l'être. Quelle manifestation intellectuelle ou physique se place hors de son jugement? Je ne vois que la musique et les sports. Encore ses études des chants liturgiques et des chansons populaires indiquent qu'il est bien loin d'ignorer la technique et l'histoire de l'art musical, tandis que les proses savantes du « Fantôme », déroulées aux accents de l'orgue, témoignent d'une sensibilité musicienne assez avertie. Mais il est vrai qu'il ne tire point des œuvres musicales les commentaires, les parallèles, les arguments, les correspondances, tous les effets que lui fournissent quotidiennement les tableaux, les statues, l'architecture par

(1) Une nouvelle et toute récente édition de l'ouvrage de MM. Van Bever et Léautaud évite ce reproche. On y trouvera des extraits du *Livre des Litanies*, de *Simone* et le moins « musée-secret » des *Oraisons ;* une parfaite notice sur l'œuvre générale de l'écrivain (notice enrichie de fragments d'une brillante étude de M. Dumur) et une bibliographie au courant. Les auteurs, qui expliquent judicieusement la pénurie de documents-critiques que l'œuvre de Remy de Gourmont a fait naître, me permettront d'ajouter à la liste qu'ils donnent de ces documents un article où, sous une forme ramassée, j'ai exposé les idées que je développe aujourd'hui et d'autres qui ne sauraient rentrer dans mon cadre : *le Mercure de France et M. Remy de Gourmont*, n° du 3 novembre 1907, de *Floréal*.

exemple. Que, s'il est toujours prêt à invoquer Raphaël et Michel-Ange, Rodin et Claude Monet, nous ignorons les rapports tainiens qu'il tirerait de Mozart ou de Wagner, de Saint-Saëns ou Vincent d'Indy. Vrai encore (ou je m'abuse) que ce maniaque des spectacles dédaigne les champs de courses, les balustrades des vélodromes et l'entour des rings. Et son garçon de café m'a dit qu'il ne demande jamais « l'Auto ». Sous ces restrictions, il est critique de tout et il est critique partout — et non seulement dans *le Livre des Masques* et *le IIe Livre des Masques* et dans les cinq volumes des *Promenades littéraires* et des *Promenades philosophiques*.

C'est de la même façon, c'est-à-dire aussi générale, qu'il est philosophe. Il l'est dans le poème, le conte, le roman, le drame, la critique littéraire ou scientifique. Mais il est plus spécialement métaphysicien avec ses expositions, défenses et critiques de *l'Idéalisme*, disséminées tant dans le recueil qui porte ce titre qu'un peu partout dans son œuvre. Moraliste et sociologue par *la Culture des idées* et *le Chemin de Velours*. Historien et théologien et, c'est le vrai mot : humaniste par ses traductions et ses commentaires du *Latin mystique*. Humaniste, il l'est, comme le fut hier le bibliophile Jacob, comme aujourd'hui M. Octave Uzanne, comme ses aïeux du XVe et du XVIe siècle, les Jean, les Robert, les Gille et les François de Gourmont, et aussi à sa façon propre : par son édition rajeunie d'*Aucassin et Nicolette* et celle du *Miracle de Théophile ;* son livret de *la Poésie populaire*, son étude sur *Dante, Béatrice et la poésie amoureuse*, celle sur *Judith Gautier* ; ses *Collections* et leurs préfaces de Rivarol, de Cyrano, Théophile de Viau, Saint-Amant et Maurice de Guérin ; enfin, et ici il touche à l'art manuel, par les tirages de ses plaquettes et par ces extraordinaires *l'Ymagier* et *Almanach de l'Ymagier* « zodiacal, astrologique, magique, cabalistique, artistique, littéraire et prophétique », arches de Noë véritables où se confondent les plus hétéroclites bêtes de notre vieille imprimerie et certaines de création plus récentes et singulières.

Philologue, il est créateur en la plupart des sciences du langage, amateur en toutes, depuis l'antique grammaire jusqu'à la récente sémantique avec, notamment, *le Problème du style* et *Esthétique de la langue française*.

Parlant, en tous cas lisant la langue des sciences exactes

et des sciences physiques, approchant les limites de l'érudition, le passage qui sépare celui qui profite des spéculations et des découvertes de qui spécule et découvre, il est bien et dûment producteur dans quelques branches des sciences naturelles et ses observations directes en botanique et en entomologie contribuent à la documentation de sa *Physique de l'Amour*. Voyez-le recommencer sur maints insectes de son jardin les expériences de Réaumur et de Fabre. Voyez-le donner du pic dans cette carrière vierge : « le sens topographique des fourmis (1). » Cette possibilité de faire ou de refaire la preuve, de mettre, comme on dit, la main à la pâte mérite d'être aperçue. Elle complète ou plutôt explique l'amas prodigieux de notions, de faits qui garnissent son cerveau, et qu'il emporte toujours avec lui dans ses déplacements à travers les littératures, les arts, les philosophies, les religions, les sociétés — sans embarras et sans excédent de bagages.

Poète, conteur, dramaturge, romancier, érudit, historien, critique, philosophe, philologue et savant, il est tout cela, et je ne sais quoi encore avec ses *Epilogues* (3 volumes) et ses *Dialogues des Amateurs*, « réflexions sur la vie » à l'aide desquelles il analyse depuis quinze ans les institutions, les mœurs, les livres et les gestes sociaux ou individuels.

Je n'ai garde d'oublier sept ou huit ouvrages de vulgarisation : géologie, géographie, histoire à l'usage de l'enfance, péchés de jeunesse dont M. Remy de Gourmont ne rougit pas et par quoi l'audacieux penseur est entré dans la carrière.

Qu'on joigne à cette œuvre livresque une infinité de chroniques, d'études, de contes, de traductions publiés au jour le jour dans des revues et journaux de Paris, de la province, d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, d'Angleterre, de Grèce et des Amériques; qu'on songe à sa collaboration incessante au *Mercure de France*, à ses directions de revues comme l'actuelle *Revue des Idées*, et l'on se rendra compte des moyens, de l'activité, de la *complexité* de Remy de Gourmont.

III

Comment peser et mesurer ce corps immense! Avant de voir réunis sur ma table les cinquante volumes qui le constituent, je ne le croyais pas si grand. Mais il n'est pas moins

(1) *Promenades philosophiques*, t. I, pp. 153 et s.

aisé, en soi, de faire cinquante lieues qu'une en pays où l'agrément de la route vous empêche de languir et de sentir la fatigue. La difficulté principale que Remy de Gourmont oppose n'est pas de surface et de quantité.

Il y a deux complexités en littérature. La première apparente, tangible, d'ordre arithmétique. Elle provient de la multiplicité des éléments d'une œuvre. Elle favoriserait plutôt l'analyse comme un territoire giboyeux le chasseur. C'est celle qu'offrent un Voltaire, un Hugo dont la production gigantesque réunit vingt formes définies et relativement indépendantes l'une de l'autre. Est-il indispensable, pour tirer de *la Henriade*, du *Siècle de Louis XIV*, du *Dictionnaire philosophique* et, successivement, de tous les ouvrages de Voltaire tout ce que contient, chacun d'eux et, par conséquent, tout ce que Voltaire contient, de les étudier par rapport les uns aux autres, de les comparer, de les confronter de si près ? S'occupera-t-on bien sérieusement de rechercher dans tous ce qui se trouve dans chacun ? Ou bien, ce travail — qui peut avoir son utilité — donnerait-il tant de peine? Le Voltaire des *Tragédies* et celui des *Contes*, qu'ont-ils à voir, que de très général, entre eux? Parents sans doute, frères si l'on veut, mais non frères siamois ni, à plus forte raison, sosies. Frères qui habitaient des provinces distantes en un temps où il n'y avait pas de chemins de fer.

De même les Hugo : des *Orientales*, d'*Hernani*, de *la Légende des siècles*, des *Misérables* ne sont-ils pas quatre personnages très individualisés avec leur air de famille? Vous obtiendrez presque le Hugo complet en étudiant intrinsèquement chacun de ses livres (quitte à en mettre certains en groupes, en séries), puis en faisant l'addition. Quoi de plus simple que de visiter et de raconter la France? Vous faites dans l'ordre qui vous plaît la Normandie, la Bretagne, l'Auvergne, la Provence, les Vosges, les Pyrénées... mais supposez un territoire où il y aurait pêle-mêle, sans poteaux indicateurs, tout ce que la France contient. Il y a des génies dont on vient à bout, comme Horace des Curiaces, dès qu'on les peut diviser. Mais essayez de diviser en sections correspondantes à leurs livres Taine ou bien Renan. Vos morceaux différeront de figure et d'importance. Ils pourront être, isolément, considérés et goûtés. Pas amalgamés. Car, à l'œil nu, vous n'apercevrez entre les molécules innombrables et diverses qui compo-

sent deux ouvrages de visage aussi distincts que *l'Intelligences* et les *Notes sur Paris*, que *la Vie de Jésus* et *Abbesse de Jouarre*, par exemple, aucune différence sensible. Il faudra le microscope et les balances, ou plutôt, pour comprendre le Renan d'un seul volume, le Taine d'un seul volume, il faudra envisager celui de l'œuvre complète. Connaissez la composition d'une des parties, vous connaîtrez celle du tout, mais si vous ne connaissez point celle du tout, vous ne comprendrez pas grand'chose à la composition de telle ou de telle part. (Ceci avec les réserves de détail qui s'imposent lorsqu'on argumente sur un ensemble.) C'est qu'ici vous n'avez point, comme tout à l'heure, vingt personnages qui prétendent en faire un (et qui d'ailleurs y réussissent) — mais un seul personnage en vingt qui possédera vingt habits, vingt airs différents, vingt timbres de voix, mais qui gardera la même âme. Complexité essentielle, intérieure, et qui, dans le choc de ses éléments agités par l'analyse, se multiplie suivant une progression en quelque sorte géométrique.

Plus diversifié que Hugo, davantage peut-être que Voltaire (c'est notre siècle qui permet cela : nous sommes en présence d'un homme qui use et abuse des facilités qui lui sont offertes par son temps), Remy de Gourmont a répandu dans une œuvre extrêmement polymorphe une matière fort hétérogène, mais une. L'unité qui rend si délicat l'examen d'un Taine, d'un Renan, qui fait, ces circonférences parfaites, qu'on ne sait par où les saisir, gêne aussi chez lui. Mais n'est-il pas vrai de dire que son œuvre présente une variété externe beaucoup plus grande que la leur?

C'est qu'alors que la « littérature », au sens un peu péjoratif que l'on donne quelquefois à ce mot... (et souvent comme le renard de la fable parle des raisins) fut — à les en croire du moins — le luxe, le superflu chez ces deux grands stylistes, elle joue dans son œuvre à lui un rôle conscient et considérable. Différence de temps et de milieu, non de génie. Si notre génération a su faire des œuvres d'imagination — simple amusette avant elle au regard austère des hommes de science : voyez Renan s'excusant du temps qu'il perd à ses souvenirs, à ses drames — un moyen d'exprimer des notions positives, n'est-ce pas l'exemple de Taine et de Renan qui le lui a permis ? Le principe générateur de la complexité de

Remy de Gourmont est bien le même qui féconde ces magiciens qui surent styliser jusqu'à la psycho-physique et l'épigraphie. Et l'un de ceux qui eurent le plus d'influence sur sa jeunesse, Villiers de l'Isle-Adam, n'a-t-il point passé par leur école ou étudié sur les bancs où ils furent assis? Remy de Gourmont est complexe pour la même raison que Renan et Taine, auxquels, pour le bien comprendre, il faut le ramener sans cesse; il l'est pour la même raison que Villiers son instituteur, que M. Anatole France, avec qui il garde tant de points communs : par la possession à doses sensiblement égales des qualités du savant et des qualités de l'artiste et par leur mélange audacieux. Apportant dans l'art le scrupule scientifique, parant la science des colliers de l'art, il opère un tout homogène pour le profane et où le chimiste littéraire, qui sait qu'il n'y a pas de corps simples dans le domaine spirituel, ne retrouve pas sans difficulté les éléments les plus contraires. Plus apparent, de plus de relief, offrant moins de poli, de mesure, d'élégance que la substance renanienne ou francine, le mélange se rapprocherait plutôt de celui de Taine ou de Villiers, qui présente plus de rudesse et de loyauté et gagne en puissance, en originalité aussi ce qu'il perd en grâce. Encore est-il juste de signaler que trente ans d'expérience auront donné à M. de Gourmont ce qui n'était peut-être pas tout à fait dans sa nature primitive. Je veux dire : le courage d'élaguer, d'étouffer des clartés trop vives, d'abandonner sur les branches, les corbeilles étant pleines, le restant des fruits alors que vos yeux, votre raison vous persuadent que ce qu'on délaisse n'est pas moins bon que ce qu'on a pris : je veux dire l'art du sacrifice. Et qu'on ne remarque point dans ses dernières productions *Un cœur virginal*, *Dialogues des amateurs* ou cette harmonieuse *Nuit au Luxembourg* :

Par de calmes vapeurs mollement soutenue
La tête sur son bras et son bras sur la nue,

et qui, comme la divinité du Poète,

Laisse tomber des fleurs

sans avarice, mais sans folle prodigalité, le raboteux, le touffu, le trop plein qui choquent un peu dans *Sixtine*, dans *le Latin mystique* ou dans les premiers *Epilogues*, mais que je n'en voudrais pas retirer pour rien au monde.

IV

Ayant ainsi dégagé la loi générale de son esprit, nous dirons que Remy de Gourmont,—et c'est ce qui par rapport aux grands écrivains que j'ai cités à son propos constitue son originalité — est complexe par la variété de ses actes et de ses gestes. Par le mépris qu'il affecte vis-à-vis des genres et des formules. Par la fantaisie avec laquelle, enchérissant sur son temps et les plus audacieux de ses contemporains, il introduit dans les rares moules littéraires que notre siècle ait respectés à raison de leurs caractères très général : drame, roman, conte, poème, critique, les matériaux les plus étrangers à leur destination. Fantaisie qui semble parfois une gageure et telle que beaucoup de ses volumes échappent à toute dénomination générique. Que je suis mal satisfait, quoi que porte leur sous-titre, d'avoir appelé *Sixtine* ou *Une Nuit* des romans ; que *le Fantôme* me paraît être, évidemment, un poème ; que *Lilith* n'est ni une œuvre dramatique, ni un poème, ni un roman... mais *Lilith ;* qu'à part *Théodat* (qui a paru sur la scène) l'œuvre entière de Remy de Gourmont tient du poème et du conte aussi bien que du drame ; que, ranger sous la rubrique philologie et même philologie comparée *le Problème du Style* et l'*Esthétique de la langue française*, dans les histoires de la littérature ou dans les morceaux choisis *le Latin Mystique* ne satisfait pas non plus et que l'on ne saurait vraiment pas risquer une appellation même approximative de la *Physique de l'Amour* ou des *Epilogues :* tous ouvrages cependant où l'on aperçoit un centre, un axe et de l'unité.

Un autre élément de sa complexité, c'est le don qu'il a de s'objectiver et d'être subjectif, non pas tour à tour, mais, pour ainsi dire, en même temps ; de se prêter à tout sans perdre une parcelle de son quant à soi ; tour de force qu'un Lemaître, un Faguet, ces acrobates de l'intelligence, ne réalisent pas, il me semble, avec plus de brio que lui. Encore exécute-t-il sa voltige sans le sourire satisfait qui gâte parfois le travail des susdits et vous ferait garder aux poches des mains prêtes à applaudir. L'exercice du jugement, chose sérieuse, va chez lui sans austérité ni grimaces... Mais je ne m'engagerai point dans des ruelles. Ensemble objectif et subjectif, emporté et froid,

personnel et impartial, imaginaire et réaliste ; sachant de front présenter abstraite la réalité et matérialisée l'abstraction ; intelligent et sensible ensemble, voilà Remy de Gourmont. Tout ceci se ramène à cette formule la seule où on puisse l'enfermer, artiste et savant, savant et artiste. Ce qui veut dire : non pas seulement ayant produit des œuvres de science — il ne serait pas le seul ; non pas : possédant les qualités généralement antinomiques qui caractérisent le savant et qui caractérisent l'artiste, — je lui trouverais pas mal de semblables ; mais, ce qui veut dire : exerçant toutes ces qualités en faisceau, qu'il s'agisse d'art pur, de science pure, ou d'un compromis de science et d'art. Opérant comme un capitaine qui commanderait deux régiments antagonistes, qui, confiant dans la force de sa discipline, mêlerait leurs rangs pour les conduire au combat et qui gagnerait la bataille et dont les plus belles victoires seraient acquises les jours précisément où ses soldats étaient, au fond de leur cœur, le plus ennemis.

V

Il n'est pas indifférent, quand on cherche à établir le caractère synthétique, unitaire d'un génie aussi nombreux, de montrer que dès sa première apparition on l'a vu complet, armé de la tête aux pieds comme la déesse antique. Ayant à faire la preuve qu'il n'est guère un fragment de son œuvre qui, plus ou moins, ne lui mérite l'épithète double que la seule liste de ses ouvrages oblige à lui décerner, je n'aurai garde de choisir à la fin ou dans le milieu de la liste l'ouvrage qui servira de base à ma démonstration. Ne pourrait-on pas, d'ailleurs, m'objecter que cet ouvrage prétendu topique a pu s'enrichir, s'inspirer, s'améliorer de ses prédécesseurs ? Je prendrai un livre de jeunesse, et même de tout début : *le Latin mystique*, qui, daté de 1892, c'est-à-dire postérieur à *Merlette* (1886), à *Sixtine* (1890) me paraît antérieur à ce dernier quant à sa conception, sa préparation et sa composition même.

C'est l'histoire de la littérature des poètes de la basse latinité et du moyen-âge. Voilà une œuvre que la connaissance du grec et du latin, la familiarité des théologies païenne et chrétienne, de l'archéologie, de la métrique et des recherches de première main rendaient seules possible. Nul guide, direct au moins. « Rien de semblable n'avait été fait en dehors de

l'érudition pure », écrivait, Anatole France en félicitant l'auteur de « s'être frayé des voies intentées ». Et pour l'érudition pure, à part l'*Histoire générale de la Littérature du Moyen-Age en Occident* de Ebert (dont une traduction française venait de paraître), elle se bornait, au moins pour la France, aux « fermes études sur les hymnes du Breviaire romain de l'abbé Pimont; quelques parties tout à la fois fades et sèches des institutions liturgiques du savant dom Gueranger, certaines études spéciales d'Ozanam, de Léon Gautier, etc., et une terne et molle histoire de la poésie chrétienne de Félix Clément (1) ». A côté de cela, une infinité de matériaux, ne fût-ce que les 222 volumes in-quarto de la « Patrologie latine », les 166 de la « Patrologie grecque » et le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum* de Vienne, sur l'ampleur duquel je ne suis pas fixé, mais que je suppose non inférieur au vieux Plutarque où Chrysale met ses rabats. Nulle tentative n'avait été faite pour traduire ces poètes, pour les présenter dans leur ordre, les comparer entre eux, les situer dans leur époque et dans la suite des siècles par rapport à Virgile et à Horace, à Dante et à Villon, à Hugo, à Verlaine, et jusqu'à cet Albert Samain dont la réputation n'était point encore sortie du Mercure de France naissant. Vous aurez cela et autres choses dans ce livre de format moyen. Inépuisables rayons dont je ne me chargerai point de faire l'inventaire, quel lettré, quel curieux n'y trouverait à acquérir ! Pour moi, je laisse à juger si l'on y donne la preuve que les poèmes et les comédies de Roswitha ne sont pas l'œuvre d'une religieuse saxonne du VIe siècle, mais l'invention d'un habile faussaire du XVe et si « cette banale et pénible littérature » méritait bien, mise en marionnettes, l'admiration des snobs de 1890. Si l'opinion qui fait de Thomas a Kempis l'auteur de « l'Imitation » s'y trouve fortifiée et celle qui attribue au XVIIe siècle l'*Ave præclara Maris Stella*, amoindrie. Et je ne voudrais pas manifester avec trop de naïveté le charme où jette un ignorant de la mystique et de la symbolique chacune de ces trois cents pages. Mais j'avoue, entre autres bienfaits que je saisis mieux, depuis que j'ai lu *le Latin mystique*, — la distance qui sépare l'Angelico de Raphaël ; que rapproché d'Adam de Saint-Victor le miracle Hugo perd de son mystère en conservant tout son prestige et

(1) Huysmans, préface du *Latin mystique*.

que rien ne m'a fait comprendre Villon comme ce passage où Remy de Gourmont éclaire l'un par l'autre le génie du terrible saint Bernard et celui du pôvre escolier.

Or, cette érudition, qui saurait être aisément rébarbative, se trouve offerte de la plus tentante façon. La substance élaborée à loisir par la méditation et l'étude se modèle sous les doigts d'un intransigeant artiste dont rien ne gêne la fantaisie. Le style est travaillé comme celui d'un poème : tantôt noyé d'ombre et resplendissant, nu comme l'abstraction et chargé d'images, ici criant de couleur, là vide de sang, sordide comme un mendiant et glorieux comme un empereur. Avec des souplesses infinies, il se prête aux contrastes d'amour et de haine, d'extase et de larmes, de terreur, de joie, de supplices et de délices, de subtilité, d'abêtissement qui se partagent les hommes et les œuvres des siècles qu'il dépeint. Savourez avec Huysmans, qui passait pour s'y connaître, telle phrase pénétrante : « une phrase qui semble tramée avec les fils en argent dédoré d'une vieille étole » ou « ce juste et féroce aliéné sur la peur que suscite maintenant la mort », et vous estimerez comme lui être « tout de même loin, avec ces passages-là, des éternelles futaines couleur de pierre ponce tissées dans les Sorbonnes (1) ».

De fait, toutes les notes des « morceaux choisis » universitaires ne sont pas de ce style :

Commodien signe le prologue de la lente défaite d'une mythologie qui ne contient plus que de symboliques gaudrioles. Il s'en fait l'exorciste, l'eau bénite de ses anathèmes chasse les antiques démons et le Christ, en spondée, clôt les lourds hexamètres. Il semble que, déjà, l'on entende comme de lointains psalmodiements ; une conscience nouvelle crie dans les âmes : le monde est délivré. Le sensualisme rentre dans la nuit (où il se confectionne en secret d'hypocrites robes) ; les gens ont appris une vérité merveilleuse et terrible : Celui-là est mort qui ne vit pas en Dieu. C'est la naissance de la Tristesse. L'homme regarde autour de lui, ne voit plus rien de visible et se réfugie en lui-même où l'invisible vient le visiter : c'est aussi la naissance de l'Idéalisme (2).

Et voici, taillé dans la pleine pierre, prêt à garnir le portique central de la basilique, saint Bernard, abbé de Clairvaux.

(1) Huysmans, *loc. cit.*
(2) *Latin Mystique*, p. 24.

Grand par la parole, orateur, poète et créateur verbal en latin et en français, trouveur de formes, de rythmes et de nombres ; — homme d'action, fondateur de plus de 160 monastères sous la règle de saint Benoît par lui reformée, vrai pape d'Occident sous dix papautés nominales, théologien et directeur d'âmes ; — saint : c'est-à-dire embrassant les trois modes, tout : le verbe, l'acte, l'amour ; créature si complexe et si vaste qu'elle effraye et attendrit comme un signe visible des complaisances de Celui qui est l'Art absolu...

A le considérer seulement comme poète, il se dresse dans sa robe de moine, parmi les plus grands. Ne le voit-on pas de même qu'en la transparence d'un vitrail, la tête un peu penchée sous le Souffle, une main sur la Règle dans laquelle toute vie choit au bon plaisir des sens, une main d'acier trempée ainsi qu'un bracquemart mais gantée d'amour ; et de l'autre main les doigts s'allongeant sur la même plume de corbeau qui trace de si fins alphabets (1).

N'est-ce pas là un bon exemple de ces « écritures » où s'efforçaient, voilà vingt ans, en réaction contre le milieu, tout ce qui porte aujourd'hui un nom dans notre littérature, poètes et prosateurs : de Moréas à Régnier, à Griffin, à Maeterlinck, à Laurent Tailhade ; de Paul Adam à Barrès, à Péladan, à Rachilde, à Jules Renard, de Mauclair à Gide? Il faut, pour apprécier la prose du *Latin mystique*, comprendre que tel archaïsme, telle méconnaissance de la syntaxe, tel vocable par trop rare, tel ablatif par trop absolu prétendaient glorifier Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers, Mallarmé, Verlaine, Ibsen et quelques autres poètes maudits, bafouer la férule de Fouquier ou de Delpit, le ventre de Sarcey, le monocle de Scholl, les bottes d'égoutier de Paul Alexis ou la redingote du proviseur Gidel, et, derrière ces défenseurs très qualifiés de la forme de la pensée française, atteindre dans leurs œuvres vives un Brunetière, un Jules Lemaître, un Sully-Prudhomme, un Zola, un Dumas fils. Préoccupations rendues claires par des sorties et des explosions littéraires et sociales fréquentes. Ce n'est pas une œuvre sans passion et seulement relative aux lettres que poursuivait Remy de Gourmont en dévoilant d'une main pieusement brutale les beautés les plus secrètes de ces poètes si injustement méconnus :

Les ordinaires historiques de la littérature latine se clôturent sous

(1) *Latin Mystique*, p. 204.

la main des cuistres scandalisés vers le IV^e^ siècle. Claudius mentionné par condescendance, le compilateur orthodoxe craint d'avoir été un peu loin et conseille, en épilogue, une relecture de l'Épître aux Pisons. Pour de telles gens, pour tous les professeurs universitaires ou ecclésiastiques, franchir cette approximative date, c'est blasphémer, c'est attenter à une religion, c'est introduire dans le canon les apocryphes : — pas d'herbes fraîches, du foin.

Ainsi s'ouvre l'introduction de cette œuvre réparatrice. C'est le ton d'un enthousiasme qui ne tremble pas. Mais la part faite à l'âge, au milieu, aux circonstances, c'est là l'état naturel de notre écrivain. Aussi avide, vous le verrez aujourd'hui célébrer Chateaubriand, Jean-Jacques, Gœthe ou Nietzsche, honorer Berthelot, Giard, Spencer, dénoncer le « forfait » métaphysique de Kant, moquer le bluff ou l'illusion de M. Stéphane Leduc et de sa génération spontanée, prêter l'oreille à Jules de Gaultier, à MM. Bohn ou Van Gennep, souscrire aux résultats botaniques de de Vries ou vous servir toute chaude et toute bouillante la loi de constance thermique de Quinton. Et le miracle, précisément, c'est, par toute son œuvre, tant de feu s'unissant à tant de froideur, tant de calme à tant d'emportement. Le miracle, ici en particulier, c'est que l'apologiste ne fasse pas tort à l'érudit. C'est que le rhapsode de Claudius Marius Victor, de Pierre Damien, de sainte Thérèse ne réédite point des Esseintes. C'est qu'il laisse à Virgile, à Catulle, à Ovide, à Plaute, à tous ceux dont la valeur a été « dite par les siècles », la gloire qui leur est due; s'agissant moins pour lui « de détruire de vieilles admirations que d'en créer d'autres ». En d'autres termes, que le sens critique trouve sa place à côté de l'enthousiasme, que l'intelligence résiste assez vigoureusement à la sensibilité et qu'il y ait dans la réunion de ces deux forces, contradictoires lorsqu'elles sont poussées à l'extrême, un alliage et non un plaquage. Le miracle, c'est que cette œuvre juvénile où il y a volontairement accusés, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue politique et social, une intolérance et un parti-pris qu'excusent... j'allais dire justifient les faits de la cause : dix siècles de pensée et d'expression humaines ignorés ou méconnus, ne soit pas vide de modération, de juste milieu, de libéralisme (en graines, mais qu'on sent prêtes à germer) et ne fasse pas un monstre, ou, tout au moins, un monstre sans grâce.

VI

J'aime assez donner mes preuves. Savoir citer, toute la critique n'est-elle point là? Savoir placer des oasis dans son désert! Mais comment trouver une citation synthétique dans cet ouvrage si plein, si condensé où les mêmes choses ne se redisent pas deux fois, où les objets filent, précipités comme au cinématographe? Il me semble toutefois que voici une page significative. Ai-je tort d'y voir pas mal de sagesse à côté de quelque folie, du solide sous les bigarrures, la mesure avec l'outrance, la maîtrise de soi malgré les battements de la fièvre, une observation exacte à travers l'illusion mystique et que la « littérature » n'y cache pas l'émotion : bref, la science et l'art solidement emboîtés? Remy de Gourmont vient de parler du Stabat, ses origines, sa technique, sa psychologie. Et la critique n'est pas encore sorti, de son pas calme, que le poète survient. Ils manquent de se heurter à la porte :

Il y a eu au Louvre, dans les salles de la sculpture du Moyen-Age, un bas-relief...

J'écris bien « il y a eu », et non « il y a ». La description est-elle ou non d'après nature? Hallucination fausse ou vraie? L'auteur du *Latin mystique* a-t-il vu réellement ce qu'il vient de peindre, ou le figure-t-il de chic, d'après Cimabue, Giotto, les rétables ombriens et siennois, Jacopone de Todi et Dante, les triptyques et les bas-reliefs des Flandres, d'Allemagne et de Bourgogne? Cette Mère d'épouvante et de gloire ne se serait-elle trouvée au Louvre que le temps où l'imagination de son portraitiste la fixa sur la cimaise? Qu'importe et quel expert lui déniera l'authenticité!...

Il y a eu au Louvre, dans les salles de la sculpture du Moyen-Age, un bas-relief italien du xv^e^ siècle, terre cuite peinte ainsi ordonnée :

Sur champ d'or, la Vierge et l'enfant Jésus tous deux effarés en leurs auréoles où, en lettres pures, se gravent les prophéties. L'un et l'autre regardent dans le noir, dans l'infini et devant leurs prunelles se dresse le Calvaire. L'enfant aux fins cheveux d'or ramène à sa gorge astrictée sa menotte tremblante ; il est à moitié dévêtu : sa chemisette blanche, semée de sanglantes étoiles, lui tombe de l'épaule et, sous sa brassière rouge ponctuée d'or, remontée par le roulis des muscles, se dénude le ventre et paraît son sexe puéril de Dieu chaste. L'attitude est la peur nerveuse du nourrisson et s'il ne

se rejette pas au sein maternel, c'est que, — raison et amours infinis en un corps d'enfançon — il ne veut pas la faire pleurer...

Mais ne vous attardez point sur le *bambino*. Il n'est là que pour la mère;

Elle ne pleure pas : elle est transfigurée par de la terreur. Elle voit. Toute sa face porte les effroyables stigmates de l'hallucination douloureuse. L'œil fixe est terrifié par l'indéniable apparition. Il y a dans cet œil l'agonie au Jardin, la trahison de Judas, le reniement de Pierre, la verbération au poteau, les crachats, la croix traînée comme une charrue le long du Golgotha, les mains fendues par les clous, les pieds déjointurés, le sang qui coule de la criblure des ironiques épines et aveugle les yeux, obstrue la bouche, le sang des mains, le sang des pieds, le sang du côté et le sang des sacrifices futurs, la mort en ignominie et la mort en gloire qui est encore la mort. La bouche est selon la courbe de la douleur la plus avérée et quelle pâleur! La tête se penche un peu comme fascinée. A peine la mère sent-elle le présent fardeau de l'enfant; c'est l'homme qu'elle porte et qu'elle soutient, cadavre sur ses genoux pitoyables (1)...

Voilà une robe sur mesure. On ne la remettra plus. Quand, ce qui ne tardera pas, le moine fanatisé qui commente avec tant d'ardeur les poètes et les prophètes de l'Antiphonaire aura jeté son froc aux orties? non, mais aux roses, aux œillets, au blé vert qui pointe, à la mer mouvante des épis ; quand le contempteur de la nature et de la joie se sera mué pour toujours en vendangeur de la vie universelle; lorsqu'il s'agira de transposer Véronèse... ou seulement Chasseriau, nous verrons changer la manière :

A notre retour, Léda, assise au bord de l'eau, donnait à manger dans sa main à un grand cygne farouche qui battait des ailes au moindre bruit, fuyant sur l'eau, revenant avec des airs de galère vers la jeune femme qui lui tendait les bras. Près d'elle la longue couleuvre s'allongeait, glissait le long de ses jambes vers la main reculée, et parfois, pendant une seconde, l'oiseau couvrait de ses larges ailes d'ange le corps frissonnant d'une amante (2)...

Pour distraire votre vue de cette Vierge gothique, j'ai tiré cette peinture du *Songe d'une Femme*, « roman familier ». Mais ceci, comme dit Kipling, c'est autre histoire. On risque aisément de se perdre avec Remy de Gourmont. Je ne suis pas à

(1) Ibid.
(2) *Le Songe d'une femme*, p. 18.

montrer ses ressources, ses dons plastiques, mais son double et simultané visage d'esthète et d'érudit.

Et je signalais dans un ouvrage que son auteur déclare avec insistance n'être qu'un recueil de morceaux choisis, « où l'exactitude a été priée, non la science », une collaboration bien curieuse de la science et de l'art.

VII

Cette collaboration, il faut la chercher, mais enfin elle se trouve — pour peu qu'on remplace ce grand mot science par des synonymes moins ambitieux — dans ses poèmes.

Et, par exemple, dans *les Saintes du Paradis*, où défilent, avec la simplicité des images d'Epinal, issues des cellules, des missels, des cœurs, la procession de dix-neuf bienheureuses dont nul détail de la légende ne se trouve sacrifié au rythme et à la couleur, qui n'y sont cependant pas sans caprices.

Celle qui marche la première est nommée Agathe :

> Joyau trouvé parmi les pierres de la Sicile,
> Agathe, vierge vendue aux revendeuses d'amour,
> Agathe, victorieuse des colliers et des bagues,
>
> Des sept rubis magiques et des trois pierres de lune,
> Agathe, réjouie par le feu des fers rouges
> Comme un amandier par les douces pluies d'automne,
> Agathe embaumée par un jeune ange vêtu de pourpre,
>
> Agathe, pierre et fer, Agathe, or et argent,
> Agathe, chevalière de Malte,
> Sainte Agathe, mettez du feu à notre sang.

Et la dernière s'appelle Zite. Et la dédicace est adressée « à toutes femmes ».

Elle se trouve dans *Litanies de la Rose;* soixante versets : une profusion étourdissante de vocables de toutes sonorités, d'images de toutes couleurs et formes et d'odeurs de tous parfums. Mélange équivoque d'artifice et de spontané, de chasteté et de volupté, de boudoir et de confessionnal, d'enfer et de paradis. Barbey d'Aurevilly l'eût pardonné en grondant. Huysmans ne le trouvait pas sans épices :

> Rose couleur de cuivre, plus frauduleuse que nos joies, rose couleur de cuivre, embaume-nous dans tes mensonges, fleur hypocrite, fleur du silence.
>
> Rose au visage peint comme une fille d'amour, rose au cœur pros-

titué, rose au visage peint, fais semblant d'être pitoyable, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose à la joue puérile, ô vierge des futures trahisons, rose à la joue puérile, innocente et rouge, ouvre les rets de tes yeux clairs...

Rose aux yeux noirs, miroir de ton néant...

Rose couleur d'argent, encensoir de nos rêves...

Rose au regard saphique, plus pâle que les lys...

Rose améthyste, étoile matinale, tendresse épiscopale, rose améthyste, tu dors sur des poitrines dévotes et douillettes, gemme offerte à Marie, ô gemme sacristine.

De ces métaphores qui souffriront de ne pas rester sur leurs tiges (c'est la masse de la roseraie qui fait comprendre l'ordonnance de chaque ton de la gamme), goûtons la logique correspondance, la loyale transposition. Le procédé matériel et psychologique est plus nettement accusé dans *Fleurs de Jadis :*

Je vous préfère aux cœurs les plus galants, cœurs trépassés, cœurs de jadis.

Jonquilles, dont on fit les cils purs de tant de blondes filles.

Narcisse oriental, fleur inféconde et pas morale.

Soucis dorés, charme effaré du familier succube, étoile errante, flamme dans les cheveux tristes du pauvre songe.

Jonquille, Narcisse et Souci, je vous préfère aux plus claires chevelures, fleurs trépassées, fleurs de jadis.

Le peuple fleuri se trouve invoqué par un jardinier qui a confronté les parterres, les flores et les symboliques :

Lys blanc, âme éployée des vierges mortes,

Lys rouge qui rougis d'avoir perdu ta candeur, sexe fleuri,

Iris, pâleur bleue des veines sur un bras immaculé, sourire de la peau, fraîcheur du firmament nouveau, ruisselet où le ciel du matin tomba par aventure,..

Le poète vous féminise toutes, ô fleurs, les communes et les rares, et ne confond point vos noms ni vos âmes :

Fraxinelle, buisson ardent, chair incendiée...

Aconit, fleur casquée de poison, guerrière à plumes de corbeau...

Campanules, amoureuses clochettes que le printemps tintinnabule.

Pivoine, amoureuse donzelle, mais sans grâce et sans sel...

Ancolies, petit pensionnat d'impubères jolies, jupes courtes, jambes frêles et des bras vifs...

Nielle, un peu gauche, mais duvetée comme un col de cygne;

Coquelourde, madame la Précieuse.

Mais encore ici il faudrait citer tout le poème, si l'on veut ne pas le trahir.

Le récitant du *Dit des arbres* s'est promené beaucoup dans les parcs et dans les bois et, chez ce personnage double, le botaniste réglait son pas sur le psychologue plus exactement encore que dans leurs promenades au jardin.

Et nous retrouvons ce souci de l'exactitude, du détail précis et certain, qui tient bien un peu de la science avec *Simone* « poème champêtre». Dans ces géorgiques normandes, les travaux, les saisons, les outils et les produits de la terre semblent décrits sous la dictée d'un fermier.

Ces légumes ne sont-ils pas ressemblants ? Et Mme la comtesse de Noailles ne les revendiquerait-elle point s'ils ne s'étaient trouvés cueillis plusieurs années avant que cette Muse exquise ne mît en potager une part de l'héritage que le Dieu des vers lui a cédé sur son Parnasse?

Simone, le Jardin du mois d'août
Est parfumé, riche et doux :
Il a des radis et des raves,
Des aubergines et des betteraves,
Et, parmi les pâles salades,
Des bourraches pour les malades ;
Plus loin, c'est le peuple des choux,
Notre jardin est riche et doux.

Les pois grimpent le long des rames ;
Les rames ressemblent à des jeunes femmes
En robes vertes, fleuries de rouge.
Voici les fèves, voici les courges
Qui reviennent de Jérusalem.
L'oignon a poussé tout d'un coup
Et s'est orné d'un diadème,
Notre jardin est riche et doux.

Les asperges tout en dentelles
Mûrissent leurs graines de corail,
Les capucines, vierges fidèles,
Ont fait de leur treille un vitrail,
Et nonchalantes les citrouilles
Au bon soleil gonflent leurs joues.
On sent le thym et le fenouil,
Notre jardin est riche et doux.

VIII

Un phénomène du même ordre change en traités de philosophie les romans de Remy de Gourmont.

Et cependant ses personnages ne sont pas des automates. Les femmes répandent un parfum de volupté auquel le lecteur n'est point insensible. Les conversations et les monologues des hommes ne sortent pas du phonographe. Les paysages ne sont point menteurs. Vous reconnaissez, dans *Sixtine*, Paris, ses quais, son Luxembourg, ses boulevards, ses bureaux de rédaction, son Musée, sa Bibliothèque, les forêts de l'Ile de France, les pommiers et les pâturages normands. Mais ce haut coefficient de réalité n'est qu'un prétexte à vous entraîner parmi les méditations et les systèmes. L'aventure n'est pas rare dans un temps qui étiquette roman les journaux de route de Loti, les idéologies de Barrès et les éthopées de Peladan. Cependant *Sixtine*, dans son genre, dépasse tout ce que j'ai vu. C'est, ni plus ni moins, une bonne préparation à l'étude de *l'Intelligence*. La théorie de l'idéalisme transcendandal, de Platon à Taine, s'y trouve exposée sans longueur, mais sans réticences, par fragments qu'un lecteur un peu synthétique accolera avec un brin de salive. Mais il faut voir de combien d'entr'actes et d'intermèdes cette métaphysique est coupée. Avec quelle précision et quel à propos l'artiste, écartant le philosophe, jette au lecteur qui perd pied et va disparaître (je veux dire quitter le livre) les bouées de sauvetage dont il est muni : poème original prose ou vers, citation, anecdote, trait, allusion historique, portrait, commentaire de toile ou de statue, et, dans les instants les plus critiques, Phryné devant l'Aréopage, le dévêtement d'un beau corps. Et ce monstre de fantaisie reste très loin de déplaire. Si l'on a beaucoup de peine à lire *Sixtine*, c'est avec empressement qu'on la relit et qu'on cherche les mots de l'énigme.

De même, dans *les Chevaux de Diomède*, on ne conte pas pour le plaisir ou le plaisir seul de conter. Si *Sixtine* voulait surtout établir que le monde est représentation et la perception une hallucination vraie, il s'agit maintenant de démontrer que « tout vit dans tout éternellement ». Et cela, à la fois, sans négliger le moindre argument et sans faire fuir un lecteur qui ne serait pas absolument volage. Mais ici une préface nous a préparé la voie :

On trouvera en ce livre, qui est un petit roman d'aventures possibles, la pensée, l'acte, le songe, la sensualité exposés sur le même plan et analysés avec une pareille bonne volonté. C'est que, décidément, l'homme est un tout où l'analyse retrouve mal la dualité antique de l'âme et du corps. L'âme est un mode et le corps est un mode, mais indistincts et fondus; l'âme est corporelle et le corps est spirituel. L'existence ou la permanence de l'une est liée à l'indestructibilité de l'autre; ce qui a existé existe toujours; rien ne se transforme et rien ne meurt, tout vit dans tout éternellement.

Dans *le Songe d'une Femme*, la thèse idéaliste et la thèse panthéiste ou moniste se retrouvent, confondues. Je les vois, mais ne me chargerais pas de les faire voir. Elles sont ensevelies sous tant de tableaux vivants et de scènes voluptueuses! Et même la signification première est si suggestive qu'on s'en contente fort bien. La substantifique moëlle est trop joliment enclose; briser le contenant pour atteindre le contenu, il faudrait être par trop philosophe. Je crains que plus d'un amateur de ce dangereux ouvrage n'aperçoive rien de « spirituel » dans les enlacements de Claude de la Tour et de Pierre Bazan, ni dans ceux de Pelasge ou d'Amélie, ni même dans les contacts guère plus voilés de la hautaine Marquise et de cette petite drôlesse de Patraque. D'autant plus qu'aucun avertissement n'est venu gâter leur plaisir (1).

Une Nuit au Luxembourg, c'est, sur le mode lyrique, une magnifique paraphrase des enseignements d'Epicure, tels qu'on les aperçoit dans Lucrèce, dans Renan, chez M. Anatole France et également dans les plus récentes découvertes de la physique.

Dans *Un cœur virginal*, enfin, le dernier en date des romans de M. de Gourmont, le seul, à vrai dire, qui mérite,

(1) Un agréable roman de Tristan Bernard : *Deux amateurs de femmes*, offre avec ce roman-ci de grandes similitudes. Tous deux sont par lettres. Ils profitent par des moyens analogues des hasards de la vie de château. Je pense qu'ils sont tributaires tous deux, à un large degré, du chef-d'œuvre de Laclos. Les situations se ressemblent. Les personnages ont des airs de famille avec Valmont ou la Merteuil, Cécile Volange, la Présidente de Tourvel et d'autres héros des *Liaisons dangereuses*. Je suis donc bien loin de vouloir tirer argument contre l'originalité de Tristan Bernard de ce que son livre est postérieur de quelques années à celui de R. de Gourmont. J'indique le rapport pour constater que *le Songe* ne pèche pas davantage par l'austérité que *les Deux amateurs*, et donner un exemple de plus de la complexité Gourmontienne. Il faut, pour comprendre notre écrivain, voir que ses romans sont l'expression des mêmes idées que ses *Promenades Philosophiques*. Quant à justifier la licence qui règne dans son œuvre d'imagination, montrer dans son immoralisme une conséquence de son culte de la nature, c'est la chose du monde la plus aisée, mais il y faut de la place.

avec le premier de tous, *Merlette*, l'appellation de roman, qui comprenne clairement un début, un milieu et une fin, qui se puisse raconter, la thèse scientifique est apparente. Roman, sans doute, mais ce n'est pas que cela. « Ce ne serait qu'un roman — déclare la courte préface — si l'on n'avait tenté par une analyse sans scrupules de dévoiler, si l'on peut dire, les dessous d'un cœur virginal, d'y montrer que l'innocence a ses instincts, ses besoins, ses obéissances physiologiques » et « qu'une jeune fille n'est pas seulement un jeune cœur, c'est un jeune corps humain tout entier ».

Thèse dont l'exposition et la discussion ne seraient pas plus à leur place ici que celles de l'idéalisme et de l'identité des phénomènes, et je prie qu'on n'oublie pas le point de vue où je me place. C'est pour m'y tenir que je ne ferai point pour ses contes et ses drames — partie considérable de son œuvre — ce que j'ai fait pour ses romans. Je me contenterai d'affirmer que, conteur et dramaturge, il met, par le procédé du symbole, une imagination dont on n'aperçoit pas bien les limites au service de ses idées philosophiques; qu'il enferme dans les cavités des formes passagères que crée l'art la durable substance que la science fournit.

IX

Après la science, et les caractères de la science dans l'art, voici l'art dans la science.

Il décore les jugements littéraires de Remy de Gourmont jusqu'à donner à ces modèles d'érudition, de sagacité et de prudence les attraits du poème ou du conte. Qu'ai-je dit du *Latin mystique*, qui ne s'applique point, en gros, au premier et au second *Livre des Masques*? Certes, on ne trouvera point dans cette histoire de la littérature moderne les caractères excessifs qui marquent l'anthologie des poètes moyen-ageux. L'absence de toute passion étrangère aux lettres, l'habitude du raisonnement, la maturité, tous les bienfaits de l'expérience ont mis en fleurs et en fruits les germes de mesure, de goût, d'équité qu'on voyait seulement percer dans « le Latin mystique ». Le style est débarrassé de tout ornement barbare, comme la pensée de tout lien religieux. Le « morceau » y tient moins de place. La glorification du passé ne s'y

exerce pas à la honte du présent. On n'y jette point de regards désespérés sur l'avenir. Le peintre et le sculpteur qui ont taillé, qui ont passé en couleur ces masques y sont un petit peu plus dépendants. Mais, ceci dit, que de pittoresque, que de nouveauté, que de fantaisie encore, que de rayonnante chaleur ! Comme nous sommes loin de l'embarras et de l'indifférence des critiques officiels !

On sent ici non l'exercice d'un métier, mais la satisfaction d'un besoin impérieux, celui de porter témoignage, de rendre justice, de communiquer sa joie. Avez-vous lu Baruch? demande sans cesse Remy de Gourmont. Et il vous le fait tout de suite lire et vous trouvez Baruch admirable. Il apporte autant d'empressement à l'œuvre d'autrui qu'à la sienne propre. C'est qu'il ne veut guère parler que de ce qu'il aime. Il n'est critique qu'à ce prix. C'est un luxe que peut s'offrir même celui pour qui juger est la grande affaire quand on possède sa curiosité, ses réserves d'enthousiasme; quand on est porté vers le beau, c'est-à-dire vers le nouveau, le significatif, l'émouvant avec la bonne volonté qui pousse à l'aimant le fer. Certes, je ne voudrais point passer pour aveugle. Je ne dis pas que certaines décisions du *Livre des Masques*, des *Promenades*, des *Epilogues* ne seraient pas à reprendre; qu'il n'y a point, çà et là, du superflu, de l'exagéré, du provisoire, de l'erroné; que cette critique échappe à toute critique. Je ne fais qu'exposer encore ici. Mais, qualités et défauts à part, je ne pense pas qu'on ait jamais exercé sur des aliments plus divers une pareille faim et une pareille soif intellectuelles. Très apparents dans *les Masques*, la liberté, le cosmopolitisme spirituel de Remy de Gourmont éclatent encore aussi fort dans ses autres volumes. Quel grand philosophe, quel grand poète ou savant ne trouverait point de place dans le temple universel de ce cœur et de ce cerveau ? Et laquelle des divinités rencontrées au cours de ces *Promenades* a jamais reçu des louanges à la fois plus circonspectes, plus originales et plus lyriques que celles qui s'y distribuent?

C'est avec la métaphore que Remy de Gourmont vivifie le style et la pensée de ses romans, de ses poèmes, de ses contes. C'est le même procédé qu'il emploie pour mettre de l'art dans le positif et le précis de ses analyses. Ici, comme partout, nous voyons, au grand jour, la collaboration de deux ouvriers.

L'un travaille le fonds, réunit les matériaux, les faits, les idées avec patience, avec méthode, avec choix. L'autre amoureusement souffle sur la matière. De sa baguette magique il change l'abstrait en concret, l'idée en images, et l'analyse en synthèse. Il résume, il fond, il rend visible aux yeux du corps ce qui n'était visible qu'aux yeux de l'esprit. Ce n'est point pour rien que j'ai appelé cette œuvre une entreprise de textes et d'illustrations. Les volumes de pure critique, eux aussi, y sont des livres à images. Car ce n'est pas seulement de la nature vierge que notre magicien obtient ses métaphores, mais de la nature interprétée par autrui. La même imagination qui transposera un paysage réel, un sentiment pris à même sur un visage ou dans une âme de vivants, retracera la psychologie d'un personnage, les lignes d'une description livresques. Copiste d'une copie, Remy de Gourmont ne sera guère moins original, moins transformateur que copiste de première main. Dans un cas comme dans l'autre s'exercera sa puissance créatrice.

Puissance telle que, parfois, l'objet de l'examen n'aura point à se louer du voisinage du style et de la pensée de l'examinateur. Il vous arrivera de trouver le vêtement plus curieux que le corps qu'il vient habiller, l'écrin plus précieux que la bague. Il arrivera à notre critique — et sans qu'il l'ait désiré — d'ajouter à tel poème quelque poésie, d'enrichir avec sa pensée telle pensée indigente. Si vous ne connaissiez point sa sincérité, surtout la subtilité, l'acuité de sa perception, si vous ne vous disiez point que ses instruments d'optique voient plus haut et plus loin que les vôtres, vous l'accuseriez deux ou trois fois de délivrer des certificats de complaisance.

Comme ce n'est pas M. Max Elskamp qui aurait besoin de pareils certificats, je citerai en exemple de l'art de M. de Gourmont quelques lignes de l'étude qu'il consacre à l'ingénu chanteur des *Six chansons de pauvre homme :*

Voici une âme de Flandre et d'en haut. Dans les campagnes nues ou dans les cathédrales fleuries, qu'il regarde la mélancolie de l'Escaut jaune et gris ou la sérénité des vieux vitraux couleur de mer, qu'il aime les douces Flamandes aux bras nus ou Marie-aux-Cloches, Marie-aux-îles, Marie des beaux navires, Max Elskamp est le poète de la Flandre heureuse. Sa Flandre est heureuse, parce qu'il y a une étoile à la pointe de ses mâts et de ses clochers, comme il y avait

une étoile sur la maison de Bethléem. Sa poésie est charmante et purificatrice.

Je veux dire avec lui d'abord les chansons du pauvre homme de Flandre (1)...

Lisez donc l'accompagnement de ces chansons. A supposer qu'elles n'aient point le mérite qu'on leur attribue, pensez-vous que vous aurez perdu votre peine? Mettez (c'est une pure hypothèse) que les vers de M. Jammes ne vaillent point le bien qu'en dit Remy de Gourmont, ne serez-vous pas reconnaissant au poète pyrénéen d'avoir provoqué les pages qui ouvrent *le Second Livre des Masques* :

Voici un poète bucolique. Il y a Virgile, et peut-être Racan, et un peu Segrais. Nulle sorte de poète n'est plus rare : il faut vivre à l'écart dans les vraies maisons de jadis, à la lisière des bois gardés par les seules ronces, au milieu des ormes noirs, des chênes ridés et des hêtres à la peau douce, comme celle d'une amie très aimée ; l'herbe n'est pas un gazon vain tendu pour simuler le velours des sofas : on en fait du foin, que les bœufs mangent avec joie en cognant contre la crèche l'anneau qui attache leur licou; et les plantes ont une vertu et un nom (2)...

Le beau cadre encore et qui fait valoir la peinture! L'encadreur nous en offre quelquefois de plus, presque de trop importants. S'il s'agissait d'un moindre artiste que Jean Lorrain, je me demande si l'on voudrait ouvrir l'ouvrage dont il est ainsi parlé et qui se nomme *Oratoire* — crainte de déception :

... Jamais l'art n'alla plus loin dans le dosage méthodique du sucre et du piment, de la confiture de rose et du poivre rouge. Autre « drageoir à épices » plus véritable et moins innocent, il semble sortir de la poche d'un de ces abbés damnés capable de boire le vin de la messe dans le soulier de leur maîtresse...

Oratoire parfumé à l'ambre gris, des femmes y ferment les yeux.... elles ne sont pas bien sages sur leurs chaises ; d'aucunes, tout à coup, tombent à genoux; d'autres se renversent comme de grandes fleurs pleines de larmes; et les doigts se crispent et cherchent on ne sait quoi parmi le froissis des soies et le cliquetis des bracelets. L'abbé de Joie monte en chaire : on écoute, la paume appuyée sur les seins, avec émoi, avec délices, car l'abbé prêche Adonis sous le nom de

(1) *Le IIe Livre des Masques*, p. 129.
(2) *Ibid.*, p. 13.

Jésus et son discours équivoque va changer en amoureuses les fidèles du Christ (1)...

Voulez-vous faire pénitence après le péché ? Voici les drames de Mæterlinck :

Il y a une île quelque part dans les brouillards, et dans l'île il y a un château, et dans le château il y a une grande salle éclairée d'une petite lampe, et dans la grande salle il y a des gens qui attendent. Ils attendent quoi ? Ils ne savent pas. Ils attendent que l'on frappe à la porte, ils attendent que la lampe s'éteigne, ils attendent la Peur, ils attendent la Mort. Ils parlent ; oui, ils disent des mots qui troublent un instant le silence, puis ils écoutent encore, laissant leurs phrases inachevées et leurs gestes interrompus. Ils écoutent, ils attendent. Elle ne viendra peut-être pas? Oh! elle viendra. Elle vient toujours. Il est tard, elle ne viendra peut-être que demain. Et les gens assemblés dans la grande salle sous la petite lampe se mettent à sourire et ils vont espérer. On frappe. Et c'est tout ; c'est toute une vie, c'est toute la vie (2).

X

Vous remarquerez l'aisance. Cela est écrit au courant de la plume. Cela se fond dans l'ensemble. Rien de moins prétentieux. Rien qui cherche à tirer l'œil. Notre écrivain a bien autre chose à faire. Il n'est point de masques parmi ces soixante, de tout acabit, qui ne pourrait fournir quelque citation analogue. La critique ainsi comprise, en quoi se distingue-t-elle des œuvres de création pure ? N'est-ce point quelque chose de personnel, d'indépendant de son objet ?

Ici encore, comme dans le roman, le conte, le drame, le genre, pour ce libre génie, n'est qu'un prétexte. Ou plutôt il pourrait n'être qu'un prétexte : conter, imaginer, transposer et non juger. Et il semble qu'on n'aurait pas à se plaindre. Qui ne voit cependant que l'artiste, ici, est bien sous la subordination du psychologue ? De même que les romans de M. de Gourmont, outre leur intérêt occasionnel, qui est la signification métaphysique, ont leur intérêt en soi, celui qui résulte de leur qualité de roman : dans la forme, dans l'image, dans le récit, et pourraient être goûtés par des lecteurs qui ne s'apercevraient même pas qu'ils renferment un sens caché ; de même

(1) *Ibid.*, p. 59.
(2) *Le Livre des Masques*, p. 20.

ses jugements littéraires valent avant tout en tant que jugements et se passeraient de leur ornementation sans perdre leur valeur critique. Le style ajoute un grand charme à l'idée, comme la beauté ajoute un grand charme à l'intelligence, mais l'intelligence à un certain degré peut bien aller toute seule. La thèse, par exemple, si hardie et si naturelle que développe *le Chemin de velours*, nous la goûterions tout de même sous des espèces moins agréables que celles où elle nous est présentée. L'âme du Pascal des *Pensées* nous apparaîtrait suffisamment claire avec le seuls faits que l'érudition de Remy de Gourmont a recueillis; avec le seuls arguments que sa psychologie dégage. Le texte, ici comme ailleurs, chez notre substantiel écrivain, pourrait se passer d'images. Il n'est pas indispensable de lire La Fontaine dans l'édition des Fermiers généraux. En tous cas, voici comment dans ce *Chemin de velours*, critique de la morale des Jésuites, l'artiste pour peindre Pascal prête son concours au philosophe et puis lui passe la main :

Pour lire les *Pensées* avec toute la douleur qu'elles exigent il faut regarder Pascal au fond d'une basse fosse. La foi le mure, mieux que les pierres,et le détient mieux que des chaînes; la foi lui cache le jour, lui refuse l'air. Il devient à moitié fou : la terre s'ouvre devant lui et il voit sortir de la fente des hommes et des diables. Les amulettes vulgaires de l'Eglise ne lui suffisent pas; il lui en faut de particulières pour rassurer son tremblement Arnauld, avec la bêtise du fanatique, juge son œuvre bonne et sourit. Pascal subit ce sourire, il l'aime; c'est la seule manière. Sous cet encouragement, il tente une apologie du christianisme. On croit trouver dans les *Pensées*, à côté des raisons du chrétien les traces d'une raison très libre. C'est une illusion. Tout ce qui supporte cette interprétation n'est qu'objection provisoire ou ironie. Tout ce qui est demeuré de l'apologie interrompue attaque le libre examen, la liberté, la nature, la science. En lisant, souvenez-vous que celui qui a écrit votre lecture croyait sans défaillance à Dieu, à l'âme, à l'enfer, au ciel, à la prédestination, à l'inutilité des œuvres, à la grâce nécessitante (1).

Une dernière illustration. Il faut mettre au-dessous, comme légende : quand on vit par l'esprit il vaut mieux vivre sous la domination de Nietzsche que sous le catholicisme littéraire de Chateaubriand ou sous le protestantisme de Tolstoï.

(1) *Le Chemin de velours*, p. 152.

Tolstoï, c'est de la pensée de plaine, de steppe; l'horizon, toujours le même, est gris, des bouleaux et des pins couchés dans le sens du vent; l'herbe doit être grise comme le ciel. Nietzsche c'est la pensée de montagne. L'horizon est tourmenté, orageux. Des nuages noirs luttent comme des géants. Une grande déchirure s'est faite : des vérités lointaines apparaissent incendiées par le feu du soleil qui surgit. Nietzsche a écrit ses derniers livres à Sils-Maria, dans l'Engadine. Songée dans l'oxygène et dans l'ozone, sa philosophie a vraiment des vertus respiratoires. Elle a la pureté de l'air des sommets; elle augmente la force vitale.

Nietzsche a pensé sur la montagne (1).

XI

Philologue, c'est au nom de la beauté que Remy de Gourmont pénétrera au cœur de la grammaire, de l'étymologie, de l'orthographe. *Esthétique de la langue française*, le mot est significatif. C'est l'examen des conditions dans lesquelles notre langue doit évoluer pour conserver ce qui la rend belle : son originelle pureté.

Ayant constaté, écrit-il..., le tort que fait à notre langue l'emploi inconsidéré des mots exotiques ou grecs, des mots barbares de toute origine, de toute fabrique, je fus amené... à découvrir que ces intrus étaient laids exactement comme une faute de ton dans un tableau, comme une fausse note dans une phrase musicale. Il me sembla donc que, sans rejeter inconsidérément les observations (qualifiées mal à propos de règles) grammaticales, il fallait du moins ajouter un nouveau principe à ceux qui guident l'étude des langues, le principe esthétique...

Puis voyez-le qui s'écrie à propos d'un mot agréable formé en sa présence « par l'heureuse ignorance d'un jardinier » :

J'ai vu naître un mot; c'est voir naître une fleur... (2).

Une citation me suffira aussi pour montrer la place que tient la préoccupation artistique dans ce livre de science pure : *Physique de l'Amour*, « essai sur l'instinct sexuel ». Un art apparent ordonne, relie, enveloppe, éclaire, enjolive une masse d'observations de zoologie, d'anatomie, de botanique, de psychologie animale. La plupart de ces documents sont puisés dans les livres, les mémoires et les cours : Réaumur,

(1) *Promenades philosophiques*, tome I, p. 176.
(2) *Esthétique de la langue française*, p. 104.

Brehm, Bonnet, Darwin, Giard et surtout l'ermite de Sérignan le grand naturaliste provençal J.-H. Fabre. Quelques-uns sont directement appris, ainsi que j'ai eu occasion de le dire, dans les muséums, dans les champs, dans les jardins zoologiques et dans... le grand livre de la nature.

Remy de Gourmont décrit les amours des libellules :

... Les unes volent très haut, parmi les arbres, d'autres se tiennent le long des ruisseaux et étangs, d'autres aiment les fougères, les ajoncs, les genêts. J'ai passé des journées de soleil à les observer, espérant voir leurs amours ; je les ai vues et j'ai su que Réaumur ne nous a pas trompés. C'était à la surface d'un étang et parmi les fleurs du bord, un matin de juillet, un matin de flamme. La Vierge, au corselet vert bleu, aux ailes presque invisibles, voletait en grand nombre, lentement, comme avec sérieux; l'heure de la pariade était venue. Et partout, des couples se formaient, des anneaux d'azur pendaient aux herbes, frissonnaient sur la feuille de la lentille d'eau, partout des flèches bleues et des flèches vertes jouaient à se fuir, à se frôler, à se joindre...

Vous vous méfiez de cet enthousiasme. Vous craignez que cette passion ne placera pas notre poète dans les froides conditions de l'observateur? Lisez vous-même :

Le canal éjaculateur aboutit au neuvième anneau de l'abdomen, c'est-à-dire à la pointe; l'appareil copulateur est fixé au deuxième anneau, c'est-à-dire près du col et se compose d'un pénis, de crochets et d'un réservoir : le mâle repliant son long ventre emplit d'abord le réservoir, ensuite le transvide dans les organes de la femelle...

N'avez-vous pas votre compte, ô vous que l'expérience personnelle a convaincus qu'on ne saurait à la fois bien décrire et bien écrire? Et allez-vous dénier la rigueur scientifique à cette description au microscope parce qu'elle se termine ainsi :

... et les deux bestioles ne sont plus qu'une splendide bague à double châton, une bague frémissante de vie et de feu (1).

XII

Mais où me conduirait une poursuite pareille, si je prétendais ne rien oublier? Et d'ailleurs il n'est point indispensable pour montrer l'accouplement fécond de la science et de l'art de prendre en particulier chacun des volumes. Il suffit de signa-

(1) Pp. 151 et s.

ler par toute cette œuvre, qu'il s'agisse de poème, de conte, de roman, de drame, de critique, de philologie, aussi bien dans la peinture d'une âme que dans celle d'un visage, dans l'histoire d'une forme grammaticale ou d'un mot, dans l'analyse d'un sentiment, le récit d'un fait, partout enfin où ils sembleraient n'avoir rien à faire, des rappels d'expériences et de théorèmes, des expressions de laboratoire et de tableau noir. Voyez *Sixtine*. Ce singulier livre tire de la mécanique, de la biologie, de l'algèbre des effets qui font valoir par opposition les valeurs de lettres et d'art dont il est plein jusqu'aux bords. N'y a-t-il pas un chapitre disposé en équations? « Elle lui baisa joliment la main, les derniers remords s'envolèrent, les deux balançoires battirent, isochrones. » Ainsi se termine une scène galante assez poussée. « Je montrerai comment, avec l'appui bacillaire d'une simple sensation toujours la même..., un cerveau isolé peut se créer un monde », déclare fièrement Hubert d'Entraygues, tout en alignant des rimes, je veux dire des assonnances, à la mode de 1890. C'est le héros principal de *Sixtine* et je pense qu'il symbolisait assez exactement, à l'époque, son père spirituel. Ce personnage, moins vain d'élucider Mallarmé que de résoudre une intégrale et qui introduit dans les revues ultra-littéraires la métaphysique et l'argot des cours, a bien le droit d'être quelque peu pédant. Vingt années de culture polytechnique feront de lui l'auteur de *la Physique de l'Amour* et d'*Une loi de constance intellectuelle*. Elles ne l'empêcheront pas de se plaire avec *Simone* et d'ordonner les phrases parfaites d'*Une nuit au Luxembourg*.

Mais le plus beau spectacle — et le plus quotidien — c'est de voir Remy de Gourmont associer par le contrat de la métaphore son imagination à ses connaissances es-sciences naturelles. C'est de voir ce prodigieux figurateur, dont la puissance, la facilité surprend même celui qui n'ignore pas les prouesses stylistiques de Chateaubriand, de Michelet, de Hugo, de Taine, puiser à pleines mains dans la source bouillonnante de la nature organisée. C'est de le voir infuser à ses abstractions la sève végétale et le sang animal, les vivifier avec l'existence des plantes et des bêtes, les colorer de leurs nuances, les mouvoir par leurs mouvements, leur imposer leur langage et leur âme. C'est de trouver dans ses livres tant de fleurs, de branches, d'oiseaux, d'insectes, d'insectes surtout, qu'on en

pourrait composer des traités d'histoire naturelle. Traités qui ne seraient pas sans lacunes, parbleu! mais qui ne contiendraient guère d'erreurs. Car, encore une fois, c'est bien la nature telle que la science l'aperçoit et la décrit, et non une nature d'ignorant ou de visionnaire qu'emploie cet industriel de la métaphore. La plante (ou la fleur, ou l'hyménoptère, ou les papillons) dans l'œuvre narrative (ou dramatique, ou critique) de Remy de Gourmont, — les beaux sujets pour nos neveux le jour prochain où la littérature ne servira plus qu'à apprendre.

On conçoit à quelles complications conduisent Remy de Gourmont, pour l'enseignement de ses lecteurs et le tourment de ses analystes (aussi est-il beaucoup suivi et bien peu analysé), ses passions parallèles du fait et du signe, de l'imaginaire et du sensible, de la déduction et de l'hypothèse. Sa marque de fabrique est l'union de l'art et de la science. Il est le bon ménage du rêve et de la réalité. En finissant ce travail, qui n'est qu'une préparation, une esquisse, je trouve, dans l'*Esthétique de la langue française*, ce passage qui pouvait me tenir lieu d'épigraphe. Ce sera mon épilogue :

Je pense qu'il ne faut jamais hésiter à faire entrer la science dans la littérature ou la littérature dans la science; le temps des belles ignorances est passé; on doit accueillir dans son cerveau tout ce qu'il peut contenir de notions et se souvenir que le domaine intellectuel est un paysage illimité et non une suite de petits jardinets clos des murs de la méfiance et du dédain.

MARCEL COULON.

ORAGE

A Paul Fort.

Le ciel est violet sur la campagne verte
Et le fleuve terni coule comme du plomb.
Le tonnerre, tremblant au loin, donne l'alerte
Aux piétons qui, penchés, marchent d'un pas plus long.

On n'entend plus là-haut le cri des alouettes.
Rien ne bouge. Le vent même meurt dans le soir.
Sur la route ont cessé de grincer les brouettes
Des femmes rapportant leur linge du lavoir.

Voici l'auberge. Assis près de la porte ouverte,
Je n'entends qu'une mouche au corselet cuivré
Bruire entre le rideau rouge et la vitre verte.
Mon cœur est haletant et mon front enfiévré.

Tout à coup, sous le porche, un roulement de roue
Vibre. C'est la patache aux chevaux pommelés
Dont le trot a claqué dans les flaques de boue
Au long du grand chemin où jaunissent les blés.

Elle vient de la ville aux luisants toits d'ardoise,
Celle dont on entend les cloches jusqu'ici.
Il en sort un soldat, un prêtre, une bourgeoise,
Des gens en blouse bleue. « Adieu! pardon! merci! »

Puis l'on court, parapluie ouvert, aux maisons proches.
Il tonne. On n'entend plus les poules dans la cour.
Une servante au loin tape de ses galoches.
Voici l'averse. Il fait un jaune demi-jour.

Et je suis toujours là près de la porte ouverte,
Ecoutant une mouche au corselet cuivré
Bruire entre le rideau rouge et la vitre verte.
— Ah! qu'il sent bon, ce soir, le jardin du curé!

STUART MERRILL.

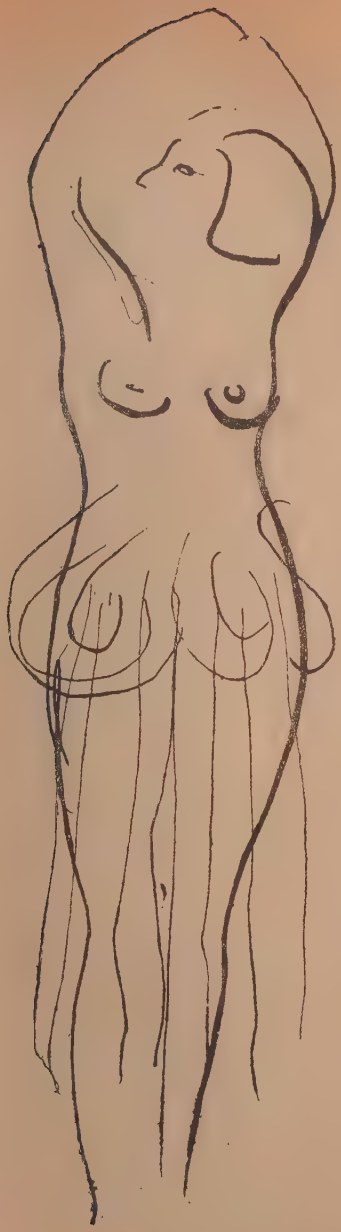
LES DANSES

D'ISADORA DUNCAN

PAR

JEAN PAUL LAFITTE

II. — LES VASES



LA JEUNESSE DE BOISROBERT

Sortant de Rouen par la porte Neuve, François Le Metel, sieur de Boisrobert (1), s'engage sur le pont de bateaux qui relie les deux rives de la Seine et s'attarde un instant à contempler le paysage. Derrière lui, les murailles de la ville forment une carapace sinueuse et grisâtre au-dessus de laquelle les clochers innombrables des églises et des couvents, dominés par les tours de Notre-Dame, fixent l'horizon. La rivière, obstruée d'un côté par l'île de la Moucque, de l'autre par les ruines du pont de pierre, charrie, en masses compactes, les batelleries plates et lave la coque noire des vaisseaux venus d'Angleterre et de Hollande. En face se déroulent les perspectives vertes du faubourg Saint-Sever, les belles rangées d'arbres du Cours, la Gabelle et les maisons de Claquedent.

Contre son habitude, François Le Metel se sent en humeur de rêverie. Il tente de s'absorber en lui-même, mais renonce bientôt à cette tâche pénible. Les cloches de Rouen, conduites dans leur mission sonore, par Georges d'Amboise, leur mâle bourdon, annoncent, à toutes volées, les offices de l'Ascension et la procession de la Fierte. Le coche de La Bouille débarque un chargement hurlant de campagnards et de filles. Et le pont de bateaux tremble d'une course de couples hilares descendus des faubourgs environnants.

Le jeune homme se ressouvient alors que là-bas, en plein faubourg Saint-Sever, devant le prieuré de Bonnes-Nouvelles, la foire du Pré surabonde de pucelages inutiles. Chaque année, les caillettes de Sotteville qui, si délibérément, laissent aller le chat au fromage, ou bien les godinettes d'Elbeuf, corsage tendu, cuisse allègre et pied poupin, lui fournissent, pour ses délices, un bavolet de dentelle. Assurément, aux attraits enfarinés des duchesses, il préfère les blonds cheveux, le cœur ingénu, la grâce un peu lourde sans doute, mais dépourvue de maniérisme de ces filles qu'une bouffonnerie

(1) François Le Metel, sieur de Boisrobert, né à Caen en 1592, mort en 1662, fut, comme on sait, le fondateur de l'Académie française.

adroite, un galand inusité, un pot de cervoise rendent à sa merci. Durant quelques jours ou quelques mois, selon la persistance de son appétit, il savoure le plat épicé que lui sert la coquette prodigue, pour lui plaire, de blanches brassières et qui consent, sans qu'il l'en prie, à se décrasser à la fontaine. Nulle gêne, nuls soupirs ni larmes. Point de muguets et de cajoleurs autour d'elle. *Peau d'Ane*, tandis qu'elle file sa quenouille, la distrait davantage qu'*Astrée*. Ainsi coulent agréablement les heures.

Tandis que, mêlé à la foule, Boisrobert se dirige vers les prés de Claquedent, il se rappelle que ces amours villageoises comportent aussi leurs inconvénients. A cette heure même une garce, bercée de promesses, lui attribue la paternité de deux enfants nés de ses luxures. Il chasse vivement cette pensée qui lui détruirait le charme de l'après-midi ensoleillée. Et, tout souriant, il pénètre dans la foire.

Des chanteurs s'égosillent parmi les cercles de badauds. Pinot, burlesquement coiffé de crapaudaille, et la Pinotte, sa femme, affublée d'un domino rouge, non plus que le Gaillard boiteux ne l'intéressent. Souventes fois, place de la Calende, devant la cathédrale fleurie de verrières, il les entendit clamer à voix de fausset leurs sornettes. D'ailleurs, surmontant le tumulte affreux des tambours et des trompettes, un cri stridend éraille ses oreilles :

— A cinq sols toute la boutique !...

Le cri vient d'une baraque lointaine, environnée d'une foule compacte. Boisrobert, curieux de connaître l'être doué d'un si sonore organe, essaie de traverser les groupes. Mais, portant comme des trophées leurs rats de Barbarie, des hommes l'en empêchent.

— Mort aux rats et aux souris !

Puis, ce sont, chargés de leurs boîtes peintes, d'autres fripons en multitude.

— Je guéris la goutte ! Qui veut de mon baume ?

— Eschaudés, gâteaux, pastés chauds !...

Deux nigauds de campagne rossent un coupeur de bourse.

— Coquin, je te tiens, rends gorge !...

Des marchands d'oublies passent, brandissant leurs tourniquets. Un gagnant invective le blanquiste qui lui délivre un lot endommagé. Une grappe d'ivrognes tournoie un instant

et s'abat. Des chaperons volent, enlevés par des poings brutaux, et des mufles rougissent. Entre les hommes acharnés à s'entre-gourmer, les cottes des femmes oscillent sous des claques violentes.

Plus loin, Boisrobert observe le manège des courtiers de fesses et des maquerelles pistant et abordant, avec gestes courtois et gentillesse leurs marchandises humaines. Un moment il admire la dextérité d'un arracheur de dents qui, du bout de son épée, extirpe la molaire d'un lourdaud de Martinville. Mais, de nouveau, le même cri l'appelle :

— A cinq sols toute la boutique !...

Il fend la presse, les coudes en avant. Et brusquement il voit, au milieu de ses cagnes dansant des pantalonnades et, d'un troussement expert, montrant leurs culs pointus, la grande robe noire, la médaille magique et la barbe hirsute de l'opérateur Bary. Sa voix de « canne enrouée » clame encore :

— A cinq sols toute la boutique !...

Et comme les coquefredouilles ne se hâtent point de sortir leurs testons, Nicolas Tuyau, musicien unique de la baraque, de son archet baroque, gratte le boyau de sa viole. Il en sort un miaulement aigu et son visage se distend en une grimace de hideur si phénoménale qu'un rire secoue l'assistance. Cette grimace déchaîne les générosités. Cent bras tendent des monnaies et les pots de baume, les boîtes d'onguent, les paquets de savonnettes s'engouffrent dans les poches.

Cependant les danses redoublent et les cyniques exhibitions de fesses nues. Bientôt, d'un geste souverain, Bary les arrête. Vers sa baraque convergent de nouvelles foules. Un boniment s'impose. Il râcle énergiquement sa gorge et, tonitruant :

— Vous voyez, Mesdames et Messieurs, vous voyez, dis-je, le plus grand personnage du monde, un virtuose, un phénix pour sa profession, le parangon de la médecine, le successeur d'Hippocrate et l'héritier de ses aphorismes, le scrutateur de la Nature, le vainqueur des maladies et le fléau de toutes les Facultés. Vous voyez, dis-je, de vos propres yeux un médecin méthodique, galenique, hippocratique, pathologique, chimique, spargirique, empirique.

Je suis, Mesdames et Messieurs, ce fameux Melchissedech Bary. Comme il n'y a qu'un soleil dans le ciel, il n'y a aussi

qu'un Bary sur la terre. En quel lieu de l'Univers n'ai-je point été ? Quelle cure n'ai-je point faite ? Informez-vous de moi à Siam : on vous dira que j'ai guéri l'Eléphant blanc d'une colique néphrétique ! Qu'on écrive en Italie : on saura que j'ai délivré la république de Raguse d'un cancer qu'elle avait à la mamelle gauche ! Qu'on demande au Grand Mogol qui l'a sauvé de sa dernière petite vérole ? C'est Bary ! Qui est-ce qui a arraché onze dents machelières et quinze cors aux pieds à l'infante Atabalippa ? Quel autre pourrait-ce être que le fameux Bary ? Je suis l'universel bienfaiteur. Je retape les estomachs, je chasse les pâles couleurs, j'extrais la cataracte ! D'un empirique qui en débarrassa Mahomet, je tiens le remède de la vérole ! Et cela n'est rien encore, car, défiant le destin, je ressuscite les morts !...

Mais, me direz-vous, je n'ai que faire de vos remèdes. Je me porte bien. Je ne suis, Dieu merci, ni pulmonique, ni asthmatique. Je n'ai ni pierre, ni gravelle, ni fluxion, ni catarrhe, ni rhumatisme. Hé ! tant mieux ! Le Ciel en soit loué ! C'est ce que je demande ! Est-ce l'intérêt qui me fait agir ? Non, signori, non ! J'ai piou de bien que je n'en veux. Mais j'ai d'autres secrets où le beau sexe ne sera peut-être pas insensible ! Je vous apporte, Mesdames... Hé ! quoi ? Le trésor de la beauté, le magasin des agréments, l'arsenal de l'amour ! Je vous apporte de quoi pousser la jeunesse jusque par de là la décrépitude. Je vous apporte un baume du Japon qui noircit les cheveux gris et dément les extraits baptistères ; une pommade du Pérou qui rend le teint uni comme un miroir et recrépit les trous de la petite vérole ; une quintessence de la Chine qui agrandit les yeux et rapproche les coins de la bouche, fait sortir le nez à celles qui n'en ont guère et le fait rentrer à celles qui en ont trop ; enfin un élixir que je puis appeler le supplément de la beauté, le réparateur des visages et l'abrégé de tous les charmes qui ont été refusés par la Nature !

Hâtez-vous, Mesdames, d'en profiter, car demain je serai en Angleterre et après demain en Espagne. Ne perdez pas l'occasion. Aujourd'hui tout est pour rien. Qu'est-ce que je demande en effet ? Une misère, Mesdames. Les onguents, les baumes, les essences, les elixirs, avec la manière de s'en servir, non point une livre, non point un écu, non point même un teston, mais la somme dérisoire de cinq sols !... Approchez

Mesdames, approchez! A cinq sols toute la boutique !...

Boisrobert, amusé par la verve de ce matamore, achète un pot d'onguent pour la brûlure. Les bateleurs, tous les bouffons de la rue, arrêtent sa curiosité. Inconsciemment, à les écouter, il apprend un métier qu'il affinera, dans la suite, jusqu'à la perfection.

Poursuivant sa promenade, il espère rencontrer un fou plus réjouissant encore. Les tambours de basque du théâtre des marionnettes le sollicitent. Là, la parade tourne tout à fait à la farce. Un singe, le justaucorps chamarré de galands, les chausses ballantes, effectue sauts, gambades et cabrioles, cependant qu'un personnage grotesque, la mine charbonnée, énumère aux badauds gueule bée les merveilles de sa baraque.

Furieusement tenté, Boisrobert se décide à entrer. Un à un les spectateurs sont admis. Il dépose son décime et passe derrière la toile peinte. Là, un compère pérore devant une table où se dresse un vase élégant. On l'invite à plonger un doigt dans ce vase. Il obéit.

— Sentez, lui dit le bon apôtre.

— Mais c'est de la merde !...

— Vous avez deviné. N'en dites rien afin que ceux qui viennent après n'aient pas à rire de vous !...

Le jeune homme en colère s'enfuit, franchit rapidement la ligne des guéridons des passe-filous, chargés de gobelets et de tasses. Sous des feuillards en pente, parmi des tonnelles, les cabarets s'ouvrent comme des gueules puantes. Silhouettés sur les fonds qu'éclairent les vastes cheminées aux triples rôtissoires, les ripailleurs, autour des plats et des pots, gesticulent et braillent. Des servantes distribuent les cervelas, les épaules de veau, les jambons parfumés d'épices, toutes les mangeailles qui stimulent la soif et la luxure. Des béjaunes, déjà ivres, s'en vont en chignollant. D'autres, la tête couverte de leurs serviettes comme des chaperons, éclatent en rires idiots. Parfois les servantes, palpées au passage, éclaboussent de ragoût au jus d'orange les robes environnantes. Ce sont alors des :

— Morbleu! femelle, paieras-tu le dommage!

et des disputes dont les chanteurs de couplets bachiques accroissent le tintamarre. Des buveurs de bière et des fumeurs de pétun gravement accompagnent du cliquetis de leurs ver-

res les *Lampons* des gens à rapière à demi écroulés sur leurs catins fardées de graisse. Au sons aigrelets des flûtes, des couples dansent des courantes en brouillant les figures. De temps à autre, quittant les cabarets, les yeux brillants, les pommettes émerillonnées, les cheveux et les vêtements en désordre, hommes et femmes vont, dans les blés voisins, clore leurs marchés de dupes. Boisrobert contemple ces champs de blé agités d'un mouvement perpétuel et pense que, lui aussi, aida la brise à les onduler.

Un adolescent que chatouillent deux pécores lui adresse un salut. Au visage poupin, au gros rire qui l'illumine, il reconnaît Marc-Antoine de Gérard, sieur de Saint-Amant, que la saison chaude ramène en sa maison proche de la Seine. Il rend le salut et presse le pas, avide de gagner un lieu de tranquillité. Deux filles, en un coin, devisent. Il leur jette une galanterie. Elles rient. Mais il n'insiste point. Deux filles, c'est trop d'une pour ses désirs du moment et la légèreté de sa bourse. Puis, décidément, sa récente aventure l'invite à la prudence.

Il débouche, soudain morose, dans les quartiers galants de la foire. Là, s'assemblent les godelureaux et les coquettes. Autour des boutiques, c'est un afflux continuel d'amants en expectative et d'amants comblés. Un bijou, un ruban, quelque pâtisserie aident au consentement des belles ou les récompensent des faveurs reçues. A débiter des fleurettes, à tâter des buscs, les plumets odorants de civette savent qu'ils « forgent immanquablement le cornard ».

— A la vérité, philosophe Boisrobert, cette foire du Pré n'est autre chose qu'une foire au cocuage. Les cocus volontaires y trouvent le bois utile au chauffage de leur marmite et les autres celui nécessaire à l'ornement de leur individu.

Et voici qu'interrompant ses réflexions les cloches de Rouen, depuis quelques heures muettes, reprennent leurs boombements aériens. C'est comme un avertissement et comme un appel jeté sur les foules en joie. La foire s'emplit de silence. Les baraques, soudain désertées, se closent. Les cabarets vomissent leurs ripailleurs. Hâtivement, les couples regagnent la ville lointaine. Boisrobert pense qu'à ce moment la procession de la Fierte quitte, par la porte des libraires, la cathédrale.

Comme il se dispose à partir, un étranger, le feutre à la

main, s'enquiert auprès de lui des causes importantes qui provoquent l'abandon de la foire.

— Chaque année, explique Boisrobert, le chapitre de Rouen exerce le privilège antique de saint Romain, qui lui donne le droit de délivrer un prisonnier méritoire. Après entente avec le Parlement, il organise une procession dans le but de prendre livraison dudit prisonnier auquel l'archevêque accorde l'absolution de ses fautes. Cette procession attire un populaire considérable venu de tous les points de la Normandie. L'Ascension n'est plus l'Ascension, mais le jour du Prisonnier.

L'étranger renseigné s'incline et Boisrobert reprend sa promenade. Bien que huguenot, il assiste d'ordinaire à ces fêtes catholiques. La religion d'ailleurs ne le tourmente guère. En un jour, s'il ne tenait qu'à lui, le royaume serait pacifié de ses querelles confessionnelles.

Traversant à nouveau le pont de bateaux, il longe les quais, rentre dans la ville par la porte du Bac, s'engage dans la rue des Tapissiers et atteint la place de la Vieille Tour. Une multitude extraordinaire moutonne dans les voies étroites qui environnent cette place. A toutes les fenêtres s'écrasent des spectateurs. Boisrobert en aperçoit accrochés aux anfractuosités des murailles, juchés sur les auvents et les toits des maisons. Parmi la foule bariolée, il distingue, à ses coiffures pittoresques, un groupe bruyant de Cauchoises. Mais son regard enveloppe particulièrement la chapelle Saint-Romain, édifice composite élevant des campaniles aigus sur six corps superposés en pyramide, aux péristyles, portiques et frontons sculptés. Des huissiers des conseillers au Parlement y forment un parterre de robes violettes et rouges.

A peine Boisrobert s'est-il établi sur une haute borne que de la rue de l'Epicerie des cantiques montent. Lentement la procession s'avance. Des croix fleuries débouchent sur la place et, comme une onde claire, déferlent les cent vingt enfants des écoles pauvres, chargés de leurs pains de charité. Puis ce sont les croix et les bannières des diverses paroisses environnées de leurs porteurs de chandeliers et de torches. Les châsses viennent ensuite, contexturées d'or, argent, cuivre, cristaux et émaux. Des prêtres et des bourgeois notables portent les minces édifices surélevés de clochetons gothiques où sourient les élus et les saintes en extase. La compagnie de la

cinquantaine, renforcée de la confrérie des sergents, les encadre d'un cercle de casaques vertes et de hallebardes aux aciers damasquinés.

Déjà la place palpite d'une animation colorée. Les chants tonitruent entre les quatre façades de ses maisons. Un bedeau, habillé d'une robe violette, surgit, brandissant au bout d'un bâton le serpent symbolique dont Marie vainquit les maléfices. Et brusquement cornets, trompettes, fifres, tambours, précédant la precieuse châsse de Notre-Dame, emplissent l'air de leurs fredons. Le cœur du cortège approche. Car, suivant la croix cathédrale, des bannières en masse défilent, dans la fumée des encens et la lumière des cierges, et le chapitre afflue, deux cents prêtres couverts de l'aube et de l'étole.

Un moment la procession semble terminée. Mais les rues avoisinantes frémissent. Les attentions se tendent. Voici Mgr de Harlay, le visage éclairé, sous la mitre, par sa merveilleuse barbe blonde. Des acclamations éclatent. Elles ne répondent point aux bénédictions qu'épand sa belle main baguée d'améthyste. Elles saluent, jusqu'à l'irrévérence, le dragon volant qui, derrière lui, chemine, entouré de la confrérie des gargouillards.

Et enfin, comme la châsse de saint Romain arrive, toute de velours incarnat et d'or, abritant sous ses colonnettes ciselées la benoîte statue du héros légendaire, l'enthousiasme s'apaise. Accompagnée de son cortège d'élite, elle circule entre la haie dorée des châsses et des dévots agenouillés. Boisrobert la voit, cahotante, gravir, à la suite de l'archevêque, les escaliers de la chapelle et s'encadrer entre les fûts du péristyle.

Les chants et les musiques maintenant se taisent. Un silence solennel plane un instant. Puis un murmure naît, s'amplifie jusqu'à devenir une hurlée unanime. Mille bras agitent des chaperons et des feutres. Le prisonnier, chargé de fers, vient d'apparaître. C'est un jeune gentilhomme de bonne mine. On oublie ses crimes, ses débauches, ses impiétés. Les femmes braquent vers lui des yeux de désir.

Cependant qu'il s'agenouille humblement, Mgr de Harlay, avec des gestes onctueux, l'exhorte à la pénitence. Sa harangue, dont nul ne perçoit les termes, tient les curiosités en haleine. Enfin elle s'achève. On délivre de ses fers l'élu du cha-

pitre. Avec circonspection il s'approche de la châsse, et, par trois fois, la soulève de ses mains meurtrières. Le rite accompli, l'archevêque peut absoudre.

— Noël ! Noël !

Le cri d'allégresse étouffe le *Felix Dies mortalibus*, que les chanteurs et les musiques entonnent. Les rangs processionnaires, en route pour la cathédrale, se reforment. Le prisonnier, couronné de fleurs, magnifié par l'adoration de la ville, retourne vers la vie approvisionné d'indulgences et prémuni contre le péché...

Boisrobert ne pense pas une minute à récriminer contre l'immoralité de ces cérémonies exaltant un larron d'honneur jusqu'à l'apothéose. Un ascendant, peut-être le père du poète Vauquelin des Yveteaux, leur dut le pardon d'un égarement passager et il approuve la bénévolence de saint Romain.

D'ailleurs il connaît et mieux encore goûte la douceur de vivre dans l'impiété et la débauche. Si l'on ne le rencontre guère parmi les théories de huguenots qui fréquentent pieusement le temple et tirent l'épée, pour la sauvegarde de leur foi, contre les catholiques fanatiques, par contre il n'est point de cabaret qui n'ait l'avantage de sa visite. Tous les bons biberons qui, dans la ville, portent fièrement, inscrites sur leur museau, leurs campagnes bachiques, le saluent avec déférence. Aux jours détestables où, dans ses chausses, sa bourse ne contient que du vent, il hante même cette *Cave aux Miracles* qui, place Saint-Ouen, en face de la morne et somptueuse abbaye, entre-bâille, comme une bouche de l'enfer, son porteau branlant. On y boit au rabais des vins glaireux parmi des impotents aux jambes pourries, des teigneux, des galeux, mille stropiats aux faces safraneuses qui fabriquent, à l'aide de drogues, leurs infirmités. Là, inspirée par l'ambiance, sa muse naissante prélude avec des hoquets dans la voix:

> ...L'odeur des choux et des oignons
> Nous tient lieu de civette et d'ambre;
> Trois goujats sont nos compagnons;
> Tout l'enclos nous est pot de chambre.
> Ainsi, hutez sous des poiriers,
> Nous faisons la nique aux Fourriers.

Assurément cette propension à la crapule convient médiocrement à un avocat au Parlement de Normandie, fils d'un

procureur notable et respecté. Mais de sa profession même Boisrobert n'a cure. Les solennelles prescriptions qui permettent d'y accéder ne l'empêchent pas d'être le repaire d'une damnable engeance. A la vérité il ne l'envisage qu'à titre de position d'attente. Son père souhaita qu'il suivît les cours de l'Université de Caen et qu'il prît ensuite une licence. Ainsi émerge-t-il de la canaille grouillante du Palais. Son caquet abondant, un talent de persuasion émérite, on ne sait quel charme émanant de sa personne et de sa diction, lui facilitent le gain des causes et lui ouvrent une perspective de fortune. Mais il ambitionne davantage. Il contemple souvent avec convoitise ce chemin de Paris, longeant la Seine, qui mène vers des satisfactions autrement importantes et que tant de Normands en sabots prennent chaque jour pour revenir en carrosses dorés. A la cour, familier de quelque prince, il saurait habilement amasser des revenus. Que les circonstances le favorisent, et vitement il abandonnera cette cité des drapiers où s'éteignent en vagues échos les bruits des réjouissances parisiennes.

Monologuant amèrement, il s'achemine à travers un dédale de rues sordides que parfois une maison ou quelque fontaine illumine du sourire de ses sculptures. Traversant la large rue des Carmes, il sort du quartier des églises et entre dans celui de la basoche. Au long de la rue aux Juifs, le Palais dresse sa silhouette ecclésiale. Il le regarde indifféremment, ayant perdu, à le fréquenter, le sentiment de sa richesse architecturale. Pourtant, ce soir, le grand bâtiment resplendit d'une beauté incomparable. Débarrassé de ses parasites humains, il vit de sa seule existence de pierre. Ses fenêtres encadrées de dentelles, enchâssent, ainsi que des gemmes énormes, des vitraux imprégnés de soleil. Ses clochetons trempent leurs pointes dans le ciel mordoré et les galeries supérieures, où des statues amollissent leur hiératisme, encerclent, comme d'une collerette aux entrelacs ténus, ses toitures composites.

Boisrobert voit, par le perron conduisant à la Grand'Salle, disparaître la robe rouge d'un conseiller. Et comme il franchit la place du Marché Neuf, sur les derrières de laquelle il habite, il croise Mgr de Faucon du Ris, premier président, à califourchon sur sa mule. D'autres conseillers passent en troupe. Le jeune homme salue et souhaite bon appétit. L'heure sonne, en effet, où le Parlement célèbre, à sa manière, par un festin au

cours duquel on sert un porc entier, la délivrance du prisonnier. Dans la nuit, maintes de ces robes rouges, qui, gravement, résolvent les problèmes juridiques, donneront le fâcheux exemple de leur ivrognerie. L'intempérance, avec plus ou moins de scandale, se manifeste ainsi du haut en bas de la compagnie parlementaire.

Boisrobert regagne la maison familiale avec une âme attristée par sa journée sans aventure. Entre sa mère hautaine, Jeanne Delion, son père taciturne, son frère Antoine, sa sœur Charlotte frétillants et bavards, deux clercs sournois, il dîne plein d'amertume. A l'issue du repas, Mme Le Metel, venue d'une de ces familles de hobereaux tenues aux mésalliances par la pauvreté, pour la millième fois sans doute, reproche à son père son origine roturière. C'est l'éternelle querelle, l'irrémédiable rancune contre la destinée d'une femme éperdue d'orgueil nobiliaire.

Boisrobert, que peinent ces dissensions intestines, s'éclipse. Il ne veut considérer, autour de lui, que cette joie profonde dont son esprit, sauf de très rares occasions, est animé. Or, Rouen, en cette nuit fériée, bouillonne d'une indicible liesse. Partout les maisons, violemment éclairées, traduisent le bien-être des ventres occupés à s'emplir. De temps à autre elles dégorgent leurs ivrognes et leurs guenipes affolées. Si bien que les rues charrient une foule vociférante sillonnée de momons et de masques. Des porteurs de flambeaux dirigent leurs compagnies vers les carrefours où les bals publics s'ouvrent aux rythmes des violons, des hautbois et des flûtes. Aux troussecottes, aux mignons, aux friponniers la volupté verse ses troubles délices. Et c'est pourquoi Boisrobert, mêlé à la cohue, trouve aisément, cette nuit-là, «pleine chemise de chair vive ».

. . . . . .

Au lendemain de cette nuit mémorable, le jeune homme, ayant une affaire à plaider, endosse la robe écarlate au large collet relevé et, devant le miroir, s'assure que ses manches, doublées d'un lé de velours, accompagnent avec grâce ses gestes. Puis il rejoint son père déjà revêtu de la robe longue et coiffé du chaperon. Tous deux, causant avec animation, s'acheminent vers le palais.

Jérémie Le Metel appartient à la caste des anciens procureurs, honnêtes et pondérés, gens de bonne compagnie, obser-

vant les traditions judiciaires, pénétrés de la dignité de leurs charges et en respectant les statuts. Chaque jour, les méthodes et les manières de ses jeunes confrères l'étonnent et l'indignent. Il ne parvient pas à comprendre pour quelle raison un ordre qu'il connut soucieux de vertu et travaillé de scrupules se transforme au point de mériter le mépris public. Assurément les enquêtes de moralité et de capacité ne s'effectuent plus, comme jadis, en plénitude d'indépendance. Les procureurs achètent au même titre que les plaideurs la complaisance des magistrats. Si bien que le Palais, peu à peu, devient un réceptacle de mauvais drôles. On y pourchasse le client. Il y règne un état de guerre perpétuel et l'on y échange sans merci coups de gueule et soufflets. Sur quatre-vingt-seize titulaires d'offices, on compte aisément quatre-vingts coquins qui s'enrichissent en abus de procédures.

Echangeant leurs doléances, le père et le fils entrent dans le Palais et vont occuper leurs bancs respectifs. Bientôt, Boisrobert rejoint quelques avocats : Binet, Malmaison, Chrétien et le vieux Pierre Corneille (1), groupés auprès de la table de marbre. Il s'entretient un instant avec eux d'affaires politiques. Puis, désintéressé de la conversation, il enveloppe la Grand' Salle d'un regard. La chapelle, ouvrant sur les fonds ses claires verrières, domine l'essaim pressé des plaideurs et des oisifs. De-ci, de-là, comme de rouges tulipes dans le massif sombre des vêtements roturiers, s'épanouissent les robes de ses confrères. Autour des boutiques de libraires et de merciers, des couples galants se plient en révérences de dentelle et d'or. A leurs bancs, les procureurs activement retirent des paperasses de leurs armoires au-dessus desquelles flamboient leurs noms en lettres rutilantes. Parfois, surmontant le tumulte général des parlottes, une brève dispute éclate que les huissiers calment d'une menace d'expulsion.

Boisrobert s'égaie à constater qu'affluant en courants parallèles, la chicane et la coquetterie contribuent à faire du Palais l'endroit le plus mouvementé de la ville. Tel, avec fureur, y perd jusqu'au dernier blanc de sa bourse et telle, avec préciosité, jusqu'au dernier « bastion » de son pucelage. L'habileté suprême consiste, pour un avocat souhaitant participer aux deux aubaines, à rivaliser de scélératesse avec les procureurs

(1) Père du poète tragique.

et de galantise avec les muguets. Le jeune homme s'y emploie d'enthousiasme et c'est pourquoi les prônes véhéments de son père le laissent respectueusement sceptique.

A examiner l'entourage, il ne s'aperçoit point que son plaideur, depuis quelques minutes déjà, l'attend à son banc. La cloche de l'audience et le : Silence, Messieurs! des huissiers le rappellent à la conscience de son devoir. Autour de la victime volontaire qu'une contestation de terrains conduit à l'obligation de dévorer son patrimoine, il fait l'empressé, se tue à donner confiance, prédit la victoire du droit et ne cèle point qu'elle la devra à son incontestable éloquence. Puis il lui escroque un nouveau sac d'écus.

Lesté de ce pécune, il se dirige vers la chambre de l'Edit, qui pacifie les différends des réformés. Comme il y pénètre, il se sent retenu par une manche. Il se retourne. Devant lui une maquerelle au visage couperosé se tient, embarrassée et muette. Il suppose que, pour quelque méfait commis en sa maison, elle sollicite son concours. A voix mielleuse il l'interroge. Mais, dès ses premières paroles, il piétine d'impatience et de colère :

— Je viens, monsieur l'avocat, vous prévenir que cette fille à qui vous baillâtes deux enfants vous va citer en justice. Elle ne vous veut point de mal, mais elle a de vous des promesses de mariage. Il faut épouser ou donner des gages !...

Il pense d'abord à gifler cette goton malapprise. Mais le geste n'accommoderait pas, au contraire, les choses. Il balbutie des phrases incohérentes où l'autre saisit une nouvelle promesse. Tandis qu'elle se retire, penaudement il gagne la barre. Un moment le trouble persiste dans son esprit, mais, d'un effort salutaire, il s'en délivre. Il remet à plus tard la conclusion de cette aventure. D'ailleurs, un huissier appelle son affaire.

Or Boisrobert possède si pleinement la faculté de s'affranchir des responsabilités morales qu'il recouvre, pour plaider, toute son assurance. Selon le mode contemporain, il fonde son argumentation sur les doctrinaires et les philosophes, il invoque la sévère coutume et larde ses phrases de tant de latin de pédant qu'à la fin les juges éberlués l'admirent. Pour les conquérir tout à fait il goguenarde à la façon de Tabarin. De telle sorte qu'en souriant l'aréopage de huguenots le gratifie d'un arrêt favorable.

Dès lors, oubliant tout à fait les graves soucis qui l'assaillirent un instant auparavant, il ne se sent plus d'autre goût momentané qu'un goût de réjouissance. En l'une de ces nombreuses buvettes qui environnent le palais, il rejoint son client et lui annonce le triomphe de sa cause. Or, c'est l'habitude que plaideurs et avocats célèbrent dans l'orgie leurs réciproques succès. Ces cabarets judiciaires n'ont pas d'autres destinations. Après les mangeailles, les beuveries, les danses, on s'y assomme parfois à coup d'escabeaux et de bouteilles.

Boisrobert n'aurait garde de se dérober à ces agréables usages. Seulement, les hommes avides de combattre ne trouvent pas en lui, au milieu du vin même, un adversaire raisonnable. Il craint les coups et les esquive le mieux du monde, par la fuite. Il se laisse, ce matin-là, régaler de plats et pots savoureux. Et, tibutant, il réintègre son domicile.

Au lendemain seulement de cette équipée, il reconquiert une lucidité suffisante pour prendre parti à l'égard de son importune progéniture. Il décide, sans rien dire ni faire, d'attendre. Evidemment, on veut le terroriser et par là l'amener à résipiscence. Quelques jours passent sans incident. Il se croit à jamais débarrassé. Mais brusquement lui parvient une citation à comparaître devant le juge d'une petite justice. Mieux que personne il connaît la gravité de son cas. Néanmoins il élude cette comparution, résolu à ne point épouser et encore moins à verser une indemnité pour un dommage que la partie adverse s'ingénia, avec fougue et satisfaction, à rendre irréparable. Son indifférence ameute contre lui les colères du juge dédaigné. On l'avise qu'abandonnant la voie conciliatrice on le va brutalement incarcérer. C'est le scandale, le discrédit jeté sur sa renommée d'avocat, mille ennuis dont le moindre consistera à se démunir d'un lourd sac de pistoles.

De ce moment Boisrobert s'emploie uniquement à préparer son départ. Aussi bien Rouen n'est-il qu'un mince théâtre où manifester ce qu'il sent en lui d'émotion poétique et de souplesse courtisanesque. Mais cette ville, considérée comme la seconde capitale de la France, entretient avec Paris des relations constantes. On s'y peut munir de recommandations efficaces. Bien que le jeune homme paraisse cantonner au monde judiciaire le cercle de ses connaissances, son commerce amical avec les grandes familles normandes auxquelles appartiennent

Mgr de Faucon du Ris, les présidents Jubert, de Bernières et des Hameaux lui permet d'accéder à la cour porteur de chaudes lettres et assuré contre les rebuffades.

Hâtivement il recueille ces appuis et, désintéressé de l'opinion familiale, rejette la défroque d'avocat. Rouen voit se pavaner un Boisrobert travesti en brave, le feutre goguenard, la cape sur l'épaule, botté, éperonné, l'épée suspendue au baudrier de soie. Cependant, ce matamore éminemment pacifique appréhende de franchir à cheval, sur des routes peu sûres où de malveillants détrousseurs le dépareraient de son équipement guerrier, la distance qui le sépare de Paris. C'est pourquoi, bourgeoisement, il prend le carrosse surchargé de marchands drapiers qui vont inciter aux commandes les négociants de la rue Quincampoix.

Bientôt, advenu en la capitale, habilement logé rue Saint-Honoré, maison des *Trois-Pucelles*, à mi-chemin de la Place Royale et du Louvre, endroits où s'agite l'activité courtisanesque, il cherche, avec opiniâtreté, les voies de l'illustration et de la fortune....

ÉMILE MAGNE.

QUELQUES AMIS ANGLAIS D'ALFRED DE VIGNY

AVEC DES LETTRES INÉDITES

« J'aime à parler des idées et des sentiments, écrit Vigny, jamais des personnes. » Nous ne sommes pas tous aussi discrets : la curiosité des choses personnelles et intimes est à l'ordre du jour en littérature. C'est pourquoi je publie, malgré la désapprobation tacite d'Alfred de Vigny, ces quelques notes sur des Anglais de ses amis.

Nous savons que Vigny s'est toujours vivement intéressé à l'Angleterre, qu'il en connaissait bien la langue, qu'il en goûtait infiniment la littérature, et que le caractère britannique — celui de tradition, du moins, grave, renfermé, taciturne — était pour lui plaire, à lui type achevé de la réserve et de la gravité. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait compté parmi ses connaissances un assez grand nombre d'Anglais, rencontrés chez eux ou à l'étranger. D'ailleurs, ayant épousé une Anglaise, et une Anglaise convaincue, qui se gardait bien de se franciser, incapable qu'elle était après trente ans de mariage de parler français d'une manière convenable, il avait des raisons en dehors de ses sympathies naturelles pour les rechercher.

Appelé plusieurs fois en Angleterre pour une affaire de succession de sa femme, son double titre de membre de la famille Bunbury et de littérateur distingué lui ouvrit toutes grandes les portes du monde londonien, où Cinq-Mars et Stello avaient eu un succès retentissant (1). Son ancien condisciple,

(1) Vigny paraît avoir fait trois visites en Angleterre. La première eut lieu en 1825, immédiatement après son mariage, c'est-à-dire au commencement de février 1825. Il traversa la Manche une seconde fois en 1836. Une lettre à Sainte-Beuve, datée du 6 juillet 1836, où il dit son intention de partir pour Londres le samedi suivant, nous permet de fixer la date de son départ au 9 juillet. Les renseignements manquent tout à fait quant à la date de son retour, mais nous savons par sa *Correspondance* que, le 4 mars 1837, il était de nouveau à Paris. Sa troisième visite, la seule sur laquelle il nous donne quelques détails, se fit en 1838. Auguste Barbier prétend dans ses *Souvenirs* qu'elle eut lieu en 1839, mais il y a dans la *Correspondance* de Vigny une lettre datée de Londres, le 10 décembre 1838. Le 7

le comte d'Orsay, le « cupidon déchaîné », comme l'appelait Byron, le présenta à la comtesse de Blessington (1) et il devint, bon gré mal gré, un des « lions » de ce fameux salon, où se rassemblaient des célébrités de tout pays et de tout genre. Depuis la mort de lord Blessington, d'Orsay s'était séparé de sa femme (fille d'un premier mariage de lord Blessington, et que d'Orsay n'avait d'ailleurs épousée que pour donner une raison d'être à sa présence dans la famille), et il vivait avec la lady Blessington, avec elle et pour elle, mais surtout par elle, prétend-on méchamment.

Le salon de lady Blessington, où s'établit un luxe presque royal, rivalisait à cette époque avec Holland House et Charleville House, les deux autres centres du monde littéraire et politique de Londres. C'était une compagnie toute masculine qui s'y rencontrait, les femmes prenant parti pour les convenances, et ne se montrant point chez lady Blessington, ce qui n'était pas sans la chagriner. C'est là que Vigny rencontra Landor, dont les livres lui auraient plu (2); Lover, jovial, plein de verve, insouciant comme l'Irlandais de tradition; Chorley, romancier et critique de musique; Willis, l'améri-

avril 1839, il écrit à Shavington son poème, la Colère de Samson. Il paraît être resté en Angleterre jusqu'à la fin d'avril 1839, car il écrit à une amie le 23 avril 1839 qu'il vient de recevoir des lettres qui le rappellent en France (*Revue de Paris*, 15 août 1897.) Comme il dit dans une autre lettre qu'il a passé six mois en Angleterre, cette visite aurait eu lieu entre le mois de novembre 1838 et le mois d'avril 1839. Elle est la dernière que fit Vigny en Angleterre. Il aurait pourtant voulu se fixer en Angleterre, et Barbier nous dit, dans ses *Souvenirs*, qu'après la révolution de février Vigny chargea Busoni de le proposer pour l'Ambassade d'Angleterre, vu qu'il avait épousé une Anglaise; mais ses démarches n'aboutirent à rien.

(1) Née en Irlande, le 1er septembre 1789. Elle épousa, à l'âge de quatorze ans, un homme sans valeur, qu'elle quitta trois mois après, et à la mort de son mari, en 1818, elle se remaria avec, Charles Gardener, earl of Blessington. Elle voyagea avec lui en Italie, où elle connut Byron, et se fixa ensuite à Paris, jusqu'à la mort de son mari, en 1829. Désormais elle s'installa à Londres, régnant avec éclat sur son salon à Gore House, Kensington. Pour faire face aux dépenses énormes de son établissement et aux extravagances de d'Orsay (rencontré en Italie en 1822 et ami assidu de lady Blessington depuis cette date), elle tâchait d'augmenter son revenu par sa plume, mais en 1839, en compagnie avec d'Orsay, elle fut obligée de fuir devant ses créanciers et se réfugia à Paris. Elle y mourut trois mois plus tard d'une attaque d'apoplexie.

(2) Walter Savage Landor, né à Warwick, 30 janvier 1775, mort à Florence 1864, auteur de *Imaginary Conversations*, *Examination of Shakespeare* (1834), *Pentameron* (1857), *Pericles and Aspasia*, *Hellenics*. « Vous ai-je jamais dit, écrit la comtesse de Blessington à Landor, le 14 novembre 1839, que le comte Alfred de Vigny, auteur de *Cinque Mars* (*sic*) et d'autres livres admirables, m'a assurée qu'il a rarement joui d'une fête intellectuelle aussi délicieuse que la lecture de vos œuvres? Il en savait plusieurs passages par cœur, et il faisait voir une intelligence de leur beauté, qui augmenta la confiance que j'avais déjà dans son bon goût. » (*Life and Correspondence of the Countess of Blessington*. Madden. Trad.)

cain; Sir Henry Bulwer, plus tard lord Dalling, diplomate, petit, mince, de façons attachantes; son frère, lord Lytton, au zénith de sa renommée; d'Israëli, gai, plein de désinvolture, dandy, célèbre pour le luxe de ses toilettes et incidemment pour ses productions littéraires; James Smith des *Rejected Addresses;* le poète Thomas Moore, et naturellement d'Orsay, de tenue irréprochable et de mise séduisante, faisant les honneurs du salon. Au milieu de ce monde trônait lady Blessington, *the most gorgeous lady Blessington*, comme l'appelait le docteur Parr. Fort malheureuse au fond, accablée de dettes et se surmenant tous les jours davantage pour conserver le cadre splendide où elle brillait (1), en proie à la crainte perpétuelle qu'une autre plus belle, plus jeune, plus riche ne lui volât son prestige, elle n'en faisait pas moins très bonne figure, tenant son rôle avec courage et excitant l'envie de tout le monde. Elle avait bien perdu dans cette existence mondaine et littéraire de travail acharné son naturel et sa gaieté insouciante d'autrefois. Ne sachant plus charmer, elle voulait maintenant éblouir, visant à dire des choses piquantes et à faire autorité en art et en littérature. Elle y perdait, car elle n'était ni très spirituelle, ni très instruite. La nature l'avait faite pour séduire par sa franchise et sa belle humeur, sa bonté naturelle, la confiance presque enfantine empreinte sur sa figure, son *Irish fun* spontané et sans arrière-pensée, sa grâce et sa beauté. A ses autres charmes, elle joignait un grand tact mondain et le talent de diriger. Elle était passée maîtresse dans l'art de tenir un salon. Elle savait faire parler un invité, elle savait également le faire taire et sans qu'il s'aperçût de l'un ni de l'autre : si elle voulait qu'il brillât, il brillait, et, quand elle le désirait, il se prêtait avec la même docilité au rôle de repoussoir.

Elle avait inspiré à Vigny plus qu'un intérêt passager. Quel-

(1) Lady Blessington avait la plume facile, elle versifiait et rimait sans effort et sa prose était vivace, mais elle n'avait guère de talent sérieux pour la littérature. Elle n'écrivait d'ailleurs que pour faire de l'argent. Ses romans sont mal construits, ils manquent d'originalité, et l'auteur, impuissante à créer, se sert d'intrigues fatiguées et de sentiments de convention. Ils n'avaient pas de succès, même à leur apparition, et tous sont aujourd'hui justement oubliés. Son meilleur livre est peut-être son *Journal of Conversations with lord Byron*. Pendant un certain temps elle gagnait deux mille livres par an, en fournissant des esquisses et des poèmes aux *Annuals*. C'est cette dernière besogne surtout qui pesait sur elle, traînant à sa suite d'innombrables ennuis.

que temps après avoir quitté l'Angleterre, il lui écrit et rappelle avec plaisir le bon accueil qu'elle lui avait fait.

Paris, 1840.

Moi, qui me souviens, milady, de vous avoir trouvée un soir si profondément affectée de la mort d'une amie, je puis mesurer toute la peine que vous avez éprouvée à la perte de lord Durham (1). J'aimais toujours à me figurer que je le retrouverais à Gore House à côté de vous et je ne puis croire encore qu'en si peu de temps il ait été enlevé à ses amis. Je ne crains point avec vous de parler d'une chose déjà ancienne, comme on dirait à Paris, car je sais quel religieux souvenir vous gardez à ceux qui ne sont plus et qui vous furent chers. Je regrette dans lord Durham tout l'avenir que je me promettais de sa vie politique et le développement des idées saines et larges que chez vous il m'avait montrées. Si je ne me suis trompé sur lui, l'alliance de la France lui semblait précieuse à plus d'un titre et il connaissait profondément les vues de la Russie. S'il tenait à cette génération de vos hommes d'état qui prirent part aux plus grandes luttes, il était pourtant jeune d'esprit et de cœur et un homme du passé et d'avenir à la fois est bien rare (2).

Vous pensez voyager en Italie : y songez-vous encore, milady? je le voudrais, puisque Paris est sur le chemin et je suis assuré par toute la grâce avec laquelle vous m'avez ouvert Gore House, que vous ne seriez point affligée de me voir vous porter en France l'assurance du plus sincère et du plus durable dévouement.

ALFRED DE VIGNY (3).

L'amitié la plus solide que Vigny paraît avoir nouée dans

(1) John Lambton, Earl of Durham, homme d'état anglais, du parti libéral, né à Londres 1792. Il fut nommé en 1838 gouverneur-général du Canada. La Chambre des Lords ayant censuré certaines de ses actions au Canada, il prit le parti extraordinaire de rentrer en Angleterre sans avoir été rappelé et sans obtenir la permission royale. Il mourut bientôt après, à Cowes, dans l'île de Wight, le 28 juillet 1840.

(2) Cf. *Correspondance* de Vigny. Lettre à Busoni, datée de Londres, 10 décembre 1838. Il y a dans cette lettre des observations sur le Canada et ses relations avec la mère-patrie que Vigny doit sans doute à ses conversations avec Buller.

(3) Cette lettre, qui est inédite en France, parut dans la *Correspondance* de lady Blessington (3 vol. 1855). Dans une lettre à d'Orsay de l'année 1839, Vigny parle dans des termes fort obligeants du livre de lady Blessington, *The Idler in Italy*, qui le délecte au point de lui faire oublier l'odeur du charbon de Birmingham, cette forge où il est en train, au moment d'écrire, « d'observer les cyclopes à l'œuvre ». Lady Blessington lui rend le compliment dans *The Idler in France* (2 vol. in-8, 1841). « [Cinq-Mars], dit-elle, est une production admirable, qui m'a vivement interessée. Les sentiments en sont nobles et élevés, sans jamais tomber dans l'enflure, et le pathétique est tel qu'éprouverait un cœur viril, sans craindre de paraître faible. L'auteur doit être un homme d'un esprit délicat autant que génial, mais les deux sont-ils jamais séparés ? J'aime à croire que non, car selon moi le cœur est au génie ce que sont les cordes à un instrument musical — il faut les toucher pour produire un effet. » (Trad.)

le salon de lady Blessington, c'est celle de l'acteur Macready. Dans une lettre à d'Orsay, il dit son empressement de faire la connaissance du grand tragédien :

J'ai tardé à te répondre, cher ami, dans l'espoir de pouvoir déranger mes affaires de manière à me rendre à ton invitation, mais je ne pourrai pas, je le vois aujourd'hui. Il me faut aller dans le Berkshire, et je ne sais pas quel jour je reviendrai : mais ce sera dans peu de temps. En revenant je t'écrirai sur-le-champ et je prendrai un matin ou une heure pour causer avec le grand tragédien que j'ai admiré et applaudi (sans qu'il s'en soit douté) dans presque tous les grands rôles, et dernièrement dans *la Tempête*. Il sera bien beau dans *Richelieu* et j'aurai beaucoup à lui dire de cet homme, dont j'ai été *l'ennemi intime* pendant tout le temps que j'ai écrit *Cinq-Mars*. Quand on attend une réponse à ma porte, je suis au supplice. J'aurais bien des choses à te dire de mon amitié, mais j'irai achever ma phrase en t'embrassant.

A toi mille fois,
ALFRED DE VIGNY (1).

Macready se préparait à ce moment à jouer le personnage de Richelieu dans la tragédie de Bulwer qui porte ce titre et il s'inquiétait fort du succès de son rôle. Selon lui, il manquait à la pièce de la logique et de la clarté. Il dit plusieurs fois dans son Journal qu'il étudie Richelieu dans *le Cinq-Mars* de Vigny et que Bulwer a mal compris le personnage (2). Il devait donc trouver à rencontrer Vigny un plaisir tout à fait particulier, plaisir qui s'accrut en découvrant en lui un admirateur de Shakespeare aussi ardent que lui-même. Des relations très amicales s'établirent entre les deux hommes. On lit sous différentes dates, dans le Journal de Macready, qu'il a rencontré Vigny chez lady Blessington, que Vigny est allé chez lui, ou bien qu'il lui a rendu visite dans sa loge au théâtre. Quand il quitte Londres, Vigny promet d'écrire à Macready de Paris et certainement il ne l'oublie pas, car lorsque son ami Léon de Wailly va en Angleterre, en 1843, il apporte avec lui une lettre de recommandation auprès de « son Macready », comme l'appelle Vigny.

(1) Cette lettre, inconnue en France, parut dans les *Reminiscences* de Macready. 2 vol. London 1875. Elle ne porte pas de date, mais Macready, à qui elle fut envoyée par d'Orsay, l'a copiée dans son journal sous la date du 1er février 1839.

(2) Macready ne lisait pas Vigny en vain — et Bulwer écoutait ses conseils. Il en résulta la scène 3 du 5e acte de la tragédie, que Bulwer dit avoir pris « au noble roman de *Cinq-Mars* ».

Le 20 janvier 1844, Vigny écrit à son ami Philippe Busoni, pour l'inviter à passer une soirée chez lui :

Je me propose de vous faire connaître une femme d'un grand mérite, Mme Austin, de qui Barbier vous a, je crois, parlé très souvent (1).

C'était une Anglaise, que Vigny avait connue en Angleterre, plus tard à Paris et pour qui il avait une amitié cordiale (2). Il n'était pas seul avec Barbier à reconnaître en elle une femme peu banale : elle avait des admirateurs parmi les hommes les plus distingués de France, d'Angleterre et d'Allemagne. Auguste Comte lui fit son compliment d'être la seule femme de sa connaissance qui sût être honnête et intellectuelle en même temps : Guizot, Cousin, Cocqueville et Ampère l'admiraient peut-être plus franchement et certainement avec une meilleure grâce. C'était en effet une femme également remarquable par le caractère et par l'intelligence — comme le disait d'ailleurs Auguste Comte. Ses vives sympathies, sa patience à consoler les malheureux et à se sacrifier pour ses amis, gagnaient le cœur de tout le monde à cette « petite mère du genre humain », comme l'appelait Michel Chevalier. Elle alliait à une tendresse et à une abnégation toutes féminines une puissance de volonté, une décision de caractère et une solidité de principes que l'on ne demande que rarement aux femmes. Les conditions de sa vie avaient été singulièrement dures. Les travaux juridiques de son mari trop en avance sur son époque, n'ayant pas reçu au commencement l'accueil qu'ils méritaient, il lui fallait à la fois lutter contre la pauvreté, soigner un mari malade et surtout l'encourager, le pousser au travail, l'arracher de ce marasme de découragement, où dépérissaient ses talents. Mais elle était restée bonne, douce et gaie et surtout elle n'avait rien perdu du vif intérêt que lui inspiraient les choses de l'esprit. Barthélemy Saint-Hilaire, qui lui fut présenté par Cousin et qui garda pour elle jusqu'à la fin de sa vie l'amitié la

(1) *Correspondance* de Vigny.

(2) Mrs Sarah Austin, fille de la célèbre Susan Taylor, naquit à Norwich en 1793. Elle épousa en 1820 John Austin, érudit qui écrivit des travaux précieux sur la jurisprudence, plus appréciés aujourd'hui que de son vivant. Mme Austin est surtout connue pour ses traductions, dont les plus importantes sont *History of the Reformation in Germany* et les *Popes* de Ranke, les *Characteristics of Gœthe* de Falk, et la *English Revolution* de Guizot. Elle mourut en 1867.

plus chaleureuse et la plus désintéressée, a laissé d'elle un portrait sympathique :

Elle était fort belle, et son teint resta jusqu'à sa mort d'une fraîcheur éblouissante. Son énergie était extraordinaire : elle était calme quoique remplie de vie et de gaieté. Sa conversation était délicieuse, intelligente et judicieuse... Mme Austin avait un salon à Paris qu'elle tenait admirablement : comme elle était pauvre, l'esprit seul en était l'attrait et l'ornement, mais tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les étrangers qui passaient par Paris désirait ardemment être reçu dans son humble appartement. Là se trouvaient aussi les Français les plus connus des partis conservateur et libéral... c'était un centre où se rencontraient la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, où elles apprenaient à se connaître et à s'estimer. Mme Austin avait pour le travail une capacité étonnante et tout à fait masculine.

... Son intelligence était parfaitement bien équilibrée, fortifiée par des études sérieuses et appliquées. Elle apportait à tout ce qu'elle faisait une attention et une maturité de jugement que peu d'hommes possèdent à un si haut degré (1).

C'était un caractère fait pour plaire à Vigny. Aussi lui plaisait-elle beaucoup, comme le prouvent deux lettres délicieuses qu'il lui adresse (2).

Assurément, Madame, il est impossible d'avoir une coquetterie plus agréable que celle de l'Angleterre, représentée par vous, et il n'y a point de Syrie qu'on ne doive abandonner gaiement à une personne qui devient si aimable, après qu'elle a réussi selon sa fantaisie. Elle ressemble parfaitement à cette belle dame de la cour de Louis XIV, qui faisait dire à son amoureux : Assurez-le bien que je l'ai trompé, mais que je ne lui en veux pas.

Il a fallu quelque temps pour trouver les armes de Bayard et ce n'est qu'avant-hier qu'on me les a découvertes à la Bibliothèque Nationale : j'ai voulu les dessiner moi-même ici pour vous. Comme dessinateur je ne suis pas *sans peur et sans reproche* ainsi que Bayard, mais vous ne me reprocherez rien comme exactitude. J'en charge votre bon neveu. Je ne reviens pas de mon étonnement de ne pas trouver une fois dans votre lettre le nom de *madame* votre fille; je le sais très bien *malgré vous*, mais je ne devrais pas en faire

(1) *Three Generations of Englishwomen*, 2 vol., 1888. Introduction. (Trad.)

(2) Ces lettres, qui n'ont jamais paru en France, sont traduites et publiées par Mme Janet Ross, petite-fille de Mme Sarah Austen, dans son livre *Three Generations of Englishwomen*. Je saisis cette occasion de la remercier d'avoir eu la bonté de me communiquer les originaux français, que je publie aujourd'hui par son obligeante permission.

semblant par orgueil, parce que vous ne m'avez pas parlé de son mariage(1). Cependant j'ai besoin de vous dire que son bonheur donne beaucoup de joies. Vous voyez qu'on a ici quelque peine à se décider à la haine pour vous. Je crois même que je reprendrais volontiers toute ma tendresse pour *ma bonne ville* de Londres, si la chancellerie jugeait à propos de terminer les affaires de famille de Mme de Vigny. Elle est dans la situation d'une femme à qui l'on dirait depuis deux ans : Vous avez des diamants dans cette cassette, mais la justice a la clef dans sa poche et vous n'y toucherez pas. Savez-vous le moyen d'avoir cette clef d'or ?

M. Reeve (2) vous dira que Barbier, avec qui il va passer la soirée chez moi aujourd'hui, vous est toujours un fidèle et loyal ami. Je vois toujours votre portrait placé chez lui au-dessus de tous et nous parlons souvent de l'absente qu'il représente. Mme de Vigny est bien sensible à votre souvenir et je dois vous le témoigner, Madame, en même temps que je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments de dévouement.

ALFRED DE VIGNY.

M. Austin voudra-t-il bien croire que je lui suis toujours très attaché et que je conserve de son accueil le plus doux et le plus durable souvenir.

En 1844, les Austin se fixèrent à Paris, avenue Marbœuf, plus tard rue Lavoisier, où ils restèrent jusqu'à la révolution de 1848. Une lettre de Vigny à Mme Austin, la priant de l'aller voir chez lui, parle de la charmante intimité qui existait entre eux.

6 juin 1846, samedi.

D'abord, Monsieur votre frère n'arrivera pas aujourd'hui. Ensuite la musique est plus chaude que la sérieuse conversation de mes amis, parmi lesquels Barbier vous attend. Je conclus de ceci que vous n'avez rien de plus sage à faire que de venir chez moi dans vos champs élyséens, qui jadis vous étaient chers. Je vous promets des courants d'air aussi froids que vous pouvez les souhaiter et des glaces de toute sorte, même dans les propos, qui sont voués à un puritanisme parfait. Si vous l'exigez même on vous croira 80 ans et l'on n'apercevra en vous rien qui puisse plaire. Je vous dirai enfin autant d'injures que vous voudrez. Que vous faut-il de plus ? Si Monsieur votre frère venait par un hasard incroyable, soyez assez aimable pour prendre son bras et nous faire connaître à lui, afin qu'il voie si l'on sait ici vous aimer. Souvenez-vous surtout que passer les quais et les ponts

(1) La fille de Mme Austin, Lucie, épousa, le 16 mai 1840, sir Alexander Duff Gordon.

(2) Neveu de Mme Austin.

même en voiture pour aller au Faubourg Saint-Germain est un des plus grands dangers que vous puissiez courir après une zone torride comme celle-ci. Veillez donc sur vos jours et pour être prudente venez à neuf heures et partez à quatre heures après minuit. Votre esclave m'attend. Je vous écris debout mes vœux et mes grands conseils. Méditez là-dessus.

Tout à vous *deux* de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Vigny fréquentait non seulement les Austin, mais tout leur cercle — les Simpson, les Reeve, les Hervey, les Holmes, les Corkran (1). Hervey nous a fait part de l'impression que lui fit Vigny en 1844, à l'époque où il nous connaissance avec lui.

Il était petit, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne, mince, avec de petit yeux fort expressifs, des cheveux blonds et grisonnants, tombant sur le dos à la jeune France. De façons courtoises, calme et réservé dans une conversation ordinaire, il quittait, lorsqu'il s'animait, sa gravité habituelle et s'adaptait facilement à l'humeur de son entourage. Il parlait anglais correctement, mais avec un fort accent et il était évident qu'il avait fait des études d'anglais longues et laborieuses. Quand je lui demandai où il l'avait appris, il répondit : « De ma femme et de Shakespeare ». Mme de Vigny, qui avait l'air bien plus âgée que son mari, et qui était toujours manifestement malade, ne portait aucune trace d'origine patricienne, et ressemblait bien plus à une femme de charge qu'à une comtesse. On ne saurait s'imaginer rien de moins mondain que son apparence et l'extrême simplicité de sa toilette. Sauf à l'arrivée de chaque nouvel invité, elle ne disait pas un mot (2).

Les *Souvenirs* d'Henriette Corkran, une autre Anglaise de ses amis, nous montrent Vigny entre 1850 et sa mort — et c'est là un Vigny très charmant, quoique peut-être un peu inattendu (3).

Je me souviens parfaitement du *gentilhomme* courtois et élégant, au sourire charmant, aux façons calmes et pleines de dignité, si

(1) Voir dans la *Correspondance* de Vigny des allusions *passim* à ces noms.

(2) *Temple Bar*, décembre 1888. *A Reception at Alfred de Vigny's* par Chas. Hervey.

(3) C'est avec la gracieuse permission de Miss Corkran que je traduis ce qui suit de son livre *Celebrities and I*. Les lettres par lesquelles je termine ce portrait furent publiées par Miss Corkran en anglais, et comme les originaux français se sont égarés, force m'a été de les retraduire en français. J'ai fait de mon mieux pour leur donner une allure vigneuse.

différent du Français gesticulant de tous les jours.... La courtoisie d'Alfred de Vigny, qui avait quelque chose de l'élégante galanterie de l'ancien régime, exerçait une fascination particulière : il y avait autour de lui une atmosphère de romance, qui prêtait quelque chose d'idéal à sa façon d'envisager la vie, la littérature, les femmes et les enfants. Quand il me mettait un baiser sur la main, selon son habitude, il me rappelait les preux chevaliers dont j'avais entendu parler dans mes contes français. Sa figure, comme je la vois encore, n'était pas frappante, mais elle portait l'empreinte incontestable de la méditation et de la naissance : ses yeux bleus, quoique petits, avaient une expression sagace et pénétrante : il portait les cheveux plutôt longs, tombant en boucles sur le cou, à la mode des anciens Francs, comme il le disait. M. Alfred de Vigny m'avait connue dès ma naissance : il me racontait souvent qu'il me berçait quand j'étais enfant et qu'il avait trouvé le secret d'arrêter mes larmes. Il m'appelait toujours Henriette d'Angleterre, et ma sœur, qui était blonde, délicate et jolie, Ophélie... Sa voix était plutôt faible, mais bien modulée, sa façon de parler très précise : il avait tant soit peu l'air d'un beau fané. Je le vois toujours, assis dans un de nos grands fauteuils, monologuant... en général les yeux à moitié fermés, comme s'il cherchait dans les profondeurs de son esprit. Il parlait presque toujours sur quelque délicieux sujet littéraire, évitant, comme de juste, la politique et le scandale. Quoique poète, il n'aimait pas la campagne : il adorait Paris en toute saison... Je me souviens de l'avoir entendu dire un jour, à mon grand étonnement, comme il allait sur le balcon : Quel ravissant coup d'œil de cheminées ! J'adore ces cheminées... oh oui, la fumée de Paris m'est plus belle que les solitudes des bois et des montagnes.

Les jouissances les plus grandes de M. de Vigny étaient la causerie et la rêverie. Il sortait le soir après le dîner, allait passer un instant au foyer du Théâtre français, où un cercle d'amis se rassemblaient autour de l'auteur de *Chatterton* et de *la Maréchale d'Ancre*, pour écouter sa délicieuse conversation ; puis il se rendait après minuit chez un ami intime et il causait de sa manière intéressante jusqu'au petit jour. Rentré dans son appartement de la rue des Ecuries d'Artois, les volets fermés contre l'aurore, il restait à son bureau, quand il était inspiré, jusqu'à 5 ou 6 heures du matin. Il avait toujours du feu dans son cabinet... et ne pouvait supporter une fenêtre ouverte, même dans une pièce pleine de monde. Et pourtant il garda jusqu'à la fin d'une vie assez longue un air de grande jeunesse...

M. de Vigny mena une vie de simplicité spartiate. Son appartement était petit ; les meubles du salon étaient couverts de perse d'un rouge sombre. Sur la cheminée se trouvait une pendule en marbre blanc et quelques vases : il avait de plus dans la pièce un piano à

queue, quelques fauteuils et un divan — voilà tout, sauf deux ou trois portraits en pied, dont un représentait Machiavelli. Près du salon était son cabinet de travail, pourvu d'un bureau, d'un fauteuil en cuir et de livres. Il n'y avait qu'une seule domestique. Mme de Vigny était une drôle de vieille dame, très simple et très bonne, mais tout le contraire de ce qu'on imagine devoir être la femme d'un poète. C'était une espèce de Mrs Malaprop, qui vous disait en souriant que naturellement vous étiez *exclus* de ses invitations, quand elle voulait dire *inclus*, et qui vous assurait que telle ou telle personne était fière comme Luther, au lieu de Lucifer. M. de Vigny était toujours bon et courtois pour sa bizarre vieille femme....

Mme de Vigny dit à mon père que pendant que son mari écrivait *Chatterton* il s'évanouissait souvent par excès d'émotions... Je suis allée deux ou trois fois au Louvre avec M. de Vigny. C'était une fête de l'entendre parler de ses tableaux favoris. Son coin préféré au Louvre était le Salon Carré : il en connaissait tous les tableaux par cœur. C'est Alfred de Vigny qui me poussa, aussitôt que je sus dessiner, à apprendre le pastel : l'élégance et la délicatesse de ce genre le ravissaient surtout. Je me souviens de l'avoir vu s'arrêter un jour au Louvre devant un pastel de Rosalba, s'écriant : Ah ! ce n'est que dans le Pastel qu'un artiste peut rendre fidèlement la fraîcheur sur la joue d'une jeune fille et le duvet sur l'aile d'un papillon.

Un jour Henriette Corkran, âgée alors de peut-être treize ans, écrivit à Vigny pour lui demander des conseils sur une pièce de théâtre, qu'elle et ses camarades pourraient représenter. Voici sa réponse :

Chère Henriette d'Angleterre,

Prends garde de perdre le temps qui devrait t'être précieux, en remplissant ta mémoire des comédies banales et médiocres qu'on a trop souvent écrites pour les jeunes filles : cette espèce de moralité en action dans le genre de Berquin et de ses disciples ne sert à rien, pas même à enseigner la langue. Il y avait une fois en France un grand poète, qui fut invité par la Cour à écrire quelque chose d'amusant pour Louis XIV. Il écrivit un chef-d'œuvre pour les jeunes filles de Saint-Cyr. Apprends-le par cœur et tu ne l'oublieras jamais et même sans t'en douter tu en auras toujours quelque vers aux lèvres. Etudie les rôles d'Esther. Un soir tu viendras et tu me les diras. C'est en apprenant des rôles pareils, écrits en vers français, que ta prononciation s'épurera et perdra toute trace d'accent. Quand nos acteurs, tout français qu'ils sont, jouent des rôles en prose, ils oublient, ils transposent les mots, ils babultient et ils bégayent avec impunité

mais la poésie les force à compter les douze syllabes de chaque mot et à donner l'expression musicale qui convient à notre langue.

Ce sera le meilleur exercice pour toi, chère petite Anglaise. S'il y avait toujours des demoiselles de Saint-Cyr, je voudrais te mettre chez elles, sous la direction de Mme de Maintenon, qui me fait toujours l'effet d'une excellente institutrice.

Bonsoir, Henriette d'Angleterre. Sois une petite fille bien sage. Crois-moi et crois en moi.

ALFRED DE VIGNY.

Vigny n'a pas seulement à donner des conseils littéraires à sa petite camarade ; quand on est l'ami d'une femme du monde il faut savoir lui rendre mille petits services ; ainsi, un jour qu'Henriette d'Angleterre est invitée à un bal masqué, c'est Vigny qui lui dessine son costume, celui d'une soubrette.

Voici l'album. J'espère que je suis obéissant. J'étais déjà assez coupable d'être sorti, le jour qu'il est entré dans ta petite tête d'aller voir Lydia. Porte un ou deux jolis jupons (un couleur de rose, l'autre bleu ciel), et une croix en or, digne d'Henriette d'Angleterre.

ALFRED DE VIGNY.

C'est évidemment une conquête qu'a faite Henriette d'Angleterre. Aussi sait-elle très bien en tirer tout profit. Quand ce ne sont pas des pièces de théâtre qu'elle désire, ni des costumes de bal masqué, ce sont des vers. C'est très naturel. A quoi bon avoir un ami qui est poète, s'il ne vous donne pas des vers, pour toutes vos petites camarades ?

Voici des vers pour ta petite amie. Tu n'es pas venue les prendre chez moi : aussi ils doivent aller chercher une petite Henriette d'Angleterre, que j'ai vue le jour de sa naissance et qui m'a pris pour sa mère quelques jours après.

Tu vois comme il est bon, quand on est femme, de dire *je veux* d'un petit air décidé : rien ne nous paraît plus délicieux à nous autres Français, car nous nous imaginons qu'on attache beaucoup d'importance à ce que nous faisons. Pardonne nos vanités, chère enfant, et prie pour nous.

ALFRED DE VIGNY.

DORIS GUNNELL.

ÉMILE-ANTOINE BOURDELLE

LES
DERNIÈRES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES
FAITES EN ÉGYPTE

L'an dernier, j'ai rendu compte aux lecteurs du *Mercure de France* des progrès faits, dans le courant de l'hiver qui venait de s'écouler, par les pionniers de l'archéologie en Egypte. Cette fois, la tâche a été reprise par eux, avec la même ténacité, et l'effort a été récompensé par de nombreux succès.

Les chercheurs d'énigmes d'abord ; j'entends ceux qui s'efforcent d'arracher au sol de la vallée du Nil le secret des commencements, par delà l'aurore historique. Ils sont deux surtout : M. Flinders Petrie, qui semble avoir été moins heureux cette fois, et M. Garstein, qui a mis à jour plusieurs sépultures anté-historiques, remontant à cette époque fabuleuse, classée sous ces dénominations baroques, adoptées depuis quelques années, de dynasties zéro, double zéro, triple zéro, indiquant ainsi, par des zéros, en guise de chiffres romains, le rang auquel on doit les placer, par delà la Ire dynastie ou dynastie de Ménès. Rien n'y manque de ce qui forme habituellement le répertoire du mobilier de ces demeures, qui étonnèrent, lors des premières trouvailles qui en furent faites ; poteries vernissées rouges et noires ; cristaux de roche taillés au tour ; métaux forgés ; inscriptions aux caractères archaïques et momies recoquillées dans la pose embryonnaire au sujet de laquelle on a tant discuté (1).

A la période pharaonique, M. Edouard Naville, qui a accompli tant de grands travaux, apporte une contribution nouvelle, avec la trouvaille d'un temple de Thotmès III, le grand conquérant de la XVIIIe dynastie. Déjà, il y a quelques années, M. Naville avait été assez heureux pour retrouver la chapelle hathorique dédiée, à Thèbes, par ce même Thotmès III, où l'image de la Déesse, sous sa forme de vache céleste, est

(1) Albert Gayet, *la Civilisation pharaonique*, Plon, éditeur.

un pur chef-d'œuvre. Après le dégagement et la restauration du grand temple de la reine Hatasou, sœur et tutrice du pharaon, qui fut l'œuvre capitale de l'éminent égyptologue, cette nouvelle découverte, faite par lui, complète heureusement le cycle des monuments de Thotmès III, auquel il s'est particulièrement attaché. Les recherches font grand honneur à *l'Egyptian exploration fund*, auquel il prête son concours.

A Thèbes, M. Davis, l'infatigable explorateur américain, qui depuis quelques années a mis au jour tant de tombes royales, restées oubliées depuis vingt siècles, a ajouté à la série déjà si nombreuse, un nouveau caveau, admirablement conservé, où l'un des princes du sang de la XX^e^ dynastie reposait, paré de bijoux magnifiques. C'est la sixième fois que le savant amateur américain, qui dépense sans compter, voit ses efforts couronnés de succès. Pour peu qu'il persévère, on peut espérer que, dans un avenir prochain, ces syringes nombreuses, dont parle Strabon, seront toutes reconnues. Le voyageur grec en compta quarante-deux, alors que, jusqu'à ces dernières années, nous n'en connûmes que la moitié. Et celles qui nous sont rendues aujourd'hui sont précisément celles-là même qui ont échappé au vandalisme des chercheurs de trésors et des pillards.

Le représentant des Musées royaux d'Italie, le professeur Schiaparelli, a fouillé, lui aussi, à la Vallée des Reines. L'on sait avec quel succès il y poursuit depuis plusieurs années toute une série de travaux. Son budget comprend, outre les fonds qui lui sont attribués par les services de l'enseignement et des musées, une somme importante, allouée sur la cassette royale. De la sorte, le chef de la Mission italienne a pu retrouver quantité de princesses de la famille de Ramsès. A l'heure actuelle, il a quitté Thèbes, pour venir à Chemounou, l'ancienne ville sainte, dont la légende se rattachait à l'*épopée fabuleuse*, rechercher des papyrus helléniques. Ses travaux ne sont pas encore terminés, ce qui m'empêche d'en parler.

§

La période gréco-romaine, longtemps délaissée, est, par réaction, celle qui se trouve être l'objet des plus nombreuses études. Au Fayoûm, le professeur Zucker, de Berlin, a recueilli quantité de papyrus intéressants. La papyrologie a pris, depuis quelques années, une importance considérable.

On a recherché des cartonnages de momies, faits de feuillets collés ensemble, et recouverts des peintures du rituel. Patiemment, on a fait tomber celle-ci; on a décollé les pages, une à une; on les a isolées, nettoyées et l'on a reconstitué des manuscrits tout entiers. D'autres explorateurs ont pris le taureau par les cornes, en s'attaquant directement aux ruines des cités antiques. Dans les maisons écroulées, ils ont cherché les livres oubliés. Ils en ont trouvé quelques-uns; mais des archives surtout; de la comptabilité, de la jurisprudence. Le fameux texte de Ménandre, recueilli par M. Gustave Lefèbvre, au cours de ses fouilles de Tehneh, il y a quatre ans, l'a été dans un tombeau. Le professeur Zucker a exploré les ruines de Fayoûm, et il a découvert les archives d'un notaire. Son collègue, le docteur Günther Roeder, a travaillé aux environs des pyramides, et y a rencontré des documents importants.

Avec les fouilles du professeur Lythgoe, du *Métropolitan Museum* de New-York, nous arrivons au plus grand effort qui ait été fait, jusqu'ici, dans la série des recherches touchant la période de l'Orient hellénique. Ce qui fait l'importance de cette exploration, c'est qu'elle est subventionnée par M. Pierpont Morgan.

Jusqu'à ces temps derniers, je l'ai dit déjà, toute l'activité du monde savant était absorbée, en Égypte, par l'antiquité pharaonique. La domination grecque ne retenait l'attention qu'en raison de l'importance des inscriptions ptolémaïques: mais l'époque romaine était délaissée complètement. Quelques papyrus étaient collectionnés, tout au plus, lorsqu'à la suite des découvertes qu'il me fut donné de faire à Antinoë l'attention du monde archéologique s'éveilla, tout d'abord en Angleterre. Des missions furent organisées; celle de MM. Grenfell et Hunt, déléguée au lendemain de ma première exposition, en 1898, reçut pour instruction de rechercher des documents semblables à ceux que j'avais réunis. Elle disposa de fonds considérables, explora toutes les nécropoles du Fayoûm, l'ancienne Crocodilopolis, et remonta la vallée du Nil, jusqu'à Psénéros, en passant par toutes les cités helléniques. De documents similaires, elle n'en trouva aucun. En 1904, un nouveau délégué vint les seconder, M. Hogarth. Les travaux prirent une extension considérable; sans plus de succès d'ailleurs.

§

Cette fois, il semble que l'Amérique entend reprendre, à son profit, l'œuvre qu'avaient en vue les sociétés archéologiques anglaises. M. Lythgoe, du *Metropolitan Museum* de New-York, est un éminent helléniste, et la subvention du célèbre milliardaire s'élèvera à la somme dont il sera besoin, fallût-il des millions. L'œuvre entreprise est considérable, autant qu'habile. Les fouilleurs s'attaquent aux ruines d'une cité, fondée, de même qu'Antinoë, par l'empereur Hadrien, et demeurée jusqu'ici inexplorée, en raison de sa situation isolée, dans l'Oasis libyque de Kirgheh. L'initiative est un coup de maître, et les résultats peuvent avoir une importance capitale pour l'histoire de la civilisation hellénique; ce qui fait que je m'en réjouis.

L'Oasis de Kirgheh n'était accessible, autrefois, qu'en partant de Farchoût, ville de la Thébaïde, située à 600 kilomètres du Caire et en s'enfonçant, à l'ouest, dans un désert sablonneux. En trois à quatre jours de marche, très pénibles, on atteignait Kirgheh, capitale de la province; l'ancienne Hibe, dont les Grecs ont fait Ibis, peuplée de ruines, datant de l'époque perse-achéménide. C'est un grand temple, consacré à Amon, par Darius. D'autres sanctuaires, fort importants, furent érigés ou dédiés par les Ptolémées et les Romains : des dromos et des pylônes annoncent une ville considérable. Plus loin, la nécropole, avec ses chapelles funéraires intactes, promet une très riche moisson.

Aujourd'hui, une ligne de chemin de fer, nouvellement construite, permet de s'y rendre, de Farchoût, en douze heures à peine. L'Oasis, dans sa longueur, compte 150 kilomètres; sa largeur moyenne est de 20 kilomètres, environ. Isolée au milieu des déserts libyques, Hérodote lui donne le nom d'*Ile des Bienheureux*. Un comptoir de Samiens s'y était fixé, dès les temps de Psamétique. L'armée de Cambyse périt dans les sables de la route, et le désastre fut le signal des ravages qui désolèrent le pays. Avec la domination romaine, l'Oasis prit une nouvelle importance. A trois heures de Kirgheh, la bourgade de Gaïnah s'entoure de vastes sanctuaires. Un premier groupe de temples fut fondé par les Antonins; un peu plus loin, à Kasr-Aïn-ez-Zayâne, s'en dresse un autre, où une inscription nous apprend qu'une grande ville antique exista là

dont le nom était Tchônemyris. A douze heures de marche, le village de Dourch s'élève au milieu des ruines de Cysis, fondée par Hadrien, dont les temples, dédiés à Isis et à Sérapis, sont encore tout entiers debout.

Cette coïncidence, unique dans l'Egypte tout entière, de deux villes fondées par Hadrien, où des sanctuaires, consacrés aux mêmes divinités, devaient être témoins de mystères identiques, où la civilisation demeurait évidemment la même, font qu'à bon droit les explorateurs peuvent compter mettre la main sur des documents analogues à ceux que m'a rendus Antinoë. Sans doute, ils n'y retrouveront point les officiants des sacrifices célébrés en l'honneur du bel éphèbe ; ni les acteurs des jeux olympiques, institués en son honneur par l'Empereur, en commémoration de son sacrifice. Mais si l'intimité du mystère antinoïte leur échappe, l'extériorité de la civilisation sera là pour les dédommager. Ils retrouveront, à n'en pas douter, ces costumes, que les missions anglaises ont passé dix années à chercher en vain ; ces peintures funéraires inestimables, donnant le portrait en pied du défunt, et ces beaux masques de plâtres, modelés à sa ressemblance. En un mot, ces personnalités, ou abstraites, données par l'image, ou concrètes, ressuscitant à nos yeux, tant la momie a conservé l'empreinte de la vie, de ses joies ou de ses chagrins.

L'exploration est prévue comme devant être longue. M. Pierpont Morgan s'est fait bâtir là un pavillon de plaisance, qui n'a rien à envier aux installations les plus luxueuses des grandes villes les mieux desservies. Son représentant, M. Lythgoe, est certainement le mieux logé de tous les fouilleurs. Il peut dépenser sans compter ; aussi, grâce à lui, New-York aura, dans un avenir prochain, son musée gréco-égyptien, qui sera ce musée unique au monde, dont j'ai parlé souvent, et qu'on pouvait constituer à Antinoë, à si bon compte. En douze années que j'ai travaillé là, j'ai rapporté de quoi former deux de ces musées. Cela n'a point coûté au total plus de 45.000 fr., soit moins de 4.000 fr., en moyenne, par hiver, et le tout a été stupidement dispersé aux quatre coins des musées provinciaux. — Je reviendrai un jour sur ce sujet. — Pour l'instant, je ne veux que me réjouir de voir ce qui fut mon rêve se réaliser, par l'entremise d'un savant qui dispose des moyens d'action nécessaires, et surtout qu'aucune hostilité, qu'aucune rivalité

sournoise ne paralyse et ne tend à annihiler. Le musée que j'ai souhaité voir un jour sera constitué; c'est tout ce qu'il faut pour l'histoire des civilisations de la décadence romaine. L'on annonce, d'autre part, que M. Pierpont Morgan fonde, à la faculté de New-York, une chaire d'histoire de la civilisation gréco-orientale. Ce n'est pas chez nous qu'on songera à créer au Collège de France ou ailleurs un semblable cours.

D'autres fouilles, subventionnées par des amateurs, ont également été, de divers côtés, entreprises. A Thèbes, lord Carnavon a fait des recherches, en compagnie de M. Rod, du *Bristish Museum*. J'ignore à cette heure les résultats. D'une fouille allemande, j'ai appris, par ouï dire, l'importance extraordinaire, autant qu'hypothétique. Elle aurait retrouvé, au Sinaï, les fragments du Veau d'Or, brisé par Moïse, et ce Veau d'Or ne serait que du cuivre bien doré! Le « métal doublé », déjà! Enfin le Prof. Sayce, si connu pour ses grands travaux assyriologiques, a fait, à Méroë et au Ghébel Barkal, une exploration considérable, qui lui a rendu les sépultures de plusieurs rois des dynasties éthiopiennes de Napata. Les momies étaient constellées de bijoux et de joyaux et les mobiliers des syringes, d'une richesse fabuleuse, lui ont donné quantité de précieux documents.

§

Tous ces travaux, et bien d'autres, — je ne parlerai point des miens, ils ne peuvent entrer en ligne, à côté de ceux de collègues disposant d'un budget, alors que, cette année, je suis resté au-dessous de la moyenne dont je viens de parler, — n'auront eu aucun écho au congrès archéologique qui vient de se réunir au Caire. Aucun chef de fouilles n'y a pris part. Je n'ai pas à apprécier les raisons de leur abstention; pas plus qu'à exposer celle de la mienne. Je constate en passant, voilà tout. Ce n'est point qu'il n'y eût parmi les congressistes des hommes de valeur. On en comptait plusieurs, et non des moindres. Nombre de maîtres étaient au contraire venus. Je les ai plaints de bien bon cœur. Sur les sept cent cinquante, les journaux locaux voulaient bien faire cette concession que « les noms de près de cent étaient connus ». Ce n'était guère flatteur pour les autres! Mais, vraiment, on avait trop abusé aussi du prétexte de s'y rendre en famille et cela ressemblait trop, en fin de compte, à une croisière de touristes, à prix réduits.

Les grands hôtels du Caire, dont le tarif minimum est de cent piastres par jour, soit vingt-six francs, en logeant ceux qui « bénéficient » de ce traitement au troisième étage, dans des chambrettes, avaient consenti un prix de soixante piastres, soit quarante pour cent de rabais. Les compagnies de transport accordaient au moins cinquante. Tous ces gens, logés, nourris et promenés à si bon compte, ont fini par croire que l'Egypte était le pays où l'on vivait le plus économiquement!...

C'est vrai qu'ils n'en auront point vu le luxe inouï. Au moment de mon départ, la veille de l'ouverture, on roulait précipitamment les tapis de Perse; on enlevait les porcelaines fines et les cristaux, pour les remplacer par de vulgaires moquettes, de simple terre de fer et d'humbles demi-cristaux. Saison d'été; le confort d'hiver n'eût pas été apprécié du plus grand nombre, et les orchestres de tziganes eussent effarouché les autres. Ce ne sont point ces raisons qui ont influencé les gérants, cependant; mais la crainte que le matériel précieux n'eût trop à souffrir, à des contacts par trop inexpérimentés. N'importe, les congressistes à prix réduits ne s'en sont pas même aperçus. Ils sont partis même de ces caravansérails cosmopolites, grisés du « luxe » à soixante piastres, dont aucun « hôtel moderne » de leur chef-lieu de province ne pouvait leur donner la moindre idée. Ils s'en sont allés pérégriner à travers la Thébaïde; quelques-uns même ont poussé jusqu'à Assouan et Philæ.

C'était un gros souci pour les organisateurs de ces caravanes, et la plaisanterie courante était de se demander où se procurer les ânes nécessaires! On avait prévu l'établissement d'une ambulance dans la vallée des tombeaux des Rois! C'était le côté pratique, car pour ce qui est des monuments, la température aura ralenti l'enthousiasme des pèlerins, au point qu'ils n'auront visité que peu de chose. L'an passé, j'émettais ici le vœu de les voir se rendre à Philæ. Je formais, en même temps, le souhait, bien sincère, de voir se renouveler, pour certains d'entre eux, le miracle de naguère, dont nous parle Apulée. Je souhaitais, de tout cœur, pour ces néophytes des mystères anciens, que les roses des guirlandes d'Isis fussent encore tendues sur la route, et qu'ils en... respirassent le parfum; ce parfum, si puissant, qu'il rend au héros du conteur sa forme première, qu'avait altérée l'étude des sciences auxquelles il

s'était adonné. Hélas! je crains fort que le vœu soit demeuré stérile ; que l'ensorcellement soit définitif ; que les roses de l'ineffable déesse restent sans action sur... l'odorat de ces « certains » endurcis. Ah ! s'il en est ainsi, que les dieux d'autrefois leur permettent du moins de rapporter de leur excursion dans leurs temples quelques-unes de ces études qui font la joie de ceux qui ont toujours aimé le parfum des roses, sans lui demander jamais de les métamorphoser. Au fait, j'ai parlé, il y a un an, d'études d'archéologie capillaire. Je citais, en plaisantant, ce sujet de recherches, digne de ceux que j'envoyais à Philæ : « Le chien d'Alcibiade était-il tondu? » Il y a mieux, je n'y avais point songé, mais le sujet de concours pourrait être celui-ci : « Cléopâtre était-elle épilée? » Les monnaies, les intailles grecques, nous la représentent invariablement imberbe. Mais il n'en est pas de même des monuments égyptiens. Eux nous représentent Cléopâtre barbue.

C'est le *to be or not to be* de Hamlet. L'être ou ne pas l'être. Comme pharaon, les monuments d'Ombos et de Philæ la montrent portant la barbe : comme femme et femme grecque, surtout, elle n'en porte pas. Il est urgent que les archéologues capillaires nous renseignent, de façon définitive. C'est là un point d'histoire de la barbe qu'ils ne sauraient trop envisager.

Que restera-t-il de cet exode de congressistes à prix réduits vers les rives du Nil ? Rien, hélas! Je le crains, pas même cette étude amusante sur le système pileux de la trop fameuse Cléopâtre. Des communications faites en séances, l'une a été magistrale, celle de M. l'Abbé Duchêne, directeur de l'Ecole française de Rome, sur les *Basiliques chrétiennes de saint Ména*. Elle a été attentivement écoutée, et elle le méritait certes. Mais cette communication était faite à Alexandrie, où le conférencier pouvait donner à son sujet tout le développement voulu. Au Caire, il n'en était plus de même. La parole ne pouvait être accordée à qui que ce fût pendant plus de dix minutes, un quart d'heure au maximum. Cela n'en rend que plus méritoire le courage qu'ont eu des savants tels que M. J. Reinach et Ch. Diehl de parler, le premier *des rapports de la Crète et de l'Egypte, à propos des sarcophages de Hagia Triade* et *des Gaules en Egypte* ; le second, auquel nous devons cette magistrale étude qu'est « la Femme à Byzance », *des Origines égyptiennes de l'Art byzantin*, sujet qui m'in-

téresse d'autant plus particulièrement que j'ai été le premier à signaler le lien reliant l'Art de l'Egypte antique à celui de Byzance, par l'intermédiaire de l'*Art Copte*, dont j'ai relaté l'existence, dans le volume publié sous ce titre, il y a huit ans.

§

Donc, au résumé, le fait marquant qui se dégage du mouvement archéologique de cet hiver est l'organisation de la mission américaine, représentée par le Prof. Lythgoe, et subventionnée par M. Pierpont Morgan pour la plus grande gloire du *Metropolitan Museum* de New-York. Cette intervention du fameux milliardaire, venant jeter son appui dans la balance, pour assurer à son pays ce musée, où cette civilisation complexe, faite d'éléments helléniques et orientaux, qui fut celle des derniers jours de la décadence romaine, se manifeste palpable, est la plus belle réponse qui puisse être faite aux contempteurs de l'exploration d'Antinoë. Quelle leçon aussi pour le public français, que rien, depuis dix ans, n'a pu faire sortir de son apathie! J'entends le groupe de ceux qui passent pour s'intéresser aux choses de l'esprit, littérature, art, archéologie. Mais où sont chez nous les Mécènes? Ceux qui normalement pourraient l'être se sont dévoués, pour l'instant, à des bonnes œuvres : ils y consacrent tout, et je ne puis que les approuver. Il en est d'autres qui, volontiers, aimeraient à les supplanter et à en jouer le rôle, par intérim mais au rabais, au grand rabais et pour lesquels il ne s'agit plus d'encouragement, mais bien de spéculation. Entre les deux, c'est le dilettantisme d'amateurs, à l'esprit fin, délicat, qui jouissent comme il convient des secrets arrachés aux sables des nécropoles, mais auxquels il manque une direction, une impulsion suffisante à les grouper, à leur imprimer l'élan voulu, pour tenter l'effort nécessaire. J'ai rencontré, parmi eux, quelques enthousiastes. Ils sont venus isolément à moi. C'est leur concours désintéressé qui m'a permis, depuis quelques années, de conserver mon terrain, de défendre ma concession, convoitée par toutes les missions accréditées. Cette année encore, la Mission italienne a introduit une demande de concession d'Antinoë auprès du gouvernement égyptien. J'ai, pour garder mon contrat, le privilège de priorité de concession et, une fois de plus, la demande sera écartée. C'est peut-être la dixième fois, depuis douze ans. Et, faut-il l'avouer? Lorsque j'apprends ainsi qu'un collègue, largement subven-

tionné, qui, tel aujourd'hui le Prof. Lythgoe, pourra disposer de la somme qui sera nécessaire, est prêt à réaliser ce programme, que j'ai tracé souvent, de ce qu'il reste à faire; que je le sais en mesure de sortir ce que j'ai annoncé qu'il restait à trouver ; que je me rends compte, en un mot, qu'il est prêt à donner au monde pensant la révélation de cette civilisation fascinatrice, qui surpassa celle d'Alexandrie elle-même, j'éprouve comme un scrupule à conserver mon privilège, à détenir ce sol, où je ne fais que remuer un peu de sable, à peine, alors que des kilomètres carrés de travaux sont à exécuter. Et, pour m'y résoudre, il me faut me rappeler la foi en moi de ces commanditaires désintéressés, qui, depuis des années, encouragent mes fouilles, qui m'ont apporté leur appui, dès la première heure, qui ont eu confiance entière dans les résultats que je leur ai prédits. Il me faut l'estime que, partout à l'étranger, ceux-là même qui voudraient bien être mes continuateurs témoignent à mon œuvre.

L'autre jour, j'étais à Alexandrie, et, le matin, avant de m'embarquer, j'étais allé faire le tour du musée gréco-romain, ainsi que j'ai coutume de faire tous les ans. C'était la veille de l'ouverture du congrès; les galeries étaient remplies de nouveaux arrivés ; et le conservateur, M. Brescia, se multipliait pour leur faire les honneurs des dernières collections installées par lui, avec un goût exquis, dans les diverses salles. Comme je l'abordais pour lui serrer la main, deux congressistes lui parlaient qu'au premier coup d'œil je reconnus pour des Allemands. On nous nomma réciproquement. Je connaissais leurs noms comme ceux des maîtres les plus réputés des écoles de Vienne et de Munich. Nous échangeâmes un simple salut. Mais, à peine m'étais-je éloigné, que je les entendais jeter quelques mots rapides à M. Brescia, et je les voyais hâter le pas, pour me rejoindre, chapeaux bas, mains tendues, en me disant. : « Pardon, nous avions mal entendu votre nom, nous tenons à vous exprimer toute notre admiration pour votre œuvre. C'est la révélation d'un monde, chacun en est d'accord chez nous. »

Cet hommage, si simple, des deux maîtres de l'école allemande, si bons juges en matière d'archéologie, m'a touché. L'organisation de la fouille de Cysis, par les Américains ; l'entrée en scène de M. Pierpont Morgan, venant disputer à coups

de dollars, au sol égyptien, ces richesses qui, chez nous, n'ont pu vaincre l'indifférence, m'avaient déjà fixé sur l'intérêt que les étrangers de tous pays y attachent. Peut-être, un jour, regrettera-t-on de n'en avoir point voulu profiter. A moins qu'on n'organise des missions qui iront faire des études au Métropolitan... car, alors, ceux qui seront envoyés trouveront qu'elles seront bien d'être ainsi, dans un musée lointain...

ALBERT GAYET.

LES SURPRISES
DU BACHELIER PETRUCCIO

(*Suite* [1])

CHAPITRE V

LE GRAND AMOUR S'ACCOMMODE A LA RIGUEUR D'UNE SATISFACTION PASSAGÈRE, MAIS RÉELLE

La nature prit sa revanche : Petruccio ne fit qu'un somme jusqu'au milieu du jour. Dès qu'il retrouva l'usage de ses sens, il se reporta aux événements de la veille ; il en repassa les détails avec délices. Une idée fixe capta sa pensée : revoir Rosalinde au plus tôt. Il fallait attendre jusqu'au lendemain soir, vingt-quatre heures, vingt-quatre siècles, un avant-goût de l'éternité : pas moins !

A ces signes, il reconnut à n'en pas douter qu'il était amoureux. Cette découverte le plongea dans une stupéfaction profonde.

Hiéronymo entra, curieux des péripéties de l'entrevue. Petruccio, de plus en plus atterré, lui confia la troublante nouvelle.

— Te voilà navré comme si tu m'annonçais ton propre enterrement ! Qu'y a-t-il là de si lugubre ?

— Lugubre... lugubre... C'est au moins très grave !

— Si tu te mets à te prendre au sérieux !...

Petruccio, navigateur de l'éther et paladin du bleu, avait rarement songé à la réalisation pratique de ses théories sur l'amour. Il la concevait à peu près ainsi : il rencontrait une jeune fille à la voix douce, au pur regard, ornée des plus radieuses vertus ; avec cette chaste apparition, il échangeait d'éternels serments sur un banc de marbre, dans un beau parc, par un mystique et suave clair de lune. Il épousait l'apparition, et tous deux filaient sans fin des jours heureux, à l'instar de Philémon et Baucis.

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 286.

Il avait bien rencontré l'oiseau rare, mais, hélas! à la scène; l'apparition était un leurre; sous ce phantasme, la réalité cachait Rosalinde. Et son amour se fixait sur la réalité, non sur l'apparence.

Rien ne correspondait moins à son vouloir. La chaste vision se résolvait en une gourgandine, si haute fût sa volée. La vision évanouie, comme il arrive généralement à ce genre de phénomènes après une éphémère et irréelle existence, c'est de la gourgandine, en fin de compte, que le bachelier s'était amouraché. Comment filer sans fin, avec une pareille compagne, des jours heureux à l'instar de Philémon et Baucis? Et combien vexant pour le poète, orgueilleux de son Moi intellectuel, de constater qu'en somme il était amoureux malgré lui!

On n'est donc pas le maître de ses sentiments? A quoi bon échafauder un merveilleux concept de l'amour, en l'étayant sur la poésie et la morale, s'il suffit d'un clin d'œil, d'un sourire au coin d'une lèvre artificiellement rouge, d'une intonation dans la voix, d'une attitude, pour, d'un coup, jeter l'édifice piteusement à terre? La nature se fait un jeu de nous tirer par un pan de notre animalité, à bas des hautaines sublimités que nous chevauchons. C'est un galop dangereux que celui des Chimères, particulièrement quand elles sont raisonnables.

Petruccio possédait assez de bon sens pour se rendre à l'évidence des faits, à l'encontre de tant de gens qui, oubliant la vanité des paroles, s'en abusent. « Et verba et voces, pretereaque nihil », a dit un ancien. Ce que le grand Will a traduit par : « Words, words, words ! » On pardonnera cette citation à l'auteur. Rien n'est plus démodé, il le reconnaît volontiers, que de s'en référer aux Anciens, par le temps qui court, où l'on a tôt fait de les traiter de « pompiers », et de les reléguer au fond d'armoire de l'oubli : excuse cachant un moyen commode pour se dispenser de les étudier, et prétexte à se glorifier soi-même. L'auteur persiste à penser, cependant, que, l'expérience de chacun de nous étant limitée, il peut être précieux d'utiliser celle d'autrui. Combien n'a-t-il pas entendu de gens, parvenus au seuil de la vieillesse, s'écrier amèrement : « Ah! si j'avais su !... Savoir ce que je sais, et avoir vingt ans ! » La superfluité de ce vœu est notoire : il est fréquent, et ceux qui le formulent se sont toujours gardés d'ouvrir les

livres où la sagesse antique est conservée. Vouloir recommencer le monde sur de nouvelles bases à chaque génération est une outrecuidante prétention : elle aboutit au piétinement sur place. Démolir ce qui est, uniquement parce que cela est, ne constitue tout de même pas le Progrès. Et pourtant, on semble le croire. Autrement, admettrait-on la supériorité et la raison d'être de nos bergers, si l'on s'apercevait qu'ils retombent dans les mêmes errements que leurs prédécesseurs? Pourquoi ceux-ci, et non d'autres ? Pourquoi des bergers? Ils recommencent le passé avec sérénité et suffisance. Nul ne s'en aperçoit; le bon peuple les admire et leur confie ses destinées.

Quoi qu'il en soit, notre héros cherchait à sa situation une issue favorable à sa passion, cela va sans dire. Apparemment Rosalinde ne renoncerait pas à son genre de vie pour s'acoquiner à un rimeur inconnu et pauvre. Jamais elle ne s'en éprendrait, non plus que de quiconque.

— Si elle aime, expliquait Hiéronymo, ce ne sont pas ses amants, mais l'amour. Leur grand nombre, et son heureux tempérament, lui permettent de les synthétiser, et d'en composer l'amant-type. Ainsi met-elle en cage ce merle blanc. La grande source de désillusions des autres femmes découle de ce qu'elles s'obstinent à le vouloir trouver dans un spécimen unique ; réciproquement, la plupart des hommes font de même, toi le premier. Ils ne voient pas que cet idéal est arbitrairement construit de pièces et de morceaux : il les faut quérir un peu partout. Don Juan l'avait compris. D'autre part, si M. de Voltaire en personne offrait sa main droite à Rosalinde, elle refuserait certainement. Le luxe et la renommée lui procurent un maximum de jouissances. Un mari, si illustre fût-il, n'y ajouterait rien, que des ennuis. Actuellement, la Fortune comble ses vœux possibles. Plus tard, quand le crayon du temps s'amusera à esquisser des arabesques sur son visage, l'ambition lui viendra peut-être, ou le caprice, de souhaiter la considération des dévotes. Sois-en sûr, ce jour-là, il lui suffira de parcourir le Gotha et d'y jeter son dévolu, pour finir ses jours dans la peau d'une Altesse.

Le fils du Sénateur s'amusait des grands yeux qu'ouvrait son ami. Son sourire doucement sceptique, mieux qu'une tirade à effet, ancrait la conviction dans l'âme de son interlocuteur, où s'élaborait ce raisonnement : « La même cause qui m'in-

cite à déchoir de mon idéal d'amour peut aussi bien déterminer le patricien le plus orgueilleux à une mésalliance. Les âmes diffèrent ou se ressemblent, les corps sont de même étoffe. L'une l'emporte sur l'autre, et l'esprit sur la matière, j'en suis persuadé, puisqu'on me l'a enseigné. Mais cette supériorité me semble vaine. L'homme est supérieur au rocher qui l'écrase, parce qu'il sait que ce dernier l'écrase, alors que le rocher l'ignore. L'homme n'en est pas moins écrasé. Et après ? Je me demande à quoi il pense, si tant est qu'il pense encore à quelque chose. Et le voilà sur le même plan que le caillou. Je suis donc forcé de reconnaître que le corps s'affirme souvent au premier plan avec une irrésistible énergie : le cerveau est vide quand l'estomac est creux, et la belle ordonnance de ses facultés se mue en un gâchis lamentable dès qu'amour le tient. Un jupon découvrant au passage une fine cheville suffit à produire la catastrophe. »

Tel fut l'escalier par où Petruccio dégringola plusieurs étages de l'édifice de ses rêves. Il en éprouva une humiliation intime, et s'empressa de se la dissimuler, pour n'en être pas gêné. Il apercevait la folie de toute tentative pour atteindre la lune avec les dents ; beaucoup plus tard seulement, il reconnut la nécessité de vouloir l'impossible, afin de reculer, en fait, les limites du possible. Un aimable opportunisme l'incita à s'accommoder au mieux des circonstances.

A cette heure, il se préoccupait de donner pâture à sa passion : cette expression alimentaire indique suffisamment à quelle matérialité il s'abaissait. D'accord avec Hiéronymo, il convint que sa seule chance d'y parvenir serait d'inspirer à Rosalinde sinon de l'amour, au moins un caprice dont, avec quelque habileté, il pût profiter. A défaut d'une joie éternelle, un plaisir passager ne lui semblait plus aussi négligeable. Il s'en contenterait sans doute, puisqu'aussi bien il ne pouvait faire autrement.

De sorte que posséder l'objet de ses dédains, par des moyens qu'il méprisait, lui parut le plus grand bonheur du monde.

Alors seulement surgirent à ses yeux les difficultés de l'entreprise. Les fameux Roués du Régent, qui, pour la plus grande gloire de Satan, gouverna le doux pays de France sous la minorité du bon roi Louis XV, n'eussent certes pas été embarrassés pour si peu : il se prit à les envier. L'idée lui vint de

chercher un exemple utile parmi leurs hauts faits. Leur conduite excusant la sienne, il l'approuva.

Il franchit ce pas sans s'en apercevoir, et se trouva tout à coup très loin du temps où il considérait ces gentilshommes comme des êtres immondes, des démons impurs, perdus de débauches, imbus de tous les vices, couverts d'opprobre, et manifestement voués aux dieux infernaux. Prédicateurs et moralistes coalisés l'avaient assez prêché ; d'après eux, il reconnaissait en Paris la sentine de tous les stupres, le dépotoir de toutes les ignominies, bref, la Babylone moderne.

Il est consolant de réfléchir qu'il en fut ainsi à toutes les époques, que la terre n'a pas pour cela cessé de tourner, et que Paris est toujours à sa place. Depuis le plus haut Moyen-Âge, cette ville est pour certains peuples envieux et jaloux la Babylone moderne. La Ville Lumière les offusque. Ils se sont efforcés d'y jeter de l'ombre. Ils lui ont attribué autant d'infamie qu'ils lui reconnaissaient, en dépit d'eux-mêmes, de grandeur et de beauté, se consolant des unes par l'autre.

Il est juste d'ajouter que les Français, doués, on le sait, d'infiniment d'esprit, mais d'une peu imperturbable logique, les y ont puissamment aidés en confirmant par la parole et l'écriture cette mauvaise opinion, s'avérant fanfarons de vices et ardents à se dénigrer.

Petruccio apprit *les Liaisons dangereuses* comme un catéchisme, et tâcha de s'identifier à M. de Valmont. Hiéronymo le détourna de la voie où il s'engageait.

— On n'est pas un roué à ton âge. L'invraisemblance serait criante. Tu tiendrais mal le rôle. Seul l'emploi des Chérubins te convient. Tu en as le physique : il te sera d'autant plus avantageux que Rosalinde se métiera moins d'un blanc-bec au menton à peine duveté. Le sceau divin marque ton front : tu es poète : pour une fois, que cela te serve à quelque chose. Ta belle préférerait sans doute d'autres perles à celles que tu lui mettras sous le nez. Elle n'y comprendra goutte, mais son amour-propre sera chatouillé au bon endroit, qui n'est pas éloigné de l'autre. Ne démasque pas trop tôt tes batteries ; garde assez de sang-froid pour guetter le moment propice, le deviner, et le saisir dès qu'il se présentera. L'occasion est chauve. Ce sera une minute de langueur ou d'énervement, pendant la chaude intimité d'un jour d'hiver ou l'enchantement d'un jour

de printemps. Ce sera peut-être une autre circonstance. Nul n'en peut rien prévoir : la femme est plus capricieuse que l'onde. Mais je connais Rosalinde : seule, une surprise en aura raison.

Cette homélie en plusieurs points fut débitée à petites doses. Petruccio s'en imprégna. Mille pensers s'agitèrent dans sa tête, se rapportant au même objet. Ils l'aidèrent à dévorer son impatience, en attendant le souper du lendemain.

Sous l'empire de ces préoccupations, il s'affligea modérément des disparités nouvelles qu'il venait de découvrir entre les leçons de ses maîtres et celles de la vie.

CHAPITRE VI

LE MENSONGE EST LA PIERRE ANGULAIRE DE TOUTE SOCIÉTÉ BIEN ORDONNÉE, ET PETRUCCIO A TORT D'IGNORER LA STRATÉGIE

« Ce qui fait le bonheur des uns fait le malheur des autres », dit le proverbe. En cette formule simpliste, la sagesse populaire enferme la théorie de la loi des compensations, qui aboutit à l'équilibre du monde.

Un métaphysicien allemand eût consacré vingt-cinq volumes, et trente ans de sa vie, à développer cette pensée, l'embrouillant et la débrouillant tour à tour; il s'en fût servi pour conquérir une chaire dans une savante Université, et y asseoir solidement une haute réputation ; il eût trouvé ses plus fervents adorateurs en France, où le public respecte religieusement et admire le genre ennuyeux, en se gardant soigneusement de chercher à le comprendre, et dans le seul but d'essayer de se faire prendre au sérieux.

Ce en quoi il a grand tort.

Ses heureux dons naturels lui permettent d'expliquer clairement, en peu de mots, sous une forme plaisante et saisissante à la fois, les vérités philosophiques les plus ardues. Il en fait fi, et s'extasie devant les blocs massifs d'ouvrages suintant l'ennui à grosses gouttes, importés de régions où les nébulosités de l'atmosphère projettent leur obscurité cotonneuse dans les âmes des indigènes.

Dite en riant, la vérité a chance d'être accueillie, mieux qu'en s'imposant lourdement. Thème connu. Aimable, elle ne se diminue, ni ne s'altère; sa portée est plus grande. Le sérieux n'a

pas besoin d'apparaître à la surface pour exister au fond. Et tant pis pour qui ne le découvre pas : son opinion importe peu.

Il est consolant d'observer que les grands rieurs, l'immortel Rabelais, Molière, La Fontaine et Voltaire, exercent sur l'esprit humain, en dépit des snobismes, une action incomparablement plus profonde que les auteurs dont il est nécessaire d'éternuer ou d'éructer le nom, afin de le bien prononcer.

Laissant là ces considérations, l'équilibre du monde, et la loi des compensations — qui sans doute inspira à l'Evangile ce conseil sagace : « Tendez l'autre joue », — l'auteur en revient à son point de départ, et constate que ce qui faisait le bonheur de Rosalinde provoquait le désespoir du comte de San Paolo.

Cette cause unique de deux effets si dissemblables n'était autre que l'attitude de Petruccio pendant le souper. Il ignorait l'art de dissimuler, et n'avait jamais rien tenté pour y parvenir. On lui avait inspiré l'horreur du mensonge sous toutes ses formes.

Ce soir-là, à certains signes entrevus sur les physionomies des convives, il commença à se demander si, dans les rapports entre mortels, les manifestations de la franchise ne méritent pas la qualification plus exacte de manques de tact. De déduction en déduction, se disant qu'il eût dû dissimuler, il en vint à admettre le mensonge opportun, puis le mensonge professionnel, le mensonge nécessaire, sans compter, chez la femme, le mensonge instinctif : elle ment naturellement, a-t-on dit : cela est vrai. Ce l'est aussi d'un grand nombre d'hommes. Et le mensonge lui apparut la pierre angulaire, la base la plus inébranlable où repose tout ordre social justifiant son titre.

On a dit : gouverner, c'est prévoir. Erreur ! Gouverner, c'est mentir. Quels gouvernants resteraient en place plus de cinq minutes, si le peuple les voyait tels qu'ils sont en réalité, et cessait de croire à leurs balivernes ? Et la diplomatie est-elle autre chose que l'art de mentir élégamment, appliqué aux relations extérieures des nations ?

Mais pour mentir congrûment, un certain apprentissage est nécessaire. Petruccio en manquait ; il se trahissait avec ingénuité. Le premier venu lisait son âme à livre ouvert. Dès les hors-d'œuvre, tous les convives savaient indubitablement sa passion pour Rosalinde.

Autour de la table, c'étaient trois jeunes seigneurs richement rentés, dont les revenus formaient à l'occasion une part du casuel de la courtisane. Rien ne le révélait dans la familiarité discrète et de bon ton de leur attitude. Ils se montraient les meilleurs amis du comte de San Paolo qui s'affichait ouvertement le maître de céans — céans comprenant à la fois le palais où l'on soupait, les meubles, les serviteurs, et l'hôtesse elle-même. Cet affichage lui coûtait cher. Il ne s'en plaignait pas ; les roturiers de ses domaines en faisaient les frais ; on comprend qu'il aimât à déployer son faste.

C'était encore un camarade de Rosalinde, mime émérite, le Fiorentino. Cet homme habile s'efforçait à suggérer des mots d'esprit au comte, dont l'improvisation, sans cet expédient, eût été fort démunie. A soi seul, il composait pour ce seigneur un public toujours attentif, souriant, s'esclaffant, se désolant, suivant l'opportunité de l'un ou l'autre geste. Il l'accablait à tous propos de compliments outranciers. La flatterie la plus éhontée réussit presque toujours.

— Quelle heure est-il ? demande le Roi.

— Sire, l'heure qu'il plaira à Votre Majesté, répond le courtisan.

Peu d'hommes ont la clairvoyance de découvrir le poison de ces fleurs. Les flatteurs savent combien il est préférable d'exagérer, et exploitent judicieusement la haute opinion que chacun de nous professe à son propre endroit : de sorte que si les autres nous rendent justice, nous les accusons de dénigrement ; s'ils nous flattent, nous estimons qu'ils nous rendent justice ; s'ils abusent de la flatterie, nous nous demandons si ce n'est pas nous qui nous sommes mal jugés : et alors, comment leur en vouloir ?

Les simples soldats les moins dégourdis vous apprendront que, pour tant faire que de se tromper en parlant à son capitaine, mieux vaut l'appeler « mon colonel » que « caporal ». Dans le premier cas, on a chance de récolter un sourire bienveillant ou un inoffensif haussement d'épaules. Dans le second, on risque fort d'attraper « de la boîte ».

A force de prêter au comte les perfections multiples des divinités de l'Olympe, le Fiorentino en avait capté la confiance comme une simple source de revenus. C'en était une en effet. Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, a dit le Fabu-

liste. Mais le comte ne savait pas ses Fables. Les aurait-il sues, il est probable qu'il n'en aurait pas trouvé l'application à son cas. Ce travers est commun, et sert à expliquer la difficulté de moraliser les masses.

La compagnie comprenait enfin des femmes, élégantes et jolies: Rosalinde ne craignait pas les comparaisons. Ces belles appartenaient à son théâtre. Elles étaient deux : les convives mâles étant plus nombreux, cette différence quantitative des sexes évitait l'inconvénient du « chacun sa chacune », par quoi la conversation ne tarde pas à se coupler, au grand détriment de l'intérêt général.

De la sorte, au contraire, les « chacunes » deviennent l'objet d'un véritable concours de la part des « chacuns », désireux de briller à leurs yeux plus que le voisin, dans l'espoir d'arriver bon premier, il est inutile de spécifier où. Rosalinde, n'éprouvant pas plus de jalousie qu'elle n'en supportait, surveillait les péripéties de la course : d'un mot, d'un clin d'œil, elle se plaisait à féliciter celui qui tenait la tête de peloton, et à encourager les distancés.

C'est par des nuances de ce genre qu'une maîtresse de maison stylée se montre à la hauteur de sa tâche, avertie et accomplie. Celle-là seulement créera autour de soi l'atmosphère aimable où puisse respirer et se mouvoir à l'aise une société policée, capable d'apprécier le charme de la bonne compagnie, et de savourer en commun la douceur de vivre.

Dans un pareil milieu, l'attitude de Petruccio, se prolongeant, aurait provoqué le scandale. Avec infiniment d'habileté, Rosalinde évita pareil esclandre : elle se prit à le persifler légèrement, et sans qu'il s'en aperçût, petit jeu où triomphent les femmes ayant l'habitude du monde. C'était donner une revanche au comte de San Paolo, et aux invités un autre motif de rire que le ridicule possible de ce gentilhomme. La situation se détendit; la plus franche gaîté régna sans conteste.

Le champagne émoustilla les propos, que pimentait un aimable libertinage. Les rires s'énervaient en petits gloussements de poules pondeuses. Des lueurs s'allumaient au fond des regards, s'éteignaient, flambaient encore, plus vives.

On prit le café dans les jardins. L'ombre était transparente. Des parfums voletaient. Quelques souffles d'air mouraient parmi les feuilles, tièdes et doux comme des caresses.

Un Eros de marbre blanc bandait un arc d'ivoire. Une Vénus esquissait ce geste pudique qui ne cache rien de sa glorieuse nudité, un bras replié sur les seins, l'autre allongé devant le ventre lisse. Il semblait, en respirant, que l'on bût de la volupté.

L'une des amies de Rosalinde, la Graziella, s'éloigna, escortée de deux des jeunes seigneurs, les chevaliers Amalfi et Carandolo. Leurs formes s'évanouirent dans l'ombre des allées, le bruit de leurs voix se perdit sous les bosquets. Peu après, l'autre jeune femme, Lucinda, se leva. Seul cavalier disponible, le petit marquis Arrighi d'Ascaldi lui emboîta le pas. Le Fiorentino, ayant bu outre mesure et mangé plus que de raison, s'était isolé dans un réduit où il pût rétablir un équilibre normal entre le contenant et le contenu, son estomac et les victuailles ingérées.

Rosalinde, Petruccio et le comte demeurèrent seuls. La conversation languit. La beauté mantouane rêvait à la lune. Le poète, violemment ému, l'admirait, n'osant rompre ce silence sacré. Le comte s'endormit sur son fauteuil.

— Si nous faisions un tour, proposa Rosalinde.

Petruccio bondit de joie : un tête-à-tête, à cette heure, en ce lieu... les rêves prennent donc parfois un corps? Le papillon Bonheur ne s'envole donc pas toujours, et les chasseurs d'idéal parviennent à le capturer ?

Ils marchaient doucement, pas à pas. Il soupira, la voix câline, des vers d'amour, où il exaltait Rosalinde. Elle lui prit le bras, pensive.

A un tournant d'allée, ils s'arrêtèrent; à trois pas, deux formes se confondaient sur un large banc de marbre : un bras du marquis Arrighi entourait la taille de Lucinda, qui s'abandonnait; l'autre se perdait en un retroussis de dentelles et de rubans. Lucinda penchait la tête sur l'épaule de son cavalier; la lune éclairait en plein son visage; on y lisait l'extase.

— Chut ! ne les dérangeons pas, murmura Rosalinde.

Petruccio ne se rendait pas un compte très exact de ce qu'il venait de voir. Mais ce spectacle l'avait fort troublé. Sa voix tremblait étrangement quand il reprit la poésie interrompue, et sa main, joignant celle de Rosalinde, la trouva moite.

Ils cherchèrent un banc, et s'assirent, eux aussi. Il glissa un bras autour de la taille de sa divinité, et s'efforça d'utiliser

l'autre comme il supposait que faisait tout à l'heure le marquis Arrighi. Il déroba un baiser, qui le bouleversa, bien qu'il le prît niaisement sur la joue, au lieu des lèvres; il ignorait le coup de sonnette qu'il faut donner au second pour entrer au premier. Une langueur semblait envahir Rosalinde. L'heure du berger allait-elle sonner?

Hélas! La main inhabile du jeune homme se perdait parmi la complication de fanfreluches dont il ne connaissait pas le plan, et qui lui barraient la route. Il se rappela trop tard la nécessité de reconnaître les abords d'une place avant d'en entamer le siège. Même s'il parvenait à franchir ces premiers obstacles, il se demandait avec angoisse la nature du but qu'il poursuivait, et comment il l'entreprendrait une fois atteint. Il n'avait sur ce sujet capital que des notions vagues. Sa main se faisait d'autant plus maladroite qu'il perdait davantage la tête, en voyant venir à lui, ricanant, le fantôme du Ridicule. Une vive douleur lui arracha un cri : une épingle l'avait cruellement piqué au doigt. Rosalinde éclata de rire.

Mais elle s'arrêta net, car trois ombres surgirent, qui parlaient; elle mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à Petruccio, afin d'écouter leurs paroles. L'une avait la voix de Graziella, et disait:

— Je suis également sensible, Messieurs, au mérite de chacun de vous, et ne me pardonnerais pas de contrister l'un en choisissant l'autre. Que le sort décide : d'avance, je tiens son arrêt pour agréable, et m'engage d'honneur à consoler sous peu celui qu'il n'aura pas favorisé ce soir.

Le chevalier Almafi se baissa, ramassa une brindille; en toute loyauté, Carandolo et lui tirèrent la Graziella à la courte paille.

Ces trois personnes avaient autant de bon sens que de savoir-vivre.

On se retrouva bientôt auprès du comte, qui dormait toujours paisiblement sur son fauteuil. Il s'était seulement un peu affaissé, sa perruque posée de travers. Il ronflait de façon disgracieuse : on l'éveilla. Le Fiorentino reparut, une joue très pâle et l'autre rouge, des suites d'un soufflet énergiquement baillé par une soubrette à laquelle il avait manqué de respect, et qui l'avai repoussé en le qualifiant de « punais ». Arrighi et Lucinda, qui seuls manquaient, reparurent enfin; elle sou-

riait, les paupières battant lourdement ses grands yeux humides et reconnaissants.

On prévint les laquais d'avoir à faire avancer les chaises à porteurs et allumer les torches. La compagnie se sépara, enchantée.

Seul Petruccio pestait, contre soi plus que contre les événements. Il s'en voulait à bon droit de n'en avoir pas su profiter. A la réflexion, il s'en prit à ses maîtres :

— Ils m'ont doctoralement nourri de multiples enseignements qui ne me servent à rien, qu'à commettre des impairs lorsque je m'y conforme. Et voici qu'ils se sont bien gardés de m'apprendre la seule chose que précisément j'aurais tant besoin de savoir !

Cette science qui lui manquait, il se jura de l'acquérir au plus tôt.

CHAPITRE VII

LE BACHELIER ÉTUDIE DES MATIÈRES QUI NE FIGURENT PAS AUX PROGRAMMES UNIVERSITAIRES, HONORE LA VERTU PARTOUT OU ELLE SE TROUVE, ET SE FAIT MOQUER DE LUI

Il exprima son embarras à Hiéronymo, l'ami de bon conseil, aux avis plus profitables que maintes leçons de son professeur de philosophie. La raison de ce phénomène lui échappait : sur les bancs de l'École, Hiéronymo avait toujours passé pour un cancre fieffé. Mais notre bachelier s'habituait aux surprises de ce genre.

— Mon cher, lui dit son précoce Mentor, ce n'est pas moi, malgré mes connaissances étendues en la matière, qui puis te donner les leçons dont tu as besoin. Ce ne sont pas davantage tes anciens maîtres. Si nous vivions à Corinthe, jadis, ou à Alexandrie, je te dirais : va au temple de Vénus. Tu aurais trouvé là six mille courtisanes environ, nourries et élevées pour l'amour. C'était le Conservatoire national de la Volupté. On y gardait pieusement la tradition de ce grand art ; on l'y enseignait avec autant de souci, et non moins de succès, que de nos jours à l'Université de Bologne le Droit Canon. Les Sénateurs et les gens les plus considérés de la Cité ne dédai-

gnaient pas de s'y rendre publiquement. Nul ne se fût avisé d'y voir aucun déshonneur. En ces temps lointains, on ne considérait pas comme honteux l'accomplissement d'une fonction naturelle, l'acte noble par excellence, puisqu'il assure la perpétuité de l'espèce, et qu'à tous les échelons du règne animal il est l'unique raison d'être des individus. A ce compte, il devrait être également honteux de manger ou de boire. Notre point de vue n'est plus celui des anciens. Les Sénateurs et les gens les plus considérés de la Cité continuent à sacrifier à Vénus ; mais, pour ce faire, ils se cachent. Il semble bien qu'ici le seul effet du changement de morale consiste à voiler des actes identiques sous un manteau d'hypocrisie. C'est sans doute un progrès.

— Je suis persuadé de la justesse de ces réflexions, dit Petruccio. Mais à prendre les choses telles qu'elles sont, nous sommes des modernes, et non pas des anciens, et tu n'as pas résolu la difficulté.

— Il est vrai, répondit Hiéronymo. Aussi bien ne puis-je mieux y réussir qu'en t'engageant à demander l'initiation à l'une de nos modernes prêtresses d'Aphrodite. Il en est d'isolées ; il en est de groupées en collèges, rappelant mal la splendeur des temples de l'antiquité. La tradition de la volupté s'y est à peu près perdue. En cette matière, l'anarchie règne, et chacun est livré à sa propre inspiration. Peu de ces femmes se piquent au jeu, et cherchent à mener leur art à sa perfection ; elles ont plutôt une tendance fâcheuse à considérer l'accomplissement de ses rites comme une fastidieuse corvée. Tu sauras gré à celles qui pousseront la conscience jusqu'à prendre la peine de simuler le délire des sens. Elles prouveront leur bonne volonté.

— Tu me conseilles de me livrer à une prostituée ?....

— Quels grands mots !

— Soit. Mais je me demande si je pourrai vaincre la répulsion que ces femmes m'inspirent ! Ne sais-tu pas mon rêve d'échanger avec celle que j'adore les prémices de l'amour ?

— Je le sais, et cela demeure très beau dans le domaine du rêve. Mais, en fait, cette double ignorance où vous vous trouveriez n'irait pas sans embarras, et peut-être pis. N'as-tu pas entendu les bruits chuchotés sous le manteau peu après le mariage de l'actuel roi de France, Louis le seizième ? Au surplus,

dans le cas présent, il y a beau temps que les prémices de la Rosalinde courent les champs, et ce sont choses que l'on ne rattrape pas, même avec de bonnes jambes. Ta perplexité, le conseil que tu demandes, me donnent suffisamment raison.

Avant d'en convenir définitivement, Petruccio s'écria :

— Mais il me semblera trahir Rosalinde! Sa pensée ne cessera de me hanter...

— Précisément : tu penseras à elle, et les choses n'en iront que mieux.

La question se posa alors de savoir comment choisir une de ces créatures, que Petruccio abominait, et dont le concours lui était cependant indispensable.

— Les collèges dont nous parlions à l'instant, dit Hiéronymo, ont leur bon côté. Les pensionnaires y sont accueillantes à souhait, de belle conformation, et aussi expertes qu'on le peut souhaiter de notre temps. Grâce à la bienveillante tutelle exercée par l'Etat, on n'a pas à craindre avec elles cet inconvénient dont nous gratifia le nouveau Monde en échange de la civilisation que nous lui apportions. Mais leur costume est tellement sommaire que tu n'y risquerais sûrement pas d'y endommager tes doigts à la pointe d'une épingle traîtresse. J'en conclus que la leçon serait incomplète. Nous ferons donc mieux, il me semble, de nous adresser à une professionnelle opérant isolément; ses qualités techniques ont chance d'être égales, et avant de t'initier aux mystères de l'amour, elle t'initiera à ceux du vêtement féminin, au moins aussi compliqués.

Hiéronymo connaissait à merveille les lieux de plaisir de Mantoue; il les avait pratiqués dès le collège; un de ses régents, friand de leur fréquentation, mais la bourse trop démunie pour satisfaire à la dépense, y avait guidé ses premiers pas : le néophyte payait pour deux, et chacun y trouvait son compte. Beau cavalier, bon garçon, ayant le ducat facile, il ne tarda pas à exercer une primauté dans ces milieux aimables. Il passait, sans morgue, des couches les plus aristocratiques dans les bras des courtisanes de conditions les plus diverses: elles lui étaient reconnaissantes, au fond du cœur, d'affirmer ainsi l'égalité de toutes les femmes devant l'amour. Son expérience de la vie se fortifia dans ces rencontres, et dans celles des aigrefins qu'il fréquentait aussi assidûment que

les personnages les plus huppés de la ville, amis de son père. L'éclectisme de ces relations lui permettait de comparer les caractères, dont les divers aspects s'éclairaient vivement par l'effet des contrastes. S'il ignorait le rudiment, il sut l'*homme*.

Petruccio ne pouvait rêver guide plus averti.

Sur ses talons, il pénétra dans la salle d'un casino où l'on jouait le pharaon. Il vit des gens gagner ou perdre des mises énormes en un tour de main; leur flegme lui fit penser qu'ils devaient être singulièrement riches pour ne pas s'émouvoir davantage des caprices de la Fortune. Mais l'un d'eux, s'étant approché de Hiéronymo, lui demanda avec angoisse un ducat pour payer sa nourriture le lendemain. Il reçut la pièce, et courut incontinent la perdre sur le tapis vert.

— Voilà donc un homme qui ne mangera pas demain, dit Petruccio.

— Rassure-toi, répondit en souriant son compagnon : c'est un tapeur qui fait ici sa matérielle.

Petruccio apprit ainsi que tous les joueurs ne finissent pas indistinctement par le déshonneur ou le suicide; qu'au contraire le jeu est pour beaucoup une profession, qui ne les amuse pas du tout, en dépit de son nom, et produit des revenus assez considérables, sous la condition d'un travail sérieux, appliqué, et suivi.

Il eut froid en voyant le fils du Sénateur risquer plusieurs pièces d'or. Il eut chaud en le voyant gagner. Et il se demanda si l'impassibilité des joueurs prouvait des âmes fortement trempées, ou simplement des âmes de brutes.

Des femmes jouaient également. Des vieilles. D'ailleurs, les joueurs ont-ils un âge, ou un sexe? D'autres, les jeunes, sans y prendre part, ne perdaient pas de l'œil la partie. Elles fondaient sur les favorisés du sort avec le gracieux sourire du serpent qui fascine un pigeon. L'identité de l'objet renforce ici la valeur de l'image. Elles ne risquaient rien, et gagnaient à coup sûr. Hiéronymo, ayant gagné, fut très entouré. Il partagea son gain avec son ami, et l'entraîna dans une salle voisine, où l'on consommait des sorbets, des sirops, des glaces, des fruits confits, et autres friandises, aux sons d'instruments de musique jouant discrètement des airs langoureux. Plusieurs de ces dames s'assirent à la même table, et commandèrent ce

qui leur parut le plus conforme à leur goût, sans attendre d'en avoir été priées.

La familiarité dont elles usèrent à son endroit déconcerta Petruccio. Elles le tutoyaient, lui donnaient des petits noms d'amitié, « joli garçon » et « beau blond », bien qu'il fût très brun. Il les appelait « Madame ». Il enviait la désinvolture de son ami, qui les interpellait par leurs prénoms, ou par les sobriquets imprévus, mais imagés et justes, dont l'esprit de tout le monde les affuble.

Insinuante et câline, Giovanna la Dogaresse essaya de vaincre sa timidité. Elle avait les yeux énigmatiques et attirants des figures du grand Léonard, la bouche large et sensuelle, et une admirable chevelure. Elle dégageait un violent parfum de musc qui suffoquait et grisait un peu Petruccio.

Il masquait sa gêne sous une apparence de hauteur; il lui semblait indispensable de témoigner son mépris, fût-ce avec discrétion, à cette indigne créature, et à ses pareilles. Elles le jugèrent poseur, sans y attacher autrement d'importance : habituées aux traitements les plus divers, elles les subissent, prennent leur revanche en rendant mépris pour mépris, et en dupant leurs clients. Elles ont pour cela trente-six façons au moins. A part soi, notre bachelier s'étonnait des égards que leur prodiguait son ami, comme aux plus honnêtes dames dans le salon le plus collet-monté. Rien, à ses yeux, ne justifiait ces manières, offrant le scandale insupportable d'un hommage rendu au vice.

Il n'eut pas le loisir de s'en expliquer sur le moment. D'autres préoccupations l'accaparèrent, comme l'heure sonnait d'accompagner Giovanna à son domicile : il l'avait élue pour une pseudo-distinction que croyait devoir arborer la Dogaresse, afin de justifier son aristocratique surnom, et qu'elle plaquait comme un masque sur sa vulgarité congénitale. Mais des hiatus permettaient à l'œil le moins exercé de discerner la supercherie. Petruccio appliqua ses soins à tirer tout le profit possible de la leçon d'amour qu'il en reçut. Comme un pieux solitaire adresse au ciel l'hommage des souffrances qu'il s'impose, ainsi notre amoureux, pour ne pas être infidèle à sa madone, lui dévouait-il les jouissances que la Dogaresse lui infligeait. Le trouvant à son goût, elle ne s'en faisait pas faute,

et ce martyre ne laissait pas que d'être agréable au patient, malgré qu'il en eût.

Comme, absorbé par ses pensées, il négligeait de l'embrasser, cette fille s'en montra affligée, et lui fit sentir l'inconvenance d'une pareille conduite. Il se reconnut coupable. Cette délicatesse de sentiments chez Giovanna, indice indubitable d'une valeur morale au cœur de cet être dépravé, l'étonna fort. Où le point d'honneur va-t-il se nicher? La relativité de la morale lui apparut, sans nécessité de l'étudier dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire chez les anciens et les différentes races d'hommes qui peuplent la surface du globe. Il interrogea :

— Ame sensible, comment en es-tu venue à exercer ton triste métier?

Giovanna négligea ce que cette question pouvait offrir de blessant, pour ce qu'elle découvrait chez son auteur un cœur compatissant. Elle songea aussitôt à en tirer parti. Elle conta sa vie : son récit tenait, en effet, beaucoup plus du conte que de l'histoire. Elle s'avoua humblement d'une naissance illustre, où se mêlait un secret d'État. Elle dévida un écheveau d'événements dignes d'un feuilleton de la *Petite Gazette*, et narra comment, par la faute des autres, et malgré ses aspirations à une vie pure et régulière, elle était tombée, de chute en chute, au point où Petruccio la trouvait aujourd'hui. L'écoutant, il grattait, inconsciemment et en sourdine, l'air national vénitien sur une mandoline trouvée à portée de sa main. Très émue, Giovanna lui arrêta le bras, et dit :

— Non... je t'en prie!... pas cela!... Ça me rappelle mon père!

Il plaignit sincèrement cette victime de l'ordre établi et de l'injustice sociale.

Au moment de lui verser le prix de ses peines, il montra beaucoup plus d'embarras à le donner qu'elle-même à le recevoir. Elle considéra la pièce d'or :

— Ce métal me brûlerait les doigts, dit-elle, si je ne savais devoir le sanctifier par l'emploi que j'en ferai : il subviendra aux besoins de mon enfant, du fruit innocent de ma faute.

Petruccio, tout à fait apitoyé, sentit une larme humecter sa paupière. Il doubla la somme. Lorsqu'il prit congé, elle l'embrassa chastement :

— Tu es gentil. Reviens me voir. De temps en temps, je te donnerai une nuit d'amour.

Il se fit expliquer ce qu'elle entendait par là :

— Ces nuits-là, tu seras mon amant, et tu n'auras pas besoin de me faire de cadeau.

La générosité de cette fille, lui octroyant le seul don gracieux qui fût en son pouvoir, le toucha profondément.

Il sortit très triste (les raisons ne lui manquaient pas de subir cette commune loi physiologique), éprouvant le regret de sa pureté perdue, la fierté de sa virilité affirmée, des sentiments très complexes et imprécis sur l'estime où doivent être tenues les filles, et un ardent désir de se débarrasser de l'odeur de musc qui imprégnait ses vêtements. Il songeait aussi à retrouver Rosalinde, et prenait alors un air avantageux. Si l'occasion se présentait encore, il se sentait désormais bien assuré de la saisir.

Avant toutes choses, il jugea bon de s'entretenir avec Hiéronymo, ne fût-ce que pour éclaircir ses idées. Il avoua le plaisir goûté aux enseignements de la Dogaresse, mais se hâta d'ajouter que ce plaisir se transformerait en infinies délices le jour où Rosalinde consentirait à le lui dispenser. Il exprima sa surprise de la petite fleur bleue éclose sur ce fumier. Il résuma dans ses traits essentiels la biographie dont les détails lui avaient été exposés avec une prolixité toute féminine.

— Je trouve odieux, conclut-il, le mépris où l'on tient ces pauvres créatures; je m'accuse et m'en veux de le leur avoir témoigné. Elles font par nécessité ce que d'autres, plus heureuses, font par désœuvrement ou par vice. Elles sont excusables, les autres pas.

— Sans doute. Mais évite de tomber d'un absolutisme dans l'autre; sache l'art difficile de te tenir en équilibre sur le tranchant de la lame affilée du relatif, et comprends que j'use de la même politesse extérieure à l'égard de ces deux catégories de femmes, celles qui passent pour honnêtes, et celles qui passent pour ne pas l'être : à des titres divers, elles méritent également le respect. Ici comme là, il y a de l'ivraie et du bon grain. Il faut juger notre prochain avec indulgence, et ne mépriser personne. L'indulgence aide à comprendre, et comprendre est la suprême jouissance ici-bas. Une prostituée qui remplit consciencieusement sa fonction est estimable. Elle est

utile. L'ouvrier méprise-t-il l'outil dont il se sert? Lorsque cet instrument est un être vivant, notre frère, ou notre sœur, le mépriser est injuste, et sot. La prostitution et l'adultère sont les deux corollaires inévitables du mariage monogame tel que nous le pratiquons. Il faut donc de toute nécessité les admettre, et ne pas en vouloir outre mesure à ceux qui en sont les agents, ou les victimes. La Dogaresse a prouvé un désintéressement rare en te promettant une nuit d'amour. Je suis certain, au surplus, qu'en te contant ses aventures elle a forgé de toutes pièces un roman dans le but de t'apitoyer; que le regret de ses dérèglements fut tout de circonstance; qu'elle n'a nulle part aucun enfant, et que les trois quarts de son gain vont à un certain facchino qui la protège, la bat, et vit à ses crochets.

Petruccio fut très mortifié d'avoir été pris pour dupe.

— En sera-t-il toujours ainsi? gémit-il. Lorsque je me conduis suivant les plus sages préceptes, j'ai tort, et cela tourne à mon détriment. Lorsque je laisse entrevoir la bonté de mon cœur, on l'exploite, et je suis le dindon de la farce. Quelle école est-ce là? Me faudra-t-il désapprendre tout ce qu'on m'a enseigné jusqu'ici? S'est-on moqué de moi? Mes parents furent-ils dupes, eux aussi? Pourquoi m'avoir fait perdre tant de temps aux Universités?

Hiéronymo sourit, énigmatique, et, pour changer du tout au tout le cours de ses idées, n'eut qu'à dire:

— Va retrouver Rosalinde.

HENRI MALO.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXXVI. — Grèves.

M. DESMAISONS.— Ah ! cher ami, vous me voyez bien ennuyé. La grève...

M. DELARUE. — Quoi ! Celà vous émeut tant que cela ?

M. DESM. — On était si tranquille...

M. DEL. — Que voulez-vous? Il faut s'habituer à un peu d'incertitude.

M. DESM. — Et voilà que cela recommence !

M. DEL. — Croyez-vous ?

M. DESM. — Tenez, ce paquet de lettres...

M. DEL. — Eh bien ! mais...

M. DESM. — Zut ! Je fais grève à mon tour.

M. DEL. — Que voulez-vous dire?

M. DESM. — Qu'il était doux d'avoir un prétexte pour ne plus écrire de lettres.

M. DEL. — Ah ! Je ne comprenais pas. Tout à fait de votre avis, cher ami. Nous écrivons trop. Cela est devenu une manie.

M. DESM. — A en juger par ce que nous recevons, jaugez la boîte d'un facteur !

M. DEL. — Non merci. Les conversations surprises en omnibus me suffisent. Et dire qu'il y a des statisticiens qui voudraient hiérarchiser les peuples selon le nombre de lettres qu'ils écrivent !

M. DESM. — Pourquoi pas selon le nombre de paroles échangées? Mais la lettre est un bavardage plus grave ; c'est un bavardage conscient et prémédité.

M. DEL. — Pas chez les femmes. Elles écrivent comme jase le pinson.

M. DESM. — C'est quelquefois agréable.

M. DEL. — Oui, quand on aime la dame. Les chères petites pattes de mouche ! Pourquoi pattes de mouche ? Elles écrivent toutes comme des notaires royaux. C'est propre, bien aligné et cela va, cela va.

M. DESM. — Vous êtes bien content d'en recevoir.

M. DEL. — De quoi ?

M. DESM. — De cette écriture alignée et brodée.

M. DEL. — Heu! Heu!

M. DESM. — Allons, ne boudez pas contre vos plaisirs. Rien de plus vilain.

M. DEL. — On se blase.

M. DESM. — Jamais là-dessus.

M. DEL. — C'est si menteur.

M. DESM. — Le mensonge est un hommage, toujours, et quelquefois un aveu.

M. DEL. — Vous avez des idées!

M. DESM. — Que penseriez-vous de votre amie...

M. DEL. — Ici, amie veut dire maîtresse?

M. DESM. — Naturellement. Au contact des femmes, tout mot sentimental devient sexuel.

M. DEL. — Alors?

M. DESM. — Je reprends: Que penseriez-vous de votre amie si elle vous disait franchement qu'elle vous aime, non pas en proportion, non, restons dans la psychologie honorable, mais en raison des petits cadeaux dont vous êtes prodigue?

M. DEL. — Diable!

M. DESM. — Mais enfin!

M. DEL. — Ce que je penserais?

M. DESM. — Oui.

M. DEL. — Rien.

M. DESM. — Comment rien?

M. DEL. — Je prendrais mon chapeau et je ferais un grand salut.

M. DESM. — C'est cela même. Aussi vous dit-elle, sans conditions: « Je vous aime beaucoup mon ami. »

M. DEL. — Oui, ou à peu près.

M. DESM. — Et vous êtes content?

M. DEL. — Oui, à peu près; content, quoique sans illusions, que momentanées...

M. DESM. — Ah! momentanées, cela suffit. Le moment rayonne. Ses ondes rejoignent les ondes du moment suivant.

M. DEL. — Vous êtes bien socratique, aujourd'hui. Voyons, concluez.

M. DESM. — Je conclus que vous n'avez aucun moyen de savoir si votre amie est sincère...

M. DEL. — Il n'y a pas que les paroles.

M. DESM. — Sans doute, sans doute. Croyez bien, mon cher Delarue... Notez aussi que je pense à moi comme à vous, à tous. Je vous prends comme une abstraction, une figure (*fig. 1*)... Donc la sincérité est ou n'est pas, nous n'en savons rien. Notez encore que, pour moi, je crois à la sincérité, parce que le mensonge continuel est une acrobatie, un jeu

de cirque, un travail de clown savant dont peu de femmes sont capables.

M. DEL. — Heureusement.

M. DESM. — Comme vous le dites, heureusement. Mais je me place au point de vue scientifique, si j'ose. Le sentiment est inconnaissable. Vous pouvez sentir que vous êtes aimé, vous ne pouvez le savoir. Or, et nous revoici à la question, par les paroles délicates qu'elle profère votre amie suppose qu'il y a chez vous un sentiment pareil à celui qu'elle avoue. Elle reconnaît votre tendresse et elle y répond : c'est l'hommage. En second lieu, il peut arriver que, hantée par l'amour qu'elle sent chez vous, elle le ressente à son tour, par contagion : alors c'est l'aveu.

M. DEL. — L'aveu de quoi, si elle ment ?

M. DESM. — L'aveu qu'elle est sous votre domination.

M. DEL. — Oui... mais ce n'est pas très clair.

M. DESM. — J'aurais voulu prendre un exemple plus facile, plus vulgaire aussi, mais il vous eût choqué.

M. DEL. — Du tout.

M. DESM. — Eh bien, supposez qu'elle vienne de vous tromper.

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — Si elle vous le laisse entendre, c'est qu'elle se moque de vous...

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — Si elle vous conte une histoire...

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — C'est qu'elle ne veut pas vous faire de peine.

M. DEL. — Quelle bonté !

M. DESM. — J'appelle cela un hommage.

M. DEL. — Merci.

M. DESM. — Et si elle vous embrasse plus doucement, qui sait ? ce sera peut-être l'aveu.

M. DEL. — De sa faute ?

M. DESM. — De son amour. C'est quelquefois après une telle fugue qu'une femme se met à adorer son mari ou son amant.

M. DEL. — Et vous prétendez n'admettre presque toujours que la sincérité !

M. DESM. — Je ne me suis pas contredit. Le jeu de simuler un sentiment est très difficile et très rare. Cela ne se voit guère qu'au théâtre, ce pays du factice. Mais le mensonge n'est pas une simulation ; le mensonge est presque toujours aussi sincère que la sincérité. Mentir, la plupart du temps, c'est obéir à un état d'esprit inconscient.

M. DEL. — Monsieur Desmaisons, vous sapez les bases de la morale.

M. DESM. — La morale, quel meilleur volant pour jouer à la raquette? Monsieur Delarue, une autre fois vous serez un partenaire plus galant!

M. DEL. — Aujourd'hui...

M. DESM. — La poste vous a laissé sans nouvelles de...

M. DEL. — Tenez, je vous laisse. Adieu.

M. DESM. — Adieu, victime de la grève.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Albert Thomas : *Le Miroir des heures;* Sansot, 3 fr. 50. — J.-J. Van Dooren ; *L'Eau frissonne. ;* Editions du « Beffroi », 2 fr.50. — Blanche Sahuqué : *Le Chemin solitaire ;* E. Sansot, 3. fr. 50. — Charles Daniélou : *J'ai regardé derrière moi ;* Albert Fontemoing, 2 fr. — Marcel de Malherbe : *Vingt poèmes en prose ;* Lemerre.

Le Miroir des heures. On a dit déjà, lorsque parut le *Poème du Désir et du Regret*, quel poète inquiet, bien que très maître de son rythme et de sa pensée, avait disparu avec Albert Thomas. Ses amis publient aujourd'hui un dernier recueil : *le Miroir de l'heure.* C'est encore la même recherche ardente de la double beauté surprise dans les paysages familiers, dans la courbe des collines, sur les eaux splendides des rivières buvant le soleil ou telle que la traduisirent des peintres qui l'avaient avant lui devinée et l'avaient fait jaillir de l'ombre à la lumière. C'est aussi la même passion, plus fiévreuse peut-être et plus sensuelle, de la vie frémissante, la même anxiété dans la jouissance et la joie du moment si fugace. Mais les couleurs sont plus vives et plus éclatantes; elle s'éploient pour une fête somptueuse et brève ; elles parent les heures qui passent sur la galère d'apparat et qui ne reviendront plus :

Oh! leur groupe de beau soleil illuminé.
Penchant sur le bordage
Leur gorge harmonieuse et leur front couronné,
Elles laissent d'un geste adorable traîner
Des guirlandes dans le sillage;
Ou bien, entremêlant leurs pas selon les airs
Que modulent les doubles flûtes,
Elles font ondoyer autour de leurs bras clairs
Une écharpe aux molles volutes.

Par le pressentiment peut-être qu'il allait falloir bientôt renoncer à la magique féerie, avant d'avoir épuisé tout ce qu'elle réserve aux hommes d'émerveillements et de volupté, l'accent est plus riche et plus profond et plus douloureuse la crainte de s'en aller avant d'avoir tout ressenti et tout dit et dans la *Méditation d'un*

jour des morts, la bergonque monte du tombeau invite à ne se pas distraire un instant du monde de la vie :

Elle nous dit : « Vivez. En votre âme profonde
Absorbez la splendeur ineffable du monde,
Tendez vos cœurs, tendez vos sens pour épuiser
Toute l'éternité des jours dans la seconde
Que dure une caresse, un regard, un baiser.
Il faut vivre, ô mortel ! Il faut vouloir la vie.
Il faut goûter au long de la route suivie
Les formes, les couleurs, les sons mélodieux,
Afin que, l'esprit riche et la chair assouvie,
Vous mouriez sans regret, emportant dans vos yeux
Les plus tièdes rayons du soleil de novembre,
La grâce des coteaux couleur de miel et d'ambre
Que la brume fait onduler au bord des cieux.

Si du moins il pouvait se survivre en un poème que de jeunes lèvres répéteraient par les soirs de printemps et d'été, un poème tel

Que d'un même désir voluptueux captifs
Les amants au milieu des plus chaudes étreintes
Auraient mêlé ses mots languissants à leurs plaintes
Et que pendant longtemps sur ma tombe les ifs
A murmurer mes vers caressants et pensifs
Et mes strophes d'une âme ardente encore empreintes,
Les ifs mélodieux auraient charmé l'ennui
Et la grande tristesse vaine de la nuit.

Au pays des ombres, dans les pâles clairières de myrte, Albert Thomas près de Charles Guérin, qui fut son ami, erre maintenant; et la monotone paix du bois sacré n'a pas pénétré son âme insatiable ; elle a la nostalgie de la terre où germent les herbes souples et elle voudrait achever l'œuvre interrompue et terminer le suprême vers qui reste une ébauche :

Fraîche ingénue... acide du printemps.

L'Eau frissonne. M. J.-J. Van Dooren hésite encore entre divers chemins. Composera-t-il de grands poèmes symboliques et allégoriques comme *les Légendes* et *les Hallucinés de l'Utopie* où l'on pouvait lui faire reproche de sacrifier un peu trop à la mauvaise idole du didactisme?

Les légendes depuis la naissance des mondes,
L'une après l'autre ont pris leur vol autour de nous,
Et leurs vocables longs aux images profondes
Ont dans l'esprit humain d'impossibles remous.

Ou bien à la manière de M. Max Elskamp et de M. Grégoire Le Roy et de M. Maurice Maeterlinck, avec des ressouvenances d'Henri

Heine, murmurera-t-il à mi-voix des lieders mélancoliques, à la fois très simples et très compliqués? Voici le début d'un très doux poème : *les Heures vaines :*

Les véritables heures vaines,
Ce sont les heures sans amour,
Les heures qui prêchent les haines
Aux mornes cœurs lassés des jours ;
Ce sont les heures monotones
Qui tissent le fil des douleurs,
Et qui s'en vont, comme des nonnes,
Par les chemins semés de fleurs

Il est difficile de prédire sur quelle route s'engagera définitivement M. Van Dooren, mais il semble que sa destinée doive l'appeler plutôt vers les paysages crépusculaires où il modula *les Petites chansons d'automne*, d'une voix encore mal sûre d'elle-même et qui n'a pas désappris toutes intonations non personnelles.

Le Chemin solitaire. Ici sanglote, se lamente, palpite de volupté une petite âme de Bohémienne qui voudrait comme tant d'autres s'évader ailleurs. « N'importe où hors du monde. » Elle est curieuse et tourmentée et ne se pique pas d'éviter les contradictions ; elle s'éprend un peu au hasard aussi bien d'une figure de Léonard de Vinci, lourde de mystère, que des enluminures de Cabanel ou de M. Lefèvre ou d'un médiocre bibelot d'art nouveau ; le contraste lui plaît de ces « fleurs d'abîmes » que sont les iris noirs et de la pulpe presque charnelles des grasses orchidées. Elle se laisse aller quelquefois à l'illusion d'un bonheur calme dans une demeure aux volets clairs, ombragée de feuillages et de pampres, devant une mer bleue où surgissent des voiles; mais ce qu'elle comprend le mieux ce sont les heures troubles de fins de journée et elle s'émeut de sympathie pour la femme dolente et frénétique dont elle a tracé le portrait d'un ferme burin.

Quand le vent d'amour l'emporte
En son fougueux tourbillon,
Elle n'est que passion.
Le rêve attend à la porte
Et, la tourmente apaisée,
Les beaux yeux las et meurtris
Pleurent les exils finis
Et le viol de sa pensée,
Car, singulière amoureuse,
N'aimant que l'amour rêvé,
Elle râle du baiser
Et pourtant n'en est heureuse.

Les poèmes de Mme Blanche Sahuqué ne sont pas tous de ce ton;

la valeur en est fort inégale et c'est un peu au hasard qu'elle ramasse des cailloux du Rhin et des gemmes authentiques.

J'ai regardé derrière moi. Breton qui porte un nom romaïque, M. Charles Daniélou, renonçant cette fois à un plus ambitieux lyrisme, n'essaie point d'entendre, du fond du passé légendaire, sonner les cloches de la ville d'Ys : il se souvient seulement de celle qui sonnait dans son enfance, par les douces matinées dominicales et « à l'appel de qui on ne répondait pas chez lui ». De ces petits poèmes intimes quelques-uns ne sont pas sans charme, amours d'adolescent aux doigts unis devant la mer, silhouettes de passantes disparues, image d'une vieille maison d'où l'on voyait des jardins, des cours et des murailles vertes de fougères et maintenant, près de la chambre où dorment les enfants, la bonne bibliothèque de travail que visite furtivement le premier soleil de janvier :

> Autour des cyclamens il paraît voltiger ;
> Tout à coup il s'allonge, au mur du fond s'incline,
> Décroît et puis caresse en passant mon *Racine*.
> Et puis il saute à la fenêtre et disparaît
> Sans même m'avoir dit quel jour il reviendrait.

Ce sont d'aimables vers d'une muse pédestre. Mais pourquoi M. Charles Daniélou use-t-il de mots barbares :

> Et le lustre *bruisse* au plafond et chatoie.

Il n'a même pas l'excuse d'avoir été induit en tentation par les nécessités de la mesure ; *bruit* lui eût donné autant de syllabes que *bruisse* et lui eût évité un péché contre la langue.

Vingt poèmes en prose. *Vingt poèmes en prose*, qui ne feront oublier ni Gaspard de la Nuit, ni Baudelaire, ni les Ballades de M. Paul Fort, ni les admirables chants d'amour de Mme Marguerite Burnat-Provins ; et lorsque *Satan parla*, il ne parla pas aussi bien que Zarathoustra et surchargea ses phrases de vilaines syllabes :

> Il y a l'action appropriée à l'état qui précède, il y a celle qu'appelle rationnellement le but que l'on poursuit.

Et cependant les *Fables marines* ne manquent pas de tout agrément et il se peut que plus tard M. Marcel de Malherbe exprime mieux les belles images qu'il a entrevues.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Jeanne Landre : *Echalotte et ses amants*, Louis Michaud, 3 fr. 50. — M. Duplay : *Léo*, Mathot, 3 fr. 50. — Harry Trémont : *Incivilisés*, F. Juven, 3 fr. 50, Charles Sanglé : *Nitaoukrit*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Victor Margueritte : *Le Talion*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Gaston Leroux : *Le Parfum de la Dame en noir*, Pierre Lafitte,

3 fr. 50. — Guy de Téramond : *Le Mystérieux inconnu*, Monde Illustré, 3 fr. 50. — Ed. de Fréjac, *Voyage à l'axe de la terre*, Louis Michaud, 3 fr. 50. — Paul Arosa : *Mémoires d'une 50 H. P.*, Stock, 3 fr. 50. — Cléa Lucius : *Inferna*, Garnier, 3 fr. 50. — Pierre Veber : *Dans un fauteuil*, Vie parisienne, 3 fr. 50. — Xavier Toreau-Bayle : *Une Française aux Etats-Unis*, Mathot, 3 fr. 50. — Francis Bœuf : *Le Cœur nu*, La Mutuelle des auteurs, 3 fr. 50. — Gaston Bergeret : *Nicole à Marie*, Hachette, 3 fr. 50. — Henry Kistemaeckers : *Aéropolis*, Fasquelle, 3 fr. 50.

Echalotte et ses amants, par Jeanne Landre. Comme l'indique très suffisamment son titre, ce livre est d'un haut ragoût. Imaginez un tout petit Léon Bloy, un amour de Léon Bloy en peau rose avec un carquois dans le dos, et vous aurez une idée du style. Ce n'est pas fait pour les bourgeoises, non, ni pour les bourgeois du reste, mais les marquises du temps de la princesse Palatine auraient eu plaisir à le feuilleter. Il s'agit des mœurs montmartroises. Y a-t-il des mœurs montmartroises? Oui, et rue Lepic on ne doit pas penser absolument comme on songerait boulevard Saint-Germain, voire même rue de Condé. Dans la vie de Montmartre, le ruisseau tient une large place et je ne sous-entends pas le vilain ruisseau allégorique rempli de boue, mais celui qui cascade pimpant, charriant à la fois la lumineuse pelure d'orange sur laquelle glissent fatalement tant de femmes s'égarant le long des trottoirs, le mince bouquet de violettes acheté, racheté puis jeté, les bouts de cigarettes, aussi, souvent, toutes les épluchures des bonnes ménagères qui aiment l'ordre. L'eau n'y est pas chimiquement pure; pourtant elle reflète le rayon de soleil tout comme un lac de Suisse; on y rencontre la paillette de l'esprit, sinon la limpidité de la vertu, et puis c'est de l'eau qui fait tourner le *Moulin de la galette* pour les miséreux, pleurant leurs désirs toujours insatisfaits, le *Moulin rouge* où les riches trop satisfaits suent leur sang. Dans ce milieu de folie, on voit s'agiter presque raisonnablement une pauvre créature sans malice, Mlle Echalotte, laquelle est l'assaisonnement nécessaire du plat du jour de beaucoup de Messieurs d'ailleurs beaucoup plus malins qu'elle. Elle aime un jeune voyou et s'arrange pour lui garder intact le dessert qu'elle vole aux tristes sires qui se cotisent pour lui offrir à dîner. Elle leur fait avaler, moyennant le piment un peu vulgaire de sa personne, des tas de couleuvres qu'ils s'efforcent de transformer en savoureuses matelottes d'anguilles; mais tout finit par des indigestions. Parmi la curieuse société des *Em... bêtes du dimanche*, sorte de collection de grotesques, on rencontre des types vraiment inoubliables et qui me semblent peints d'après nature, petits rentiers vicieux, vieux beaux ayant enfin dételé, marchands de denrées louches, originaux mystérieux peut-être fous, tel *l'homme au supplice indien*, une imagination diabolique ou mieux une navrante réalité. Je pardonne la vulgarité voulue de certains passages à Mme Jeanne Landre pour son invention, sa découverte de *l'homme au supplice indien*. Ce n'est rien,

direz-vous, la création de ce fumiste qui attire chez lui des tas de femmes en leur parlant d'un terrible secret de volupté sauvage...et qui les renvoie ensuite sous le spécieux prétexte que leur tempérament débile ne lui permet pas d'essayer son système... Moi, je trouve ce génial. Ce simple figurant ferait, à mon avis, le succès de la pièce... et il y en a encore de plus effarants. Echalotte se promène, fait la navette de l'un à l'autre de ses *navets*, comme elle daigne les appeler. Elle monte sur les planches, descend dans la rue ou dégringole dans le quatrième dessous, le bar *Adonis* ou le *Frelon*, avec le même sourire de perverse ingénuité. Perverse? Peut-être point, car elle est sincèrement peuple : elle vend les pommes de *ses étagères* et elle ne les surfait pas. C'est le plaisir à six sous la livre moins gâté que chez les grands marchands de ce comestible. Il s'agit bien d'une étude de mœurs qu'on a essayé de rendre nature. Pas d'intrigues compliquées ni de dialogues à effets dramatiques. Tout coule de source... de la source qui fournit les ruisseaux où se mirent les joyeux moulins, celui de la pauvre Galette, celui aux bras pourpres de tout le sang des amours crucifiés, et c'est d'une belle ironie.

Léo, par Maurice Duplay. Nouvelle étude de mœurs montmartroises. Il s'agit d'un jeune mâle toujours à vendre comme une simple fille du pays des plaisirs. Il est d'abord *chasseur* de cabaret, il apporte les billets doux et endosse les pardessus, ouvre les portières. Né dans une famille qui ne peut vivre que sur les vices des voisins, il aide à violer sa sœur, puis se met en ménage avec une charmante petite marmite. Comme tout cela ne rapporte guère, il rêve, tel tout souteneur se respectant, du crime bien propre qui lui donnera la grande fortune et une certaine considération. Un soir de dèche, il tue la fameuse Diane de Chandeuil, pour s'approprier ses bijoux, mais, voyez la guigne, faible de caractère, l'assassinat n'était pas sa vocation, il a des remords, il avoue, malgré sa peur des gendarmes. Alors, la petite marmite l'entoure de sa touchante pitié. On jette les bijoux compromettants dans la rivière et on ira se terrer au loin bourgeoisement, provincialement pour lire chaque soir le compte-rendu des ignobles exploits des apaches dans sa feuille quotidienne. Décidément, Montmartre est le pays de toutes les vertus.

Incivilisés, par Henry Trémont. Est-ce que par hasard l'auteur s'imaginerait que les seules Américaines détiennent le record de ces sortes de malpropretés féminines? Elle est très Parisienne, cette jeune personne. Elle se cherche des amants pas dangereux au point de vue de sa ligne physique et quand elle a bien remonté son instrument elle lui fait accomplir des tours de... faiblesses d'autant plus amusants qu'il est consentant de toutes les manières. Un peu malade, infirme même, le marquis Georges de Bréhan a une pauvre nature de domestique, n'en déplaise à l'auteur, et la petite Babe en profite.

Des tas de Françaises pourraient en faire ce qu'elle en fait : un joujou d'alcôve. Maintenant il y a des détails de mœurs intéressants sur la vie intime d'Amérique, principalement sur la vie de sport. Ils prouvent que nous comprenons mal ces entraînements brutaux, parce que, en France, aujourd'hui... nous sommes tous malades.

Nitaoukrit, par Charles Senglé. La reine Nitocris doit épouser son frère, selon l'usage antique des cours égyptiennes, mais le pauvre prince est affligé d'un mal mystérieux. Il tombe en des accès épileptiques effroyables et commet en cet état les pires atrocités. On lui adresse un mage, un savant, Rïngir, qui, peut-être, le guérira, et Rïngir, amoureux de la reine Nitocris, guérit, en effet, le roi de tous ces maux par le feu qui purifie tout. Du fond de son palais incendié, comme un phénix renaît un nouveau prince ; « héritier de la chair et du sang du soleil » il ressemble à la fois au frère de la reine et au mage Rïngir, mais le peuple se prosterne parce qu'il impose son mensonge par de très sages lois, aussi l'amour dévoué de la reine. Plus tard, les grands mécontents de sa philosophie l'assassineront à leur tour et la reine le vengera en attachant de nouveau à sa cause de grande amoureuse Pseumouth, le vaillant guerrier. Ce roman est de l'histoire, une histoire passionnée et passionnante, un peu alourdie par les joyaux scientifiques que son auteur lui ajoute généreusement. On n'est jamais trop riche chez les savants. Je crains que les ignorants ne prennent ça pour des cailloux.

Le Talion, par Victor Margueritte. La jeune femme adultère qui découvre en elle le fruit adultérin. Lutte contre l'évidence, lutte contre l'amant qui tient à sa mauvaise graine, lutte contre la situation mondaine et enfin acceptation de tout le monde, y compris du pauvre mari. Comme j'ai horreur de ce sujet, je ne vais pas faire mes compliments à l'auteur, dont j'estime d'ailleurs beaucoup le talent, pour l'avoir choisi. Je ne le chicanerai pourtant qu'à propos du dénouement : encore la maladie de l'enfant qui arrange les choses ! C'est extraordinaire ! Dès qu'une femme devient adultère, son enfant attrape le croup ! Ça ne rate pas ! j'aimerais mieux tout de même autre chose comme pis-aller. C'est pas naturel qu'un gosse tombe malade lorsque sa mère ou son père ne savent plus où donner de la tête. Ou alors il nous faut évoquer le souvenir antédiluvien de la punition du ciel ?

Le Parfum de la Dame en noir, par Gaston Leroux. Imaginez du Ponson du Terrail écrit par Maeterlinck. Tout le monde est aveugle et se meut dans le noir ; on flaire des choses, des gens, les portes ne s'ouvrent pas ou s'ouvrent toutes seules. Chacun est nécessairement l'assassin de la victime à moins qu'il ne puisse être le contraire. Il y a des châteaux forts modernes, des traces de sang qui sont de la peinture et des gens qui portent de véritables fausses

barbes. A la fin, Rouletabille, qui a 18 ans, part pour la Russie remplacer Naudeau après avoir enfin découvert que son père était alternativement le mari ou l'amant de sa mère et surtout le pire des bandits. C'est le grand succès du jour, oui!

Le Mystérieux inconnu, par Guy de Téramend. Çà, c'est encore beaucoup plus fort, car après nous avoir promenés à la suite d'un atroce chenapan qui tue tout le monde, on nous démontre que, malgré ses nombreux assassinats, c'était le plus honnête des personnages. La police lui fait des excuses et il épouse tranquillement l'héroïne. Pauvre police ! Etonnez-vous, après ça, qu'elle n'arrive pas à pincer l'apache!

Voyage à l'axe de la terre, par Ed. de Fréjac. Il paraît qu'à cet axe on retrouve *les fourmis* humaines qui furent certainement primitivement créées par le Tout-Puissant pour perpétuer le bon sens et l'amour du travail dans notre espèce. Ces fourmis, blanches et ailées, sont des femmes sans sexe, j'allais dire sans axe, et elles sont détournées de leur voie droite par un jeune perturbateur de génie français qui leur tombe des nues (en ballon). Discussions philosophiques, souvent curieuses, mais grande abondance de détails polissons.

Mémoires d'une 50 H. P., par Paul Arosa. Ce qui me plaît surtout dans cette histoire fantastique, c'est la grande passion d'une 50 chevaux pour un canot automobile. Ne vous y trompez pas ! L'avenir nous réserve le monstre inconnu né sournoisement de l'union trépidante de deux moteurs surchauffés... Alors... sauve qui peut!

Inferna, par Cléo Lucius. La terre mérite ce surnom, paraît-il, vue d'une autre planète qui s'appelle le Séjour de la Beauté. Dans ce roman, il y a un étonnant mélange d'au-delà et de vie normale un peu déroutant. On a des amis et des parents dans une planète, et vous partez les rejoindre comme pour un simple voyage, en passant par exemple sous le tunnel sombre de la mort. *La Terre de beauté* fut publiée par une dame : Alix Nils, qui aurait aussi projeté d'écrire *Inferna*, mais une autre dame, son amie, a interprété l'idée de l'auteur maintenant défunt de cette *Terre de beauté*.

Dans un fauteuil, par Pierre Veber. Brillante fantaisie exécutée sur les différents ressorts des sièges académiques. Il y a des passages très acrobatiques où la morale perd absolument tous ses droits, mais des clous dorés, très dorés... à part qu'il vaut mieux pas s'asseoir dessus. Le nommé Tendre en est après avoir étudié furieusement la carte du même nom,

Une Française aux Etats-Unis, par Xavier Torau-Bayle. Une provinciale, mal mariée en premières noces, devient l'heureuse compagne d'un fermier américain et fait naturellement l'éloge de

SCANNED

toute l'Amérique, en détail. A rapprocher d'*Incivilisés,* autre étude de mœurs américaines, ce roman fait un violent contraste. Qui croire ?

Le Cœur nu, par Francis Bœuf. Le héros refuse de faire un mauvais prêtre; il devient un excellent huissier, qui tue les chiens, mais solde les comptes arriérés des gens qu'il devait saisir. Il est d'ailleurs dupe de sa philanthropie et s'en retourne aux champs, après avoir perdu sa femme et ses illusions. Un prêtre *saisissant* les âmes aurait été moins déçu que ce pauvre Lucain, obligé de toucher aux réelles misères du corps.

Nicole à Marie, par Gaston Bergeret. Roman par lettres. Jeune fille, fiancée ou femme, puis jeune mère, Nicole raconte tout à Marie. C'est certainement une femme de lettres. Ne passe par ces crises de sentiment que celles qui aiment l'analyse.

Aéropolis, par Henry Kistemaeckers. La plus amusante de ces folles histoires est celle du *péril jaune*... dont tout le monde parle, mais qui, réalisée, nous ferait probablement rire plus jaune encore.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Collection des Plus Belles Pages : Maurice de Guérin. Avec un Portrait et une Notice de Remy de Gourmont. 1 vol. in-16, 3 fr. « Mercure de France ». — Henri Boucher : *Souvenirs d'un Parisien. Deuxième série, 1853-1862.* 1 vol. in-18, 3. 50, Perrin. — Georges Grappe : *Dans le Jardin de Sainte-Beuve. Essais.* 1 vol. in-18, 3. 50, Stock. — Georges Philippe : *Les Jardins de Bade.* 1 vol. in-18, 2.50, « Edition du Beffroi ». — J.-H. Retinger : *Le Conte fantastique dans le Romantisme français.* 1 vol. in-18, 2 fr., Bernard Grasset.

Il n'y a peut-être aucune œuvre dans notre littérature qui nous donne une émotion intellectuelle aussi belle et aussi pure que ces fragments des œuvres de **Maurice de Guérin.** Devant *le Centaure*, « ce morceau colossal de marbre antique », comme disait Sainte-Beuve, on se sent pris d'une admiration étonnée et d'un immense regret pour toutes les promesses que la mort de ce jeune écrivain a emportées avec elle. Mais c'est dans ses lettres, écrites avec un moindre souci d'art, mais avec une spontanéité et une sûreté de langue admirable, qu'il s'est le mieux révélé à lui-même d'abord, et à nous, tel qu'il était, nature inquiète et perpétuellement malheureuse, mais d'un tourment d'infini. Sa sensibilité, toujours aux écoutes, fut plus souvent blessée que caressée par le contact des êtres et des choses... « Il n'est presque pas de moment dans la journée qui ne m'apporte une souffrance produite par l'anxiété et le tremblement d'un esprit sans cesse alarmé. » Le bonheur même trouble son âme et la fait ployer sous son poids ; mais comment analyser de telles nuances, il faut citer :

Il y a pour moi tel moment où il me semble qu'il ne faudrait que la tou-

cher du doigt le plus léger pour que mon existence se dissipât. La présence du bonheur me trouble, et je souffre même d'un certain poids que je ressens ; mais je n'ai pas fait deux pas au dehors que l'agitation me prend, un regret infini, une ivresse de souvenir, des récapitulations qui exaltent tout le passé et qui sont plus riches que la présence même du bonheur...

Ces dernières lignes m'arrêtent : elles m'expliquent le tourment de Guérin, qui ne posait jamais nettement son pas dans le présent, parce que pour lui, la vibration du passé n'était jamais complètement assourdie. Vivre complètement dans la minute présente est un bonheur interdit aux natures trop sensibles qui n'ont jamais épuisé le bonheur ou la douleur des heures et des jours précédents. Maurice de Guérin eut ce don de sensibilité rétrospective poussé jusqu'à la maladie, mais n'est-ce pas sa délicatesse physique qui fit son âme d'une réceptivité infiniment sensible, apte à photographier les nuances les plus délicates de la nature? Dès ses premières années, il avoue cette curiosité de sensation : « Lorsque mon âme avait reçu quelque impression, je n'allais pas la perdre et l'effacer au milieu des jeux et des distractions que m'eût procurés la société d'un autre enfant de mon âge. Mais je la conservais tout entière; elle se gravait profondément dans mon âme et avait le temps de produire son effet. » Cette absorption, cette contemplation de la vie jusqu'à l'extase, jusqu'aux larmes, nous expliquent la plénitude de son style où toutes les images sont vivantes et cueillies directement dans les forêts, comme ces rameaux qu'en courant le Centaure élevait par-dessus sa tête : « La vitesse de la course suspendait la mobilité du feuillage qui ne rendait plus qu'un frémissement léger : mais au moindre repos, le vent et l'agitation rentraient dans le rameau qui reprenait le cours de ses murmures... » On a dit et écrit bien souvent, depuis Sainte Beuve et George Sand, la beauté de ce poème : *le Centaure*, cet admirable morceau de marbre antique, mais il ne faudrait pas que cette qualification accrochât une idée de pastiche de l'antique; il y a, dans ce poème, en prose une originalité de pensée, de symbole et de langue qui se suffit à elle-même. On peut même y découvrir, avec toutes ses nuances, artistiquement fixées, la physionomie de Guérin, son enfance inquiète et grave, les désirs et les rêves de son âme profonde. Ce poème de Guérin nous situe dans la même atmosphère divine et légère que *l'Après-midi d'un faune*, de Mallarmé.

Mais que l'on lise aussi, dans ce petit volume, *la Bacchante*, de la même inspiration et du même marbre que *le Centaure*, les fragments du *Journal*, plus intime et plus secret, les Lettres, et, à l'appendice, les études de George Sand et de Sainte-Beuve, qui permettent de mieux comprendre encore la beauté de cette œuvre.

§

Voici la deuxième série des **Souvenirs d'un Parisien**, de Henri Boucher (1853-1862). Journal d'événements intimes, de faits personnels qui n'intéressent guère la littérature, la grande ou la petite histoire littéraire. L'auteur cependant est presque un homme de lettres, et son journal est parsemé de critiques littéraires, mais ses jugements sont ou sans imprévu ou d'une telle injustice qu'on ne saurait les reproduire que par amusement. On l'a forcé « d'avaler *Madame Bovary*, le plus exécrable roman qui soit, cette plate et ignoble production... Pour trouver cela beau, disait un de mes amis, il faudrait admettre que le beau varie. » Abstraction faite du calembour, il y a, dans cet aveu, l'explication de l'incompréhension : la beauté n'est en effet pas immuable, elle aime, comme les femmes, à se vêtir de robes nouvelles.

Une grande admiration s'étale dans ce livre, l'admiration pour Victor Hugo, et plus le poète gonfle son inspiration, plus Henri Boucher se pâme. Cet amour pour Hugo va jusqu'à la haine de Sainte-Beuve, « l'ingrat ami ». Cette haine nous vaut une page amusante : le **récit d'un cours de Sainte-Beuve.**

A midi et demi, au milieu d'un tumulte déjà assez fort — une porte rembourrée avait été enlevée de ses gonds — Sainte Beuve s'est présenté. Sa figure très colorée, ses joues grasses, ses lunettes, son front si fuyant que la lumière glissait dessus, son attitude satisfaite, sa physionomie pleine d'une assurance pouvant tourner à l'aigreur, son habit de ville tout neuf, ses gants frais, son rouleau de papier, tout en lui m'a déplu.

Il a été tout de suite ridicule. Tenu un quart d'heure sur la sellette par des cris dérisoires demandant le grand amphithéâtre, il a commencé par les prendre au sérieux, par remercier, puis, s'apercevant de son erreur, il a donné du bec, s'agitant comme un gros perroquet sur son perchoir. Ce Sainte-Bévue a maladroitement débuté par louer l'illustre ministre auquel il devait sa chaire; puis il a honteusement poursuivi en disant que l'histoire mâle et sobre louerait le prince, grand par les négociations comme par l'épée qui... On l'a hué. Il a riposté d'une voix aigre et perçante : « Vous déshonorez la jeunesse française. » On lui a crié : « Elle respecte les vaincus. Vous, vous déshonorez la poésie. Vous n'êtes qu'un historiographe du *Moniteur*. » Alors il a fait un geste désespéré au-dessus de sa tête et une vingtaine de sergents de ville ont fait irruption dans la salle qui s'est vidée d'un bon tiers. Il a lu alors paisiblement son manuscrit, dont *l'Enéide* faisait tous les frais.....

A une séance de l'Institut Henri Boucher fixe encore Sainte-Beuve pour nous en faire cet autre portrait. Toujours, cet interminable front fuyant : « Sa figure ronde et pleine rappelle Victor Hugo, comme Chatillon le remarquait le soir, mais Victor Hugo en laid. La grimace de sa figure et de ses sourcils a été, tout le temps de la séance, celle

d'un chat vivement contrarié. » Henri Boucher nous fait encore entrer avec lui dans l'intimité de Jules Janin et de Mme d'Agoult; ce sont de petits croquis d'intérieur qui ont un certain charme.

§

Dans le jardin de Sainte-Beuve. Ces essais de M. Georges Grappe s'ouvrent par une conversation posthume avec le critique des *Lundis*, qui y expose sa méthode avec une méthode que Sainte-Beuve ne dut jamais, en aucune causerie, formuler aussi synthétiquement. On songe aux révélations des tables tournantes qui ne disent jamais que la propre pensée, consciente ou subconsciente, de celui qui les interroge. Par la bouche de Sainte-Beuve, c'est M. Grappe qui parle, mais l'idée qu'il se fait du critique est conforme à celle que Sainte-Beuve nous a laissée de lui-même par ses ouvrages; c'est un Sainte-Beuve indulgent, compréhensif, sans lourd dogmatisme, sceptique au point de douter des vérités qu'il vient de découvrir, par hasard, en causant : on sent que cet homme est riche de doutes parce qu'il est riche d'idées. Sa critique veut comprendre, plutôt que critiquer, et faire comprendre. M. Grappe nous indique par cet exposé qu'il prétend appliquer aux Romantiques qu'il étudie cette même méthode indulgente, mais il ne peut se défendre d'un certain dogmatisme et l'on voit tout de suite qu'il a une profonde horreur du romantisme, de la folie romantique. Pour lui, V. Hugo incarne cette folie; mais ce romantisme de Hugo n'est qu'une parade; nul, plus que lui, n'eut l'esprit plus bourgeois et plus pratique. Il nous le montre s'isolant dans sa gloire, et s'entourant de disciples médiocres; il nous dit que sa haine pour Napoléon III fut surtout de l'ambition déçue : il espérait que le prince le ferait ministre. Enfin, jaloux de Lamartine, il cultiva l'éloquence parlementaire, et récolta une phraséologie de démagogue qui « désormais se mélangera à tous ses poèmes, lui assurant une popularité immense et le pontificat suprême, à l'heure où la République se réinstellera en France ». Mais n'est-ce pas toujours par ce qu'ils ont de plus médiocre que les poètes parviennent à la grande gloire ? Voilà l'exilé, installé à Hauteville, entre sa femme et sa maîtresse, menant une vie confortable et jouant au martyr : Ah! n'exilons personne...! Il oublie qu'il s'est lui-même exilé, et que Napoléon ne daigne pas s'irriter contre lui : alors il s'exalte, prophétise et lance vers la France, du haut de son rocher, des poèmes où le sublime se mêle au ridicule.

M. Grappe consacre d'intéressantes pages à George Sand, à Balzac, à Mérimée et à Sainte-Beuve. Ces études sont curieuses surtout par ceci : qu'elles sont l'interprétation très actuelle d'œuvres déjà anciennes. Si déjà Balzac et Sainte-Beuve demeurent tout entiers vivants, que reste-t-il de G. Sand, qui fut si populaire ?

§

Les Jardins de Bade, par Georges Philippe, jeune homme plein de promesse et trop tôt disparu. Ces petits poèmes en prose sont d'une grande pureté de langue; le charme du vieux rêve allemand s'y mêle à une sensualité toute fraîche et toute actuelle. Les *Ballades des bords du Rhin* ont un rythme sûr de lui, qui s'appuie sur une sensation sûre d'elle-même, et une sorte de soulèvement voluptueux, sensuel, qui redonne aux mythes allemands une réalité vivante. C'est le désir du poète que symbolisent ces gnomes et ces ondines : « Venue des monts, une odeur d'amour a passé dans le vent, ce soir. » Il faut remercier M. Léon Bocquet, directeur du *Beffroi*, de nous avoir fait entendre cette symphonie.

§

Après avoir recherché les origines du **Conte fantastique dans le romantisme français**, M. J.-H. Retinger étudie cette forme du fantastique dans les œuvres des écrivains français romantiques, Charles Nodier, Théophile Gautier, Mérimée, Gérard de Nerval, Balzac, etc. Le conte fantastique, après ces maîtres, ne retrouve une nouvelle vie que sous l'influence d'E. Poe : c'est toute une littérature qui découle du poète américain. Barbey d'Aurevilly s'inspire de lui, et d'Hoffmann. La raison de cette supériorité dans le merveilleux, c'est que ces deux poètes sont vraiment hallucinés et racontent, dans leurs histoires, de vraies terreurs. Mais, ajoute M. Retinger, le véritable successeur du conte fantastique du romantisme français fut Villiers de l'Isle-Adam, « qui égala ses prédécesseurs dans ses *Contes cruels*, dans ses *Histoires insolites*, dans son *Tribunat Bonhomet*, en créant presque une nouvelle forme du genre ».

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURES ANTIQUES

A. Croiset : *Les Démocraties antiques*, Paris, E. Flammarion, 3 fr. 50. — A. Van Gennep : *La Question d'Homère*, Paris, Mercure de France, 0 fr. 75. — Eschyle : *Les Drames*, traductions en vers, par Philippe Martinon, Alger, chez l'auteur, 6 fr. — Sophocle : *Les Drames*, traductions en vers, par Philippe Martinon, Paris, Fontemoing, 2 fr. — Euripide : *Les Drames*, traductions en vers, par Philippe Martinon, Paris, Fontemoing, 2 vol., 5 fr. — M. Accius Plautus : *La Farce de la Marmite*, traduite par Laurent Tailhade, Paris, Messein, 3 fr. 50. — Euripide : *Les Bacchantes*, édition avec commentaire critique et explicatif, par Georges Dalmeyda, Paris, Hachette, 2 fr. 50. — *Tibulle et les auteurs du « Corpus Tibullianum » :* texte établi par A. Cartault, Paris, Armand Colin, 7 fr.

Le petit livre que vient de publier M. Alfred Croiset, **les Démocraties antiques**, est des plus attrayants, et sa lecture rendra de grands services. Il est des hommes qui, quand ils dissertent de politique, aiment prendre des exemples dans le passé : que de fois,

songeant aux plaisanteries d'Aristophane ou aux rêves de Platon, de tels hommes ont prétendu que le gouvernement populaire n'avait été, dans Athènes, qu'un gouvernement de maladroits et de corrompus! Le livre de M. Croiset montre toute l'erreur de cette opinion.

M. Croiset résume avec la plus vive clarté les notions que nous pouvons avoir sur l'histoire politique d'Athènes : car c'est d'Athènes surtout qu'il nous parle dans son livre.

D'autres cités grecques, dit-il, ont établi la démocratie; mais nous n'avons sur elles que des informations trop fragmentaires pour être en état d'en suivre l'histoire d'un bout à l'autre et d'en retracer une image précise. En outre, l'évolution a été plus régulière et plus complète à Athènes que partout ailleurs : elle s'y est faite spontanément, sans intervention du dehors, et s'est poursuivie jusqu'à son terme naturel.

L'histoire politique d'Athènes est logique; l'état athénien évolue vers la démocratie avec une régularité singulière.

En moins de cent cinquante ans, Athènes passe de la domination des Eupatrides au plein épanouissement du régime démocratique. Dans cette marche en avant, on ne trouve ni lenteur, comme à Rome, ni arrêt définitif, comme à Chios, ni complications et combinaisons, comme à Sparte. Le mouvement est rapide et direct. En même temps, il est aisé et doux : il n'entraîne qu'un minimum de luttes, sans graves déchirements intérieurs; Athènes arrive sans beaucoup de secousses au terme extrême de l'évolution démocratique, et elle s'y maintient pendant plus d'un siècle sans révolutions importantes.

C'est à Solon que les Athéniens faisaient honneur d'avoir fondé la démocratie. M. Croiset expose très nettement ce que nous savons de l'œuvre de Solon. Sa constitution établit des principes ; elle resta dans le souvenir des Athéniens comme un modèle à admirer, mais on ne l'appliqua guère. Ceux dont elle avait supprimé la domination ne voulaient point s'y soumettre; il y eut, après Solon, des luttes entre les hommes de différentes classes, et Pisistrate put s'emparer du pouvoir.

Les tyrans chassés, le peuple, après une courte lutte, l'emporta définitivement sur l'aristocratie, et Clisthène modifia la constitution de Solon. Les réformes de Clisthène sont les dernières réformes d'ensemble qui se firent dans Athènes.

L'essentiel est fait ; il ne s'agit plus que de mesures particulières, allant toutes, il est vrai, dans le même sens et amenant la constitution et la forme qui devait ensuite régner presque sans changement pendant un siècle et demi.

M. Croiset analyse la constitution d'Athènes. Il nous en fait connaître les dispositions; il nous en fait comprendre tout l'esprit ; il nous montre comment elle fonctionna.

La constitution athénienne est démocratique jusqu'à l'extrême, jusqu'au paradoxe : en deux mots, le peuple exerce la souveraineté directement, et les magistrats sont le plus souvent désignés par le tirage au sort.

Nous voyons comment agit l'assemblée du peuple; nous apprenons quelles étaient les attributions du Conseil des Cinq Cents. Avec sagacité, les raisons sont exposées pourquoi tant de magistrats étaient recrutés par le tirage au sort, pourquoi les pouvoirs, très divisés, ne sont exercés par les mêmes hommes que pendant des temps très courts. Et un passage fort intéressant du livre est celui où nous est indiqué le rôle que jouèrent les orateurs dans la politique athénienne.

Mais le chapitre des *Démocraties antiques*, qu'on lira, je crois, avec plus d'agrément encore que les autres, est celui où M. Croiset étudie l'esprit et les mœurs de la démocratie athénienne L'Athénien est intelligent; il a l'esprit fin et vif. Il est prompt à concevoir les théories, et il les exprime avec une éloquence naturelle. Il aime à généraliser et à philosopher. Il sait prendre des résolutions rapides, et les entreprises hardies ne le rebutent point. Mais il lui arrive d'être inconstant et léger, son imagination nuit parfois à sa volonté; il a des enthousiasmes subits, des colères brusques, des frayeurs rapides; il manque de sang-froid, il se laisse aller aux pires découragements. Il est une qualité, d'ailleurs, que tous lui reconnaissent : l'Athénien est humain.

Cet esprit d'humanité se manifeste avec éclat dans la vie publique. Nulle part les luttes politiques, dans l'antiquité, n'ont été plus clémentes qu'à Athènes..... Aucune histoire n'est moins sanglante que celle de la démocratie athénienne..... Les violences qu'on rencontre dans l'histoire d'Athènes sont surtout le fait des groupes aristocratiques qui se vengent, durant quelques périodes éphémères de réaction, de l'abaissement politique où ils avaient été réduits. Mais la démocratie, consciente de sa force, n'aime pas à en abuser, et s'abandonne, sans crainte, à ses instincts naturels, qui la portent vers l'oubli des crimes impuissants et le rétablissement de la paix intérieure. Une sorte d'indulgence facile, ennemie des longues rancunes, lui rendait aisé le pardon des injures.

M. Croiset nous montre quelle éducation on donnait à l'Athénien : les citoyens illettrés étaient rares dans la république athénienne. Pour exprimer qu'un homme n'avait eu aucune instruction, on disait : « Il ne sait ni lire ni nager, » mais bien peu ne savaient ni lire ni nager. Dans *les Chevaliers*, Aristophane met en scène un charcutier, qu'il juge l'individu le plus ignorant du monde : le charcutier d'Aristophane sait lire. Le peuple d'Athènes aime les belles œuvres d'art, et il les comprend. La pratique de la démocratie semble avoir aidé ce peuple ingénieux à discerner ses qualités, et à les cultiver.

Quand on examine les faits sans parti pris, conclut M. Croiset, on est amené à reconnaître que la démocratie athénienne a été une des plus grandes créations du génie grec. Elle a connu un idéal de vie collective très noble, où la loi, c'est-à-dire la raison commune, serait la règle suprême des actions, et où l'individu cependant aurait un large espace pour se mouvoir librement et développer toutes ses forces. Cet idéal, qui devait être de plus en plus celui de l'avenir, elle l'a conçu et exprimé avec une claire conscience, dès le temps de Solon, de Clisthène, de Périclès. En fait, malgré les inévitables imperfections des choses humaines, elle l'a réalisé dans une mesure assez large pour que les deux siècles environ qui correspondent à l'épanouissement de ses institutions aient été une période de fécondité incroyable dans tous les ordres d'activité humaine, dans la vie publique et privée, dans les arts, dans la pensée. L'humanité n'a guère connu de période où un groupe politique ait été plus véritablement « civilisé », dans le sens plein du mot, et qui ait laissé à l'avenir un héritage plus riche en œuvres et en suggestions de toute sorte. C'est là, sans aucun doute, un glorieux bilan.

Quelques chapitres, rapides et précis, sur les démocraties grecques autres que la démocratie athénienne, sur Carthage et sur Rome, complètent l'excellent petit livre de M. A. Croiset.

§

On aura utilement recours à l'étude que M. A. Van Gennep a intitulée **la Question d'Homère**. M. Van Gennep a résumé avec adresse et avec netteté les données actuelles de la question. L'archéologie grecque ne lui est point étrangère, et il est folkloriste avisé ; il aime en outre les beaux poèmes. Il a sérieusement dépouillé les livres scientifiques et les livres critiques qui traitent de l'*Iliade* et de *l'Odyssée*, ou des découvertes faites dans les pays helléniques, ou encore des civilisations primitives et des littératures populaires. Les conclusions de M. Van Gennep sont sages ; on pourra les contester, mais on ne niera point qu'il ne les fonde sur une connaissance réelle u sujet, et que, loyalement, il a donné aux lecteurs les moyens de se faire une opinion autre que celle qu'il adopte.

A la suite de l'étude de M. Van Gennep, on trouvera une bibliographie critique, consciencieusement établie par M. A. J.-Reinach.

§

M. Philippe Martinon nous donne, mis en vers français, tous les **Drames** d'Eschyle, quelques-uns parmi ceux de Sophocle et parmi ceux d'Euripide.

M. Philippe Martinon croit qu'il a traduit Eschyle, Sophocle et Euripide : il se trompe singulièrement. D'abord, quelque conscience qu'on ait, quelque talent, quelque génie, on ne peut pas traduire en vers français des vers grecs. Ensuite, pour ne pas rebuter les lecteurs non hellénisants, M. Martinon a fait des coupures dans les œuvres

qu'il voulait rendre : il a, dans les tragédies d'Eschyle, du moins, et celles d'Euripide, réduit les chœurs à quelques vers; il a abrégé les dialogues, les récits, les discours. Ce ne sont pas des traductions que nous donne M Martinon, ce sont des adaptations.

Les adaptations de M. Philippe Martinon ne sont pas des meilleures. Elles sont beaucoup moins dramatiques que les drames originaux. Comment M. Martinon n'a-t-il pas vu que, dans *les Sept*, par exemple, les chœurs où les femmes thébaines disent les angoisses, les espoirs, les douleurs de la ville assiégée, sont dramatiques au plus haut point? Les discours, ardents et subtils, d'Euripide, surprennent le spectateur et le ravissent, tant les idées y sont hardies et justes : jamais dramaturge n'écrivit couplets plus scéniques. M. Martinon ne se doute point que le dialogue entre Apollon et Thanatos, dans le prologue d'*Alceste*, est d'un tragique puissant : qu'on le traduise aussi littéralement qu'on pourra, et le moins hellénisant des lecteurs en comprendra la vigoureuse beauté.

§

M. Laurent Tailhade, avec sa verve coutumière, nous dit quelle fut son ambition, en traduisant **la Farce de la Marmite**, de Plaute :

Tenter de restituer au vieux comique le mouvement, la drôlerie et le pittoresque dont une longue suite d'incolores versions l'a dépouillé .. emprunter à l'argot ses formules concrètes, ses images, ses tropes éclatants, ses contrastes et ses raccourcis; ne reculer ni devant l'archaïsme ni devant le modernisme de l'expression ; garder cependant les formes du langage, les mœurs et les décors latins ; ne franciser ni les vêtements ni les ustensiles..... calquer parfois le texte avec la plus étroite minutie et, parfois, l'interpréter de la manière la plus libre; attribuer à la populace une part légitime dans l'héritage plautinien.....

Et, ce qu'il voulait faire, M. Laurent Tailhade l'a fait. On éprouve une joie constante à lire *la Farce de la Marmite*. L'expression est toujours du pittoresque le plus exact. Quelle langue merveilleuse, riche, souple, énergique, légère, M. Laurent Tailhade prête aux personnages de Plaute!

Et le mouvement de la comédie originale ne me semble point modifié. M. Laurent Tailhade s'est gardé de rien couper. Parfois, il a rendu, avec la plus heureuse ingéniosité, des nuances de sens qui avaient échappé à d'anciens traducteurs.

On se divertira fort à lire *la Farce de la Marmite*, et l'on s'instruira. On saura que le théâtre de Plaute est un théâtre vivant; on se convaincra que les héros n'en sont pas conventionnels. M. Laurent Tailhade, par sa connaissance extrême du français et du latin, et par l'entrain qu'il a mis à nous la divulguer, a rendu un beau service à la mémoire de Plaute.

§

M. Georges Dalmeyda publie une excellente édition des **Bacchantes**, la plus curieuse, peut-être, et la plus lyrique parmi les tragédies d'Euripide qui nous sont parvenues.

L'introduction de M. G. Dalmeyda est pleine de renseignements utiles. *Les Bacchantes* ne furent jouées à Athènes qu'après la mort d'Euripide : mais ne l'avaient-elles pas été, d'abord, en Macédoine ? Les hellénistes ne sont pas d'accord pour répondre à cette question ; selon M. Dalmeyda, l'hypothèse d'une représentation des *Bacchantes* en Macédoine reste assez vraisemblable.

M. Dalmeyda dit fort bien ce qui fait la beauté des *Bacchantes*. Jamais Euripide ne trouva de plus sereines, de plus grandioses, de plus terribles descriptions que dans cette tragédie. Il s'y manifeste admirateur attendri des nobles paysages, et il y dépeint, avec une variété singulière, les gestes charmants ou cruels de ses héros et de ses héroïnes. Il anime la nature entière, il s'en éprend, et il s'exalte à chanter sa jeunesse éternelle et sa splendeur.

La psychologie des personnages est beaucoup plus sommaire dans *les Bacchantes* que dans les autres tragédies d'Euripide. Dionysos conduit toute l'action ; il multiplie les prodiges Il se joue, avec une sorte d'espièglerie farouche, du triste Penthée. Euripide maniait merveilleusement l'ironie ; l'ironie, ici, devient tragique et superbe.

M. Dalmeyda cherche à préciser quel était l'état d'esprit d'Euripide quant il écrivit *les Bacchantes*. Il ne se tourne pas avec adoration, comme on l'a prétendu, vers ces dieux qu'il avait si souvent raillés :

Euripide, dit M. Dalmeyda, va vers une calme sagesse, non pas en acceptant la foi des humbles et en renonçant à l'esprit d'examen, mais en faisant effort vers une intelligence plus approfondie des choses. On sent qu'il veut rendre sa pensée plus compréhensive et plus sereine, et c'est là le seul indice qui puisse nous rappeler l'âge du poète, dans cette pièce où il a mis à la fois tant de fraîcheur d'imagination et de force tragique qu'elle donne l'impression d'une œuvre de jeunesse.

Après avoir étudié la tragédie d'Euripide, M. Dalmeyda résume ce que l'on sait des autres tragédies dont Dionysos était le héros. Sur ces pièces, l'on n'a souvent que des notions assez vagues. Eschyle avait écrit plusieurs pièces sur les aventures de Dionysos : on ne peut reconstituer avec précision ce qu'elles étaient ; parfois même on ne sait pas avec exactitude quelle partie de la légende du dieu y était contée.

Le texte des *Bacchantes* a été établi par M. Dalmeyda avec les soins les plus avisés. Les notes explicatives sont nombreuses et claires : elles faciliteront beaucoup la lecture de la tragédie.

M. Dalmeyda a, dit-il, le projet de publier d'autres pièces d'Euripide. Souhaitons qu'il mette son projet à exécution. Il complétera ainsi l'œuvre admirable de M. Henri Weil.

§

M. A. Cartault nous donne **Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum**. L'introduction de M. Cartault contient de précieux détails sur Tibulle et sur les personnages qu'il chanta. M. Cartault est parvenu à reconstituer, avec une curieuse précision, la vie de Tibulle; nous voyons quel homme fut ce poète, qui fut pieux, qui fut amoureux, et qui se plaisait à la campagne. M. Cartault nous dit encore quel femme fut Delia.

Elle était mariée, sans doute pauvrement... Elle côtoyait le monde où l'on s'amuse, dont elle fit bien vite partie ; elle fréquentait les banquets où se réunissaient les jeunes gens en quête d'aventures et c'est là vraisemblablement que Tibulle la vit; elle était encore sage... il se chargea de la déniaiser... Il eut en Delia une élève docile et qui réussit au delà de ses espérances; car elle mit en pratique avec d'autres ce qu'il lui avait appris.

On connaît moins bien Marathus : du peu qu'on sait de ce jeune homme on est en droit de conclure, pourtant, qu'il avait des mœurs assez mauvaises. Quant à Nemeis, on a sur elle des renseignements assez précis.

C'est une courtisane dans tout l'éclat de ses charmes, à l'apogée de ses succès et une femme de tête; elle aime le luxe et l'argent, et exige de ses adorateurs qu'ils la mettent à même de mener grand train... La maison est celle d'une femme très courtisée, qui préfère le sérieux à l'agréable et s'entend aux affaires. Elle ne se refusa pas complètement à Tibulle; mais elle le considérait comme un accessoire; elle était peu sensible à ses vers.... et elle lui faisait payer tribut comme aux autres.

M. A. Cartault nous apprend encore qui furent les auteurs du *Corpus tibullianum*, Lygdamus, Sulpicia, le Panégyriste de Messale.

On lit avec un vif intérêt l'étude très complète qu'a faite M. Cartault des sources de Tibulle ; on se rend compte aussi de la place qu'il tient dans la littérature latine; on voit comment Virgile, Horace, Properce ont influé sur lui.

Cette excellente introduction permettra de mieux goûter les vers élégants dont M. Cartault a si sûrement établi le texte.

A.-FERDINAND HEROLD.

HISTOIRE

Alphonse Dunoyer : *Deux jurés du Tribunal Révolutionnaire*, Paris, 5 fr. — Vicomte A. de Courson : *Le Dernier effort de la Vendée* (1832) ; Emile-Paul, 5 fr. — Comte Marc de Germiny : *Souvenirs du Chevalier de Cussy* (1795-1866), tome I:

Plon-Nourrit, 7 fr. 50.— Gustave Clément-Simon : *La Comtesse de Valon ;* Plon-Nourrit 7 fr. 50. — P. B. Gheusi : *Gambetta par Gambetta ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Memento.

Deux jurés du Tribunal révolutionnaire, par Alphonse Dunoyer.— Cette double monographie fixe, dans ce qu'ils ont de plus caractéristique, deux types de Juré du Tribunal Révolutionnaire. Dans ce jury du plus terrible tribunal d'exception qui ait jamais été, trois types divers sont à remarquer : le petit ou moyen bourgeois, boutiquier, commerçant, patron, à demi inerte de peur, votant passivement la mort, c'est la majorité; l'homme lettré, distingué, qui la vote, par peur aussi, mais qui est plus intéressant pour l'historien parce qu'il est plus conscient et qu'il sait plus de choses ; enfin l'homme du peuple, fruste, convaincu, qui la vote avec une gravité stupide, une solennité gauche, bornée, agressive, comme on en voit aux êtres incultes soudain investis d'un pouvoir officiel quelconque. Ces deux dernières espèces ont pour représentants, l'une Vilate, « le Petit Maître », l'autre Trinchard, « l'Homme de la Nature ». Ils sont, chacun en son genre, parmi les « Solides », parmi ceux qui croient toujours à la culpabilité.

Vilate, le petit-maître, dit « Sempronius Gracchus », est issu de la bourgeoisie de province, fils de médecin, ex-prêtre, ex-professeur de collège. Ses vingt-cinq ans sont tout gavés encore d'études classiques, de précédents antiques ; il pose à l'homme de Plutarque ; intelligent, d'ailleurs, observateur, et se délassant de la pose néo-romaine en des airs ennuyés et distraits, sauf à se mettre toujours en règle avec le redoutable Fouquier-Tinville, ce qui fait qu'il condamne, en somme, par pure lâcheté, car il n'aime pas le sang. Il est là, d'ailleurs, par nécessité professionnelle, il fait son chemin dans la Révolution, il est protégé de Robespierre, il est logé au pavillon de Flore. C'est un homme de lettres qui trouve son pain dans la politique. Il connaît très bien cette politique de la Terreur, la lutte des deux partis en présence, au Comité de Salut public, avant thermidor : ici, Robespierre, Saint-Just, Couthon ; là, Barère, Collot d'Herbois, Billaud-Varenne. M. Alphonse Dunoyer a utilisé, sous ce rapport, un curieux écrit de lui : *Causes secrètes de la Révolution du 9 au 10 thermidor*. La réaction thermidorienne l'envoya, avec Fouquier-Tinville, à l'échafaud : pour être épargné, il savait trop de choses. Sa finesse informée le perdit.

L'autre juré, l'autre « solide », Trinchard, l' « Homme de la Nature », fut acquitté, lui, trop fruste pour être dangereux. Auvergnat, ancien dragon, maintenant menuisier, mais un menuisier beaucoup moins bourgeois et cossu que Duplay, son collègue au Tribunal, ses convictions sont simples, sa mentalité est tout entière dans la lettre où il annonce fièrement à son frère qu'il vient de condamner

Marie-Antoinette, « la bête féroche (*sic*) qui a dévoré une grande partie de la République ».

M. Alphonse Dunoyer, grâce à ses patientes investigations, a réussi à prendre sur le vif ces deux personnages si « représentatifs », dont l'un, Vilate, a eu un rôle politique qu'il n'était pas indifférent d'élucider.

Le dernier effort de la Vendée, par le Vicomte A. de Courson. — La tentative de soulèvement de la Vendée, en 1832, par la duchesse de Berry, « régente de France », qui croyait sauver de la sorte, pour son fils, le duc de Bordeaux, la couronne de Charles X, est une des pages les plus curieuses de l'histoire de la monarchie de Juillet aux jours difficiles de ses débuts. Dans la première partie de son ouvrage, M. de Courson, qui est particulièrement renseigné sur la dernière guerre de Vendée et sur tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin, a raconté les multiples intrigues que suscita, dans tous les camps où Louis-Philippe comptait ses ennemis, légitimistes, et surtout républicains et bonapartistes, la tentative de la veuve du duc de Berry. Cette entreprise, qu'on put croire un moment sérieuse et capable, sinon de réussir, au moins de créer de graves difficultés au gouvernement de Louis Philippe, trouva les appuis les plus inattendus et les plus variés. Les espoirs mis dans la nouvelle chouannerie réunirent, un moment, dans une coalition hétéroclite, les futurs émeutiers républicains de Juin, les bonapartistes familiers du château d'Arenenberg, et ceux des légitimistes qui n'obéissaient point à l'influence de Blacas, le conseiller de Charles X exilé et désavouant l'entreprise de sa bru. C'est ainsi qu'on put voir en rapports le maréchal de Bourmont, le transfuge de Waterloo, devenu le lieutenant de la duchesse de Berry, et... l'ancien compagnon de Napoléon à Sainte-Hélène, le comte de Montholon lui-même, agissant au nom de Louis-Bonaparte. Toute cette intrigue politique se dénoua piteusement, à Paris, dans l'échauffourée tragi-comique de la rue des Prouvaires.

Quant à la Vendée, où s'attardait un vieux rêve de guerre civile, les nouvelles bandes un moment apparues ne purent jamais se réunir en une force cohérente et organisée, malgré les efforts de Bourmont et de Charette, le neveu du célèbre général. Les chefs n'avaient plus l'ardeur des temps de la grande guerre. La Restauration avait trouvé le moyen de créer la désaffection dans ces pays fidèles. Quelques rencontres, mal conduites, avec les troupes philippistes, quelques fausses manœuvres, quelques ordres contradictoires, puis une dispersion générale, où les convaincus se laissèrent prendre, voilà ce que fut, de juin à juillet 1832, le « dernier effort de la Vendée ». M. de Courson, qui a recueilli toute la tradition orale et écrite relative à ces circonstances, a raconté tout au long cette campagne con-

fuse, plus semblable à une suite d'échauffourées entre paysans et gendarmes qu'à un véritable soulèvement armé. Il a retrouvé la trace des nombreuses chevauchées de la duchesse de Berry: on sait qu'elles se terminèrent à Nantes, où la vaillante amazone fut arrêtée, par la trahison du juif Deutz.

La captivité qui fut le triste épilogue de ces événements a été racontée par un honnête homme, le lieutenant Petitpierre (1). Les scandales qui se produisirent alors dans la prison de Blaye, ces histoires d'accouchement clandestin que Bugeaud, délégué comme espion, révéla et propagea, furent aussi préjudiciables à Louis-Philippe qu'à la Légitimité : ils avilirent, dans la personne de Marie-Caroline, l'idée même de la royauté. Ce fut le résultat le plus clair de l'équipée vendéenne et des vengeances malavisées du gouvernement de Juillet.

Souvenirs du chevalier de Cussy, tome I, publiés par le comte Marc de Germiny. — Le critique d'histoire qui voit monter toujours le flot des mémoires, souvenirs, etc., émanés de personnages de deuxième et troisième plan, et même d'aucun plan du tout, doit adopter, — ou il ne s'en tirera pas, — une règle à l'égard de cette littérature, non, certes, inutile, mais d'une utilité mêlée à de l'inutile. Prenons, par exemple, les souvenirs de cet ordre relatifs à l'Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet. Nous avons déjà ouvert quantité de ces ouvrages : toujours les mêmes noms y reviennent : Chateaubriand, Louis XVIII, Benjamin Constant, Mme de Staël, Richelieu, Decaze, Villèle, Wellington, Metternich, Talleyrand, Mme Récamier, le duc d'Orléans, Marie-Amélie, le duc de Berry, Marie-Caroline, le chancelier Pasquier, Guizot, Thiers, etc., etc., etc. (2), que sais-je encore ? Enfin tous les noms du « Gotha » historique de ces temps. Mettez ces noms dans un sac, remuez, sortez-les : vous les aurez dans un certain ordre; recommencez : vous les aurez dans un certain autre ordre; et ainsi de suite : telle est à peu près, en ce qui les concerne, la seule différence à noter dans les Mémoires où ils reviennent perpétuellement. Maintenant, prenez dans ce défilé, semblable à ces défilés de théâtre où les mêmes figurants, revenant toujours, donnent l'illusion d'une foule innombrable, prenez quelque personnage, concentrez sur lui tous les menus détails épars sur son compte dans vingt recueils divers de souvenirs : vous vous apercevrez que ces détails se valent, se compensent, c'est-à-dire que, somme toute, ils n'ajoutent pas du nouveau à du nouveau, mais du semblable à du semblable, ou, tout au mieux, de l'analogue à de l'analogue. Par exemple, M. de Chateaubriand, ministre des Affaires

(1) Voir *Mercure de France* du 1er novembre 1905.

(2) L'Index alphabétique placé à la fin des *Mémoires* de la comtesse de Boigne est la liste la plus complète et la plus typique à laquelle on se puisse tenir.

étrangères, a dit telle chose à tel de ses attachés, qui la rapporte dans ses mémoires; puis il a répété la même chose à tel autre de ses subordonnés, qui l'a relatée dans ses souvenirs. Ou encore il a été bienveillant pour M. le baron X..., qui n'a eu garde de le laisser ignorer; il a été tout à fait bien aussi pour M. le comte Y..., qui de même a mis dans la confidence la postérité. Qu'est-ce que cela nous apprend ? Exactement, zéro. Ne nous laissons donc pas éblouir par tous ces noms illustres dont foisonne, comme d'autant de vedettes, la table des matières de tels livres, et qui, en vérité, revenant dire toujours la même chose, se fondent, en définitive, dans la moins éblouissante des grisailles. — Mais alors, quelle est l'utilité de ces ouvrages? La voici (quand il y en a une) : l'auteur, à un moment de sa vie, s'est-il trouvé, même en subalterne, dans quelque position, spéciale et importante, politique, diplomatique, mondaine, où il ait eu l'occasion et le talent d'observer des hommes et des faits considérables? Alors, la partie au moins des Mémoires où il a consigné les observations de ce genre est à distinguer et à retenir, et il faut l'ajouter à la série des renseignements historiques.

Tel est le cas pour ces *Souvenirs* du chevalier de Cussy, garde du corps, diplomate et consul général. Je trouve ceci sur Napoléon : le marquis de Bonnay dit à l'auteur : « Quel génie de la guerre que cet homme! Mais quelles erreurs en politique! L'Espagne! la Pologne ! la Russie! » Mille, cent mille, un million, cent millions d'opinions personnelles semblables ont fait ici l'opinion générale, et tous ceux qui l'ont eue la rapporteraient dans des Mémoires, que cela n'en augmenterait pas la nouveauté. Sur Louis XVIII et le projet, prêté à Blucher, de faire sauter le pont d'Iéna : « Lui, Roi, dit Louis XVIII, se ferait rouler dessus dans son fauteuil », au moment où on le ferait sauter. L'anecdote est très connue et la phrase de Louis XVIII est bien plus élégante : « On me fera sauter si l'on veut. » Pour Wellington, l'auteur croit que les Français ne sauront que dans soixante ans, par les Mémoires, qu'ils ont eu en lui un défenseur. Eh bien! non, l'histoire, sur ce point, a été moins longue à se fixer (1). En revanche, l'auteur, par sa situation diplomatique, s'est trouvé à même d'observer la Cour de Berlin en 1820, au moment où se reconstituait la puissance de la Prusse, et le témoignage de l'attaché d'ambassade, ici, est ce que l'on peut appeler une aubaine. Même remarque, pour les renseignements sur la campagne de 1813, sur la défection des Saxons et sur l'inféodation de la Saxe à la Prusse. Cela suffit pour que l'historien, en consultant ces *Souvenirs*, ne perde pas son temps.

(1) Il est vrai que la froideur anglaise fut, en 1815, beaucoup moins sympathique que l'apparente facilité d'Alexandre, en 1814.

La Comtesse de Valon, par Gustave Clément-Simon. — Cet ouvrage, quoique ne pouvant se ranger parmi les Mémoires ou les Souvenirs, est du même caractère et appelle les mêmes remarques que le précédent. Il se rapporte à des périodes plus récentes ; du moins, il commence à présenter quelque intérêt historique quand, — après de nombreuses pages sur les faits et gestes de cette grande dame, sur sa vie mondaine, à Berlin, où, venue, jeune, avec sa famille fuyant le régime de Juillet, elle fréquente à la Cour jusqu'en 1845, puis en France, où elle se marie et vit alternativement à Paris en Normandie et en Limousin, — il relate la participation de Mme de Valon aux événements de 1870. Les souvenirs qu'elle avait laissés à la Cour de Berlin, lors de son ancien séjour, lui permirent alors d'intervenir discrètement et non sans efficacité dans les négociations pour la libération du territoire. Cela nous vaut des renseignements intéressants sur ces négociations, comme aussi divers détails sur les Prussiens en Normandie, sur « Robert Lefort », sur Manteuffel et sur le bon normand Pouyer-Quertier, alors ministre des Finances. Les illusions monarchiques de Mme de Valon la mêlèrent aussi quelque peu, après la guerre, aux campagnes royalistes et aux affaires du 16 mai, et il y a encore ici certains détails à retenir. D'ailleurs, tout en mettant en valeur cette partie historique, M. Gustave Clément-Simon s'est surtout attaché à écrire, à propos de la comtesse de Valon, une « biographie psychologie » d'une grande dame de nos jours. Les historiens pourront feuilleter les dernières parties du livre. Les gens du monde y trouveront, un peu partout, cet intérêt spécial qu'eux seuls peuvent bien sentir.

Gambetta par Gambetta, par P.-B. Gheusi. — Ces lettres intimes de Gambetta à sa famille, et aussi à quelques amis, sont un témoignage très sympathique sur l'homme privé et un document utile sur l'homme politique. Elles se rapportent à toutes les époques de la vie de l'orateur, abondantes surtout pour la période qui s'étend des débuts de Gambetta au barreau jusqu'à 1870. Bien lue, cette partie de la correspondance montrera au naturel le caractère de Gambetta ; c'est même le document le plus capable désormais de montrer, qualités et défauts, ce caractère, où tout se simplifia dans l'amour et le feu de l'action parlée. L'éloquence est vraiment le plus heureux des dons, le don *immédiat* par excellence, celui qui s'impose tout de suite et qui s'adapte le mieux à la vie active. Ce bonheur fut prodigieux chez Gambetta, et rien n'est instructif, pour la psychologie de l'homme, comme de voir s'affirmer en lui l'empire heureux et simplificateur de ce don d'éloquence. Le père de Gambetta fut le confident de ces mouvements joyeux et non sans beauté d'une âme dotée du privilège oratoire. Ces lettres de la jeunesse de Gambetta

seront le bréviaire de ceux qui convoitent la domination instantanée de la Parole.

Avec la période qui commence au 4 septembre, les lettres deviennent plus rares et plus brèves. Il est curieux d'entrevoir, à travers ces rapides notes intimes griffonnées à la hâte parmi la presse des affaires, la vie terrible de l'homme public. La bonté du ton, resté simple, est fort sympathique. Mais l'homme de famille, dont les sentiments sont toujours aussi vivaces, doit s'effacer au point de donner contre-avis à Mme Gambetta mère, se disposant à venir passer quelques jours à Paris (et qui y vint tout de même, d'ailleurs). L'on a aussi à se défendre quelque peu de Gambetta père qui transmet force sollicitations : « Cinq en huit jours, permets-moi de te dire que c'est trop. Je ne peux ni ne dois envisager toutes ces sollicitations. »

M. P.-B. Gheusi a fort bien présenté cette correspondance où, à côté de l'expression des sentiments intimes et des souvenirs de famille, les échos de la vie politique du tribun ne manquent point. Elle est divisée en autant de périodes qu'en compte la vie de Gambetta : Gambetta étudiant, Gambetta avocat, Gambetta député, Gambetta et la Défense nationale, la République de Gambetta. Un commentaire perpétuel les accompagne, très substantiel. Les légendes qu'a inspirées la mort prématurée du grand orateur sont dissipées, et l'on aura ici la vérité définitive. Le livre, dans son ensemble, est une véritable biographie.

Memento. — Dans une étude sur *la Juridiction consulaire de Paris pendant la Révolution* (Plon-Nourrit, 7 fr. 50), M. Georges Leclerc, juge au tribunal de Commerce de la Seine, a recherché ce que furent, pendant la Révolution, sous le titre nouveau de Juges au Tribunal de Commerce, les anciens Juges Consuls institués par Michel de l'Hôpital. Ils représentèrent un élément libéral et frondeur en 89, mais modéré aux mauvais jours, et la Terreur les malmena, envoyant sans façons à l'échafaud les arbitres de commerce dont l'avis, dans les litiges, ne plaisait pas aux jacobins. On lira, à cet égard, le curieux chapitre sur « l'ancien juge Quatremère et les fournisseurs des armées de la République ». On désirerait davantage de renseignements d'ordre économique.

Un essai bibliographique de M. Gustave Davois sur *les Bonaparte littérateurs* (Paris, « l'Édition bibliographique », s. p.) contient la nomenclature de ce que les Bonaparte ont laissé comme écrits depuis Napoléon Ier jusqu'au prince Victor, dont, à défaut de titres d'œuvres littéraires, l'on reproduit les lettres et allocutions politiques. — De M. G. Davois aussi, à la même librairie, des notes bio-bibliographiques sur feu M. J.-B. Pérès, bibliothécaire de la Ville d'Agen, lequel montra clair comme le soleil, avec lequel il l'identifia, *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*. On est allé relancer le vieux Dupuis, l'auteur de l'*Origine de tous les Cultes*,

pour fabriquer un mythe solaire *ad hoc*. Brochure heureusement très courte : les meilleures plaisanteries...

La discorde est (ou fut) au camp d'Agramant. La Société d'Histoire Moderne frémit encore de l'audace de MM. Charles Vellay et Albert Mathiez : le premier a révélé tout ce qui a pu s'agiter d'esprit de coterie *Autour d'une Édition de Saint-Just*, édition appréciée en son temps ici même et dont il est l'auteur (l'on trouvera, sur les débuts, déjà anciens, de cette affaire, des détails donnés par M. Ch. Vellay lui-même, dans le *Mercure de France* du 1er mars 1906), et, de plus, il a commis la terrible « gaffe », ou le malin tour, de qualifier « d'officiel » le *Recueil des Actes du Comité de Salut public*. Ce sont choses qui ne se pardonnent pas à la Société d'Histoire Moderne, dont l'indépendance est bien connue. Enfin, M. A. Mathiez, lui, s'est permis de ne pas admirer le livre sur Taine, du formidable M. Aulard. Crime! (*Deux mots à M. Alphonse Aulard*, id., ibid.).

Reçu : Armand Bourgeois : *Nouvelle Etude historique sur Louis XVII; Mes dernières découvertes sur Louis XVII et sa sœur* (Daragon, 1 fr. et 2 fr.); A. Morel de Saint-Didier : *le Dernier fils de Louis XVI* (Daragon, 3 fr. 50) ; Otto Friedrichs : *Autour d'un Problème, Réfutation du livre de M. Joseph Turquan sur Louis XVII* (Daragon, 3 fr.).

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

D'Estournelles de Constant, P. Painlevé, le commandant Bouttieaux : *Pour l'aviation*, 3 fr. 50, Librairie Aéronautique. — Camille Flammarion : *La Planète Mars*, t. II, 12 fr., Gauthier-Villars. — Le Dr L. Murat : *L'Idée de Dieu dans les sciences contemporaines*, 3 fr. 50, Téqui. — Chanoine Brettes : *Les Sciences naturelles devant la critique*, Librairie « de la Synthèse ». — Dr Camille Spiess : *Sur les Progrès de la Physiologie*, 4 fr. 50, Vigot.

Aux temps préhistoriques, l'homme s'est, pour ainsi dire, détaché du sol et dressé debout, libérant ses bras pour les consacrer au travail : ensuite il a conquis la terre, le feu, l'eau ; pour que son émancipation fût complète, il fallait qu'il conquière l'air.

Pour certains, pour M. d'Estournelles de Constant en particulier, cette dernière libération est destinée à rapprocher les hommes et les peuples, beaucoup plus qu'elle ne sera pour eux un nouveau moyen de combat; *l'aviation* nous acheminerait, non pas à la paix universelle et perpétuelle, — utopie humaine, — mais à une amélioration, à une organisation des relations internationales.

C'est pourquoi M. d'Estournelles de Constant l'a servie de toutes ses forces, intéressant à ses progrès les assemblées locales, départementales et parlementaires, où il a parlé pour elle, interpellant le gouvernement, saisissant la presse, l'opinion, réunissant enfin, dans un livre, orné de nombreuses et curieuses figures : **Pour l'aviation**, toute une série d'études dues à des collaborateurs d'élite, comme M. Painlevé, de l'Institut.

Les auteurs de cet ouvrage ont voulu tout d'abord rattacher l'avia-

tion à son passé, rappeler que le rêve de voler dans les airs, aujourd'hui réalisé, a été le rêve de toujours. Ils ont dressé la longue liste des « précurseurs », parmi lesquels figure Léonard de Vinci.

Viennent ensuite les documents parlementaires, parmi lesquels l'interpellation de M. d'Estournelles au Sénat (5 novembre 1908). Il s'est alors constitué, au Sénat et à la Chambre des Députés, un « groupe de l'aviation ». Celui du Sénat organisa le 4 décembre dernier une séance d'initiation ; deux conférences furent faites, l'une par le commandant Bouttieaux, sur l'aéronautique, l'autre par le professeur Painlevé sur l'aviation. Dans le présent livre, ces deux conférences sont reproduites.

Le commandant Bouttieaux a traité la question des *ballons dirigeables*.

Ceux-ci sont des engins susceptibles de prendre une vitesse propre par rapport à l'air ambiant, supposé immobile. Pour les réaliser, on avait pensé tout d'abord munir les ballons de simples voiles : erreur grossière, car le ballon libre dans l'atmosphère se trouve dans un calme complet, quelle que soit la force du vent. On a alors essayé d'adapter sur l'aérostat des rames ou des hélices actionnées par une source d'énergie suffisamment puissante, tout en donnant au ballon une forme allongée pour diminuer la résistance à l'avancement.

On croit souvent que la navigation aérienne est dans des conditions plus défavorables que la navigation maritime, vu la fugacité du point d'appui dans l'air ; mais, à cet égard, il faut remarquer que si la réaction du propulseur, en raison du rapport des poids spécifiques des milieux, est 800 fois moindre dans l'air que dans l'eau, la résistance à vaincre est réduite dans les mêmes proportions.

Ce qui différencie les deux modes de navigation, c'est la vitesse des courants que doivent vaincre les navires, vitesse beaucoup plus considérable pour les courants aériens que pour les courants marins. La vitesse maxima du Gulf Stream est de 7 à 8 kilomètres à l'heure, tandis que la vitesse moyenne du vent, à la Tour Eiffel, dépasse 30 kilomètres.

La difficulté est dans les vitesses considérables des courants aériens. M. Bouttieaux montre comment on a su la vaincre, et il étudie comparativement les *dirigeables* rigides, semi-rigides et souples.

M. Painlevé parle au contraire des *aéroplanes*.

Un aéroplane, — nul ne l'ignore depuis ces derniers mois, — c'est essentiellement un plan un peu incliné vers le haut (de l'arrière à l'avant) et dont l'envergure à droite et à gauche l'emporte beaucoup sur sa largeur dans le sens transversal. Si, par exemple, il est à six mètres à droite et à six mètres à gauche, sa largeur de l'arrière à l'avant n'est que deux à trois mètres. A ce plan incliné, est fixée une hélice horizontale qui tourne très rapidement dans l'air sous l'action d'un moteur. Cette hélice propulse l'appareil en avant,

exactement comme l'hélice marine tournant dans l'eau propulse un navire. Imaginons l'appareil fixé sur un chassis léger d'automobile : propulsé par son hélice, il se met en marche et roule d'abord sur le sol comme une automobile, avec une vitesse croissante. L'air, soufflété par le plan incliné qui s'avance rapidement, lui résiste par en-dessous, tend à le soulever tout en s'opposant à sa marche, et le soulève si la vitesse devient suffisante.

La résistance de l'air croît en effet très rapidement avec la vitesse. Par exemple, admettons que, pour une vitesse de 20 kilomètres à l'heure, la résistance de l'air allège de 200 kilos le poids d'un aéroplane; pour une vitesse double (c'est-à-dire de 40 kilomètres à l'heure), ce n'est pas une poussée double, mais quadruple, donc de 800 kilos, que l'air exerce par en dessous sur l'aéroplane. Si l'appareil pèse 500 kilos, quand l'hélice lui aura communiqué une vitesse de 20 kilomètres, il aura déjà perdu 200 kilos de son poids ; si sa vitesse continue à croître, bien avant qu'elle ait doublé, l'appareil se soulèvera au-dessus du sol, et il volera tant que sa vitesse restera suffisante.

On voit que l'aéroplane n'est nullement comparable à un ballon, même dirigeable, ou à un navire. Que le moteur du navire ou du ballon s'arrête, le navire continue à flotter sur la mer ou le ballon dans l'air. Au contraire toute défaillance du moteur entraîne l'atterrissage de l'aéroplane.

M. Painlevé décrit les mécanismes utilisés pour l'équilibre de l'appareil, compare les divers systèmes, et termine en faisant remarquer qu'une fois que l'homme aura appris son métier d'oiseau, dans vingt ans peut-être, le rôle du dirigeable sera terminé.

Dans la suite du livre, les diverses applications de l'aviation sont envisagées, en particulier dans les questions militaires.

L'ouvrage se termine par un appel aux pouvoirs publics qui doivent seconder l'audace, la patience et le génie des aviateurs.

§

Bien avant la conquête de l'air, la pensée de l'homme s'est détachée de la terre, s'est envolée dans l'espace vers les astres lointains.

Mais l'attention de l'homme n'a pas tardé à se fixer sur l'astre le plus voisin de notre terre, sur **la planète Mars**.

M. Flammarion, dans un gros volume, le deuxième d'une série, vient de réunir de nombreux documents sur cette planète. Il y rend compte de tous les travaux publiés de 1890 à 1901 ; — une carte générale les résume ; mais cette carte ne saurait être une carte permanente, car les observations ont établi que la surface de Mars est soumise à de *profondes et rapides transformations*.

L'examen attentif de toutes les variations martiennes donne l'impression de changements dus à la circulation de l'eau, s'infiltrant dans les terres et accroissant des étendues vertes. L'eau est un élément mobile, cherchant constamment son niveau. Le globe de Mars paraît assez uni. Les choses se passent comme si c'était là un monde plat à la surface duquel les eaux s'étendraient le long d'une multitude de

canaux, s'asséchant parfois, débordant d'autrefois. Les mers ne seraient que des plaines végétales, aux teintes variables. Il n'y aurait d'absolument sec sur la planète que les contrées tout à fait jaunes. L'eau proviendrait de la fusion des neiges polaires. M. Flammarion croit qu'il y a actuellement des êtres vivants sur Mars.

Tout cela, ce sont des choses que l'on a répétées souvent, mais est-ce vrai?

Alfred Russel Wallace, dans son récent livre, *la Place de l'homme dans l'univers*, conclut autrement.

Mars, comme Mercure, n'aurait pas une masse suffisante pour retenir la vapeur d'eau, et, sans cette dernière, il ne peut être habitable; il est presque certain qu'il ne s'y trouve point d'eau (ses neiges polaires étant causées par l'acide carbonique ou par quelque autre gaz lourd); il y aurait tout au plus une vie végétale de forme élémentaire.

Pour M. Flammarion, il est en quelque sorte fatal que sur toute planète la vie apparaisse à un moment donné pour s'éteindre ensuite. « La vie est universelle et éternelle, dit-il, car le temps est un de ses facteurs. Hier, c'était la Lune, aujourd'hui la Terre, demain Jupiter. Dans l'espace, il y a à la fois des berceaux et des tombes. » Wallace proteste contre une « conception aussi inadmissible ».

§

L'esprit du croyant s'élève encore plus haut que les astres, jusqu'à Dieu, mais alors il ne voit plus que bien imparfaitement les choses terrestres.

En regardant ce qui nous entoure, nous observons beaucoup plus de désharmonies que d'harmonies, nous nous convainquons aisément que le monde est fort mal fait.

Le livre du Dr Murat, **l'Idée de Dieu dans les sciences contemporaines**, est un exposé nouveau des merveilles de la nature. En le parcourant, il m'a rappelé à plusieurs égards le livre d'un autre croyant, mais athée celui-là, le Professeur Haeckel d'Iéna. Parmi les dernières notes manuscrites de M. de Lapparent, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, on a retrouvé les ébauches d'une préface destinée au livre du Dr Murat; ces notes sont reproduites en tête de l'ouvrage.

Je crois à la puissance démonstrative de l'ordre et de l'harmonie dans l'univers. Montrer comment tout est disposé avec « nombre, poids et mesure », c'est affermir dans les esprits l'idée d'une cause dirigeante, en qui réside le principe de cette disposition, qui satisfait notre raison, en même temps qu'elle provoque notre admiration et notre reconnaissance.

.... L'auteur du *Prêtre de Némi* a mis dans la bouche de Ganeo, le mauvais serviteur du temple, cette boutade que le monde n'est pas quel-

que chose de bien sérieux, mais « une farce imaginée par quelque démiurge jovial ». Tout en ayant l'air de répudier cette gaminerie, Renan, quand il compare la vie sur cette terre à un exercice de patinage sur une couche de glace mal assurée, on a l'impression qu'au fond sa pensée, à l'élégance près, ne diffère pas beaucoup de celle de Ganeo. Vous êtes, et moi aussi, ajoute M. de Lapparent en s'adressant au Dr Murat, d'un avis tout opposé.

Les merveilles de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, celles des plantes et des fleurs sont racontées dans le livre du Dr Murat, qui emprunte beaucoup aux récits anthropomorphiques de Darwin et de ses disciples.

Ce qui est curieux c'est que Darwin, tant combattu il y a quelques cinquante ans par les croyants, devient pour certains d'entre eux une autorité.

Toutefois, le livre du chanoine Brettes : **les Sciences naturelles devant la critique**, qui est un exposé de la géologie et de la paléontologie, est une réfutation du dogme darwinien.

Tant pour la religion que pour la science, il y aurait intérêt à séparer complètement ces deux domaines.

Tel n'a pas été l'avis des organisateurs de *Foi et Vie*, ni celui de M. Spiess, de Genève, qui, dans son récent livre, **les Progrès de la physiologie**, part de l'histologie du tube digestif de la sangsue pour arriver à une conception « biologique » de l'âme. On y lit des phrases comme celles-ci : « La base scientifique de la psychologie est la conscience biologique non polarisée de l'être parfait, dont la forme lumineuse est un profil d'ange! »

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Emile Pierret : *Essai d'esthétique sociale. Vers la lumière et la beauté*, 3.5o. La Renaissance française. — Emile Magne : *L'Esthétique des villes*, 3.5o. Mercure. — Emile Bayard : *L'Art du bon goût*, 3.5o Garnier. — Dr Sicard de Plauzoles : *La Maternité et la défense sociale contre la dépopulation*, 4 fr. Giard et Brière. — Ph. de Las Cases : *Le Chômage*, 2 fr. Lecoffre. — R. Decante : *La lutte contre la prostitution*, 4 fr. Giard et Brière. — Gaston Strauss : *La Politique de Renan*, 7 fr. 5o. Calmann-Lévy. — Memento.

L'Essai d'esthétique sociale que M. Emile Pierret publie sous le titre principal **Vers la lumière et la beauté** n'est pas à proprement parler un traité du Beau architectural urbain. Ceux qui voudraient ne pas sortir du domaine de l'art pur devraient plutôt recourir à **l'Esthétique des villes** de M. Emile Magne; c'est dans les pages brillantes, parfois un peu trop coruscantes, de ce dernier volume qu'ils trouveraient digne aliment à leur faim de pittoresque ; peu de voyageurs ont parlé plus amoureusement du « décor de la rue » et du « mouvement de la rue », celui-ci supérieur encore

comme tout ce qui vit. Mais, hélas! je n'ai pas assez couru le monde pour acclamer l'exactitude de l'auteur dans ses prestigieuses descriptions des cortèges, des bazars, des marchés de l'univers entier, et même pour ce que je connais, comme lui, le boulevard des Italiens par exemple, je ne l'approuverais pas non plus toujours ; le Sacré Cœur me semble mettre sur l'azur montmartois une tache d'une blancheur charmante ; encore, si le château d'eau de Marseille perd à être flanqué de deux ailes massives, pourquoi ne pas louanger celui de Barcelone, où le motif central copié de Longchamp s'isole à merveille ? et parmi les fontaines à vasques de nos villes, comment oublier la Fontaine Pradier, si symbolique, par-dessus le marché, de par le mince, oh mince (nous sommes moitié en Grèce, moitié en Palestine) filet d'eau qui répond à l'appel furieux du trident de ses colosses de marbre ? Mais tout ceci est bien peu social, ô regret! pour cette rubrique, aussi peu que le livre de M. Emile Bayard, **l'Art du Bon Goût**, *étude théorique et pratique de la Beauté mise à la portée de tous*, où je ne trouve guère à louer, sous ce titre fastueux, qu'un éloge, sincère je crois, de la nudité héroïque des statues et même des modèles, et je reviens au livre de M. Pierret, qui relève plus précisément de mon « chronisme ». En effet, sans dédaigner certes le côté esthétique, et tout en donnant de précieuses indications sur les efforts de la *Société d'art populaire et d'hygiène* du poète Jean Lahor et sur *l'Association des Cités-jardins de France* dont M. Benoit-Lévy a rapporté l'idée d'Angleterre, c'est surtout d'œuvres plus pratiques, plus matérialistes, oserai-je dire, que notre auteur s'occupe. Depuis les lois des 30 novembre 1894 et 12 avril 1906 qu'on connaît sous le nom de Lois Siegfried, tout un mouvement s'est développé en faveur de la construction de maisons à bon marché, et quoique inférieurs à ceux qui ont été obtenus dans les pays anglo-saxons, les résultats de ce grand effort sont très sensibles ; la *Société philanthropique*, grâce à des dons récents, a pu construire toute une série de beaux immeubles, où les loyers ne sont parfois que de 160 fr. ; la *Société des Constructions économiques de St-Denis et de la Seine*, 15, rue de la Ville-l'Evêque, fondée il y a près de vingt ans, représente un capital de plus d'un million et sert du 3 1/2 °/₀ à ses actionnaires tout en faisant le bonheur de ses locataires ; certaines autres initiatives sont plus louables encore, la *Société anonyme des logements économiques pour familles nombreuses*, dont le titre dit le programme, ou *l'Abri*, 3, quai Voltaire, qui facilite le paiement du terme et protège les pauvres gens contre le « garni », ce pourvoyeur de l'alcoolisme et de la prostitution, qui, d'après le Dr Letulle, tue 90 °/₀ de ses clients. C'est ainsi qu'à chaque page de ce livre abondent les détails précieux sur cette nouvelle forme de la lutte contre les *trois périls de la race* qu'a déjà étudiés l'auteur (voir *Mercure*, sep-

tembre 1907), et ce sont d'innombrables renseignements qu'il faudrait transcrire ; on ne peut que renvoyer au texte lui-même le lecteur y trouvera tout ce qu'il pourrait chercher depuis les initiatives de Peabody et de Rowton chez nos voisins, jusqu'aux efforts du *Comité des sites et des monuments pittoresques* et de la *Commission des pelouses et forêts* du *Touring Club*, chez nous.

§

Il y a d'autres périls de la race que ceux, alcoolisme, tuberculose, syphilis, dont parlait M. Emile Pierret. Il y a d'abord la dépopulation, qui provient, il est vrai, pour la plus grande part, je crois, de la triade ci-dessus, et c'est sur elle que le docteur Sicard de Plauzoles écrit son livre, **la Maternité et la Défense nationale contre la dépopulation**. Tout ce que dit l'auteur sur la protection de la maternité (enseignement de la puériculture, assistance aux femmes enceintes, protection des filles-mères, surveillance des nourrices, etc.) ne peut qu'être approuvé. Quant à ses plans grandioses d'organisation nationale de la maternité, surtout sous la forme d'une loi l'érigeant en « service public » avec un budget égal pour le moins au tiers de celui de l'Armée et de la Marine, je crains que le vent ne leur soit pas pour l'instant favorable : on préfère entretenir les vieux plus ou moins gâteux, en attendant d'entretenir les jeunes plus ou moins flemmards, parce qu'ils votent tous, alors que les femmes, même mères de douze enfants, ne votent pas, elles ! Et pourtant comme on ne devrait pas hésiter une seconde entre la sportule des retraites soi-disant ouvrières et l'allocation des primes de naissance dont M. Paul Leroy-Beaulieu se faisait dernièrement le champion ! Si encore nos députés, au lieu de s'allouer uniformément 6.000 de suppléments, s'étaient accordé en progression cinquante louis par enfant, ils auraient donné le bon exemple ! Mais non, ces misérables, il n'y a pas d'autre nom à leur donner, ont même refusé, dans leur projet d'impôt sur le revenu, de prendre en considération les charges de famille !

§

Autre, sinon péril, du moins maladie, **le Chômage**, sur lequel M. de Las Cases a écrit une monographie substantielle et récompensée à juste titre par l'Institut. Oui, là encore, s'il fallait choisir, il faudrait sauver le jeune ouvrier laborieux qui chôme par force bien avant le vieil électeur qui manque de tabac. On verra dans le livre de M. de Las Cases qu'il y a sept sortes de chômage, et que, par suite de cette diversité, il faut non pas prôner un moyen unique, mais recourir à tout un ensemble de mesures préventives et curatives ; sur l'assurance contre le chômage, qui est à la fois l'une et l'autre, l'auteur donne les renseignements les plus complets ; et il est certain qu'un vaste et souple réseau d'institutions publiques et privées

ne peut qu'avoir les meilleurs résultats ; toutefois, je crois bien, au risque de tomber dans le ridicule des crieurs de panacée, qu'il n'y a encore qu'un remède sérieux contre l'arrêt du travail, c'est le développement effréné de toutes les forces productrices : tant qu'un pays est neuf, fécond, riche, on ignore le chômage; dès que le travail s'y ralentit par épuisement des richesses naturelles, par fatigue des habitants, par étiolement des salaires, l'inemploi de l'ouvrier fait son apparition. Le mal a donc une racine surtout psychologique. Justement dans sa *Psychologie économique*, Tarde a écrit sur le chômage des réflexions qui compléteraient les données positives de M. de Las Cases.

§

Encore une autre maladie sociale, plus congénitale que la précédente, celle qu'étudie M. Decante dans sa **Lutte contre la Prostitution**, également récompensée par l'Institut, lequel a dû être sensible à la naïveté bien intentionnée de l'auteur et de son préfacier. La prostitution disparaîtra, nous assure-t-on, quand nous aurons « refait l'éducation morale de nos fils », car alors ces jeunes bourgeois craindront de « précipiter la chute d'une faible et malheureuse créature », et quand, d'autre part, le salaire de l'ouvrière aura doublé et triplé. Ah! quand donc, grand Dieu, aurons-nous, sans fausse pudibonderie, des statistiques très nettes sur l'origine des prostituées, et montrant que la proportion des grisettes séduites par des fils de famille, ou des trottins dont la faim ronge les entrailles y est infinitésimale ! Ceci dit, je suis tout à fait de l'avis de l'auteur qu'il faut traquer le proxénétisme, châtier la contamination, assurer la prophylaxie vénérienne, abandonner l'ancien système des maisons closes, etc. Mais faut-il aller jusqu'à fermer les maisons libres et supprimer l'obligation des visites sanitaires, c'est déjà douteux. Quant à croire, comme le réjouissant M. Turot, préfacier, que les filles publiques sont presque exclusivement des enfants de pauvres, c'est vraiment oublier le début classique : « Fille d'un officier supérieur... »

§

Pour nous arracher à tous ces périls du corps et de l'âme, évoquons la souriante figure de Renan. C'est un livre qui nous manquait que celui que M. Gaston Strauss vient de nous donner sur la **Politique de Renan**; l'épithète de définitif, dont on abuse, est ici juste ; il était impossible de scruter avec plus de finesse et de justesse l'évolution des idées politiques du grand penseur, et de mieux montrer sous l'apparent ondoiement des préférences, la continuité des ambitions profondes ; au fond Renan, qui trouvait le spectacle du monde détestable tant qu'il y assistait d'un strapontin bossué et oblique, a changé d'avis quand on l'a gratifié d'un fauteuil de balcon premier

rang de face, et comme il n'avait pas été besoin d'un roi ni même d'une Chambre des Lords pour cela, il a trouvé que la démocratie avait du bon. C'est très humain et plus sage qu'on ne croit. Les plus intraitables soutiens de la Déesse au bonnet phrygien auraient été comme Renan, en 1868, des habitués du salon de la princesse Mathilde (s'ils avaient eu du linge propre, bien entendu) se seraient senti naître des affections légitimistes en 1872, puis renaître des tendances napoléoniennes en 1877, et enfin seraient devenus d'inébranlables cariatides du régime républicain consolidé. Il y a dans le livre de M. Strauss d'amusants détails sur l'échec électoral de Renan en 1869; il se portait à Meaux comme tiers-parti contre un candidat officiel, un impérialiste indépendant, un royaliste et un radical. Au second tour il ne restait que lui, le candidat officiel et le radical; le royaliste s'était retiré, et probablement ses électeurs votèrent en nombre pour le radical de façon à tomber l'homme du Gouvernement, qui fut en effet tombé; Renan gagna 876 voix, on ne sait pas si elles lui vinrent du clan impérialiste indépendant ou du clan royaliste.

Memento. — *Les Principes de l'Evolution sociale*, par Dicran Aslanian. 5 fr. Alcan. Rarement livre aussi grave m'a révélé dès le début des aperçus plus réjouissants : « En revenant à Halle un an plus tard, je me mis en désaccord avec le professeur Conrad. Je ne me souviens plus que d'une discussion. Il voulait calculer le taux de l'augmentation naturelle de la population sur la base des moyennes arithmétiques, afin de ne pas reconnaître formellement, disait-il, la théorie de Malthus. Je voulais le calculer par la formule de la progression géométrique, etc. » Je ne sais si on trouverait plus comique dans Molière! Le digne M. Dicran Aslanian n'en termine pas moins sa préface par ces mots incroyables : « Je crois avoir trouvé la solution du problème de l'évolution de l'humanité ainsi que celle de tous les problèmes auxiliaires. » Or cette solution c'est la remarque que la civilisation s'est transportée des régions chaudes dans les régions froides, combinée d'ailleurs avec une autre remarque que c'est aussi le contraire qui a eu lieu parfois. Et voilà pourquoi votre fille n'est pas muette! Sur cette question des climats, M. Paul Mougeolle a jadis écrit un livre, *les Problèmes de l'histoire*, que M. Dicran Aslanian devrait bien se procurer chez l'éditeur Schleicher. — *Esquisses de morale et de sociologie*, par Eugène Leroy, professeur de l'Université. Henry Paulin, éditeur, 2 fr. — Ce petit livre modeste est autrement intéressant. C'est une sorte de cahier de notes scolaires où de bref résumés, d'ailleurs judicieux, des principales controverses d'actualité sont suivis de « lectures », c'est-à-dire de passages empruntés à de plus ou moins célèbres auteurs; et je n'irai pas jusqu'à trépigner d'enthousiasme devant tous ces passages ni tous ces auteurs, mais enfin le choix est très savoureux, très varié et les citations sont parfois rares. — *L'Eglise et le mariage*, par le docteur Paul de Régla. 3. 50, Albin Michel. Encore une question d'actualité, mais traitée surtout au point de vue de la vente en librairie. — *La Question sociale au XVIII^e siècle*, par André Lecoq. 0. 60, Bloud. Petit livre de vulgarisation, mais sérieux. De bonnes pages sur les

socialistes d'avant 89, Linguet et autres. — *Histoire des corporations de métiers*, suivie d'une Étude sur l'évolution de l'idée corporative de 1791 jusqu'à nos jours, par Étienne Martin Saint-Léon. 10 fr., Alcan. C'est la 2e édition d'un très remarquable ouvrage dont il a été jadis rendu compte ici, et que pour ce motif je dois à mon vif regret me contenter de signaler. Rien de plus inattaquable que toute la partie historique; l'ouvrage, à ce point de vue, épuise la matière, ce qui est digne d'éloge, et rien de plus intéressant que toute la partie finale sur le mouvement syndical depuis la loi de 1884 et sur l'avenir des institutions corporatives; l'auteur regarde avec raison le syndicalisme, en dépit des fanfaronnades de la C. G. T., comme un « puissant agent de pacification sociale bien entendue », et je crois comme lui que c'est l'usage loyal et continu du contrat du travail collectif qui a jusqu'ici préservé les pays anglo-saxons du socialisme marxiste. Je le suivrai plus timidement sur le terrain de la profession organisée qui me semble bien, malgré tout, conduire au syndicat obligatoire, et je me séparerai tout à fait de lui sur la conception d'un Sénat professionnel qui n'aurait d'autre résultat que de politicianiser toutes les Chambres de commerce, d'industrie, d'agriculture, etc., etc. Mais ce ne sont là que détails en comparaison du principal qui est l'organisation professionnelle *libre*, mais de plus en plus consciente, puissante, autonome, et par conséquent dépolitisée.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

La Leçon d'ouverture de M. Loisy et la méthode comparative. — J.-G. Frazer : *Psyche's Task*, 8°, 84 p. Londres, Macmillan, 2 sh. 6. — E. Westermarck : *The Origin and Development of the Moral Ideas*, 2 vol. 8° de 716 et 852 p., Londres, Macmillan, à 12 sh. le vol.

L'ethnographie vient de faire une recrue nouvelle, et non des moindres : dans sa **Leçon d'ouverture** au Collège de France (E. Nourry, éd.), M. Loisy a admis qu'on ne saurait étudier à fond l'histoire des religions sans l'application de la méthode comparative telle que l'entendent les écoles anthropologique et sociologique. Le terrain est assez déblayé déjà, les bonnes monographies et les travaux de synthèse sont assez nombreux pour que l'application de cette méthode ne présente plus, à un esprit aussi fin et à une activité aussi assidue que la sienne, que des difficultés aisées à surmonter. Bien mieux, J.-G. Frazer a déjà commencé à publier des fragments d'un grand ouvrage qu'il a entrepris et qui sera la contre-partie de son édition de Pausanias : une édition de la Bible avec adjonction de tous les parallèles connus à chacun des faits de croyance, de culte, de droit, de gouvernement, etc., que contiennent l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce que je ne comprends pas, et qui me fait douter que M. Loisy se soit renseigné directement, c'est qu'il semble mettre au compte de tous les ethnographes la théorie que le totémisme serait une religion par laquelle tous les peuples auraient passé. Quand M. Loisy aura dépouillé notre littérature ethnographique, il verra

que sa phrase ne s'applique exactement qu'à B. Jevons (Durham) et à Salomon Reinach, et est un écho de la campagne récemment entreprise, avec arguments de mauvaise foi, par les partisans exclusifs de la méthode historique.

§

Dans son petit livre sur **la Tâche de Psyché**, J.-G. Frazer donne une fois de plus la preuve de son talent vraiment merveilleux à tisser l'énorme documentation ethnographique dans un exposé suivi écrit avec élégance et parfois en termes rythmés. Cette combinaison d'une érudition étendue et d'un don littéraire personnel avec la maîtrise des idées générales distingue M. Frazer même dans un pays dont cependant elle est l'une des caractéristiques les plus enviables. C'est à elle que Darwin, même Spencer, puis Grant Allen, Sidney Hartland, Andrew Lang, E.-B. Tylor et tant d'autres Anglais doivent le plus, je crois, leur influence générale sur les esprits cultivés du monde entier. Leurs ouvrages se lisent et se consultent ; ceux des Français et des Allemands se consultent seulement : ce sont des travaux de référence, ce ne sont pas des livres au sens complet du mot. Là, par contre, où il y a livre, comme chez Renan, la documentation est inférieure, et bientôt inutilisable.

Pour M. Frazer, les documents ne sont pas de simples briques qu'on empile pour en faire un mur, ce sont des blocs qu'on sculpte et qu'on agence pour en construire un temple harmonieux en l'honneur de l'activité humaine sous toutes ses formes, fût-elle irrationnelle, enfantine ou monstrueuse.

Dans son livre actuel, M. Frazer montre quelle a été l'action utile de ce qu'on nomme communément superstition chez certains peuples et à certaines époques ; c'est elle qui, sous forme de tabous, a fondé le gouvernement, la propriété individuelle, le mariage et la moralité sexuelle, le respect de la vie humaine. A chacun de ces points est consacré un chapitre et la conclusion est que c'est de la « superstition » que proviennent quatre des éléments principaux de notre civilisation actuelle. L'argument pourrait d'ailleurs être encore développé, car c'est aussi de ce même fonds commun que sortent l'art dramatique, l'art ornemental, la poésie, la musique, et même en majeure partie la technologie industrielle. M. Frazer apporte ainsi une contribution importante à l'ethnographie en tant que science des débuts des institutions.

D'autre part, ce qui est très anglais dans ce volume, c'est le soin apporté par l'auteur, à cause de son public sans doute (le volume est le développement d'une *lecture* faite à Londres), à distinguer entre la superstition et la religion. Il sait mieux que personne qu'en définitive c'est la même chose, et que la superstition, en ce sens,

c'est la religion des demi-civilisés, alors que la religion, c'est la superstition des civilisés. Je ne chicanerai pas non plus l'auteur sur ses opinions quant à la propriété individuelle comme base essentielle de la civilisation. Il aurait dû distinguer avec plus de soin entre la propriété des biens immobiliers et celle des biens meubles; cette dernière seule restera individuelle. Pour l'autre, le progrès consistera à la rendre commune, ainsi, partiellement, que la propriété des instruments de travail (machines, etc.). L'étude approfondie des formes de la propriété chez les demi-civilisés démontre que, précisément, le « communisme primitif » est une fantaisie, et qu'on doit placer le communisme non pas aux débuts de la civilisation, mais au sommet, en tant que but supérieur à atteindre.

De même la moralité sexuelle au sens où, avec ses compatriotes, l'entend M. Frazer n'est peut-être pas un progrès dont il y ait lieu d'être si fier. Dès qu'il y a sexe, il n'y a plus de question morale : la sexualité et la moralité (au sens d'éthique) se meuvent sur deux plans différents que ni les religions ni les lois n'arrivent à faire coïncider; tout au plus, parfois, par voie de coercition, obtient-on des intersections temporaires.

Même discussion possible à propos du premier chapitre, relatif à l'idée de gouvernement et d'ordre : là encore, la coercition venant d'en haut est un reste de cet état d'esprit dont M. Frazer donne de multiples exemples chez les « sauvages ». Que pourtant il y ait eu progrès du sabre affilé au gendarme, cela est indéniable. Mais c'est là un progrès dans une même direction seulement, et il y en a, et on en prévoit d'autres.

§

Dans les deux volumes de Westermarck, **sur l'Origine et le développement des Idées morales**, on rencontre à peu près la même orientation, mais à propos de faits sociaux bien plus nombreux. L'exposition est moins aisée, la documentation dans le texte moins étendue, mais les références bibliographiques en quantité proprement stupéfiante. Cet ouvrage a d'ailleurs paru bien avant celui de M. Frazer et bien plus de formes, de motifs et de mobiles d'action y sont pris en considération. On y trouvera d'excellents chapitres sur : la nature des émotions morales et leur origine; l'analyse des concepts éthiques ; les lois et coutumes en tant qu'expression des idées morales; la volonté comme objet du jugement moral; la responsabilité ; les interdictions; le libre-arbitre ; l'homicide ; la mise à mort des vieillards et des enfants, des femmes et des esclaves, les sacrifices humains; la vendetta; le duel; les coups et blessures; la charité et la générosité ; l'hospitalité ; la sujétion des enfants et des femmes; l'esclavage (très bon chapitre), le droit de propriété (bien

plus compréhensif que celui de Frazer) ; les opinions relatives à la véracité et à la bonne foi ; la notion d'honneur ; le respect pour le bien-être d'autrui ; le patriotisme et l'internationalisme ; les debuts du sentiment altruiste ; le suicide ; les restrictions alimentaires ; la pureté, et l'impureté ; le mariage ; le célibat ; l'amour libre ; l'adultère ; l'homosexualité ; le respect des animaux ; le respect des morts ; le cannibalisme ; la croyance aux êtres surnaturels ; les devoirs entre les divinités ; les dieux comme gardiens de la moralité.

M. Westermarck a donc édifié ni plus ni moins qu'un traité comparatif général de sociologie, de psychologie ethnique et d'éthique. Dans chaque chapitre, il a tenté de définir tous les facteurs en jeu et leurs interactions et quand bien même, sur des points de détail, chaque spécialiste peut ajouter des faits ou des interprétations, il n'en reste pas moins qu'aucune œuvre d'ensemble n'est comparable à celle-ci par l'ampleur de l'enquête et la souplesse des explications.

Chaque institution, chaque sentiment, chaque concept sont pris à leur forme de début, chez les demi-civilisés anciens ou actuels, et suivis dans leur évolution ultérieure jusqu'au stade atteint actuellement. L'ouvrage est donc bien une application, aux faits sociaux, de la méthode biologique, et précisément M. Westermarck fut le premier, dans un livre célèbre, à étudier les diverses formes du mariage du point de vue biologique. Depuis il a non seulement rassemblé des milliers de documents, mais il a vécu de longs mois au Maroc. Et c'est à cette « décivilisation » temporaire, à ce contact prolongé avec une société constituée sur de tout autres bases que les nôtres, que j'attribue le souci témoigné par l'auteur d'analyser tous les facteurs d'évolution en dehors d'un système religieux, politique, éthique ou philosophique européen quelconque considéré comme supérieur a priori.

Cependant, il est arrivé à M. Westermarck quelque chose d'assez curieux : à vivre avec les Marocains dont l'islamisme est tout imprégné de ce qu'on nomme couramment magie, il a été entraîné à s'en exagérer l'importance et il a édifié, pour expliquer diverses institutions, par exemple certains tabous, une théorie de l'imprécation conditionnelle qui ne saurait avoir la portée générale qu'il lui attribue.

En tout cas, l'œuvre de M. Westermarck est fondamentale. C'est non seulement un classement commode d'une multitude de faits de détail fondés sur une documentation de première main, c'est proprement une synthèse explicative, car c'est d'elle qu'on devra maintenant partir pour de nouvelles recherches de détail, plus approfondies, sur les croyances, coutumes et institutions des divers peuples aux divers stades de leur civilisation.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : M. Jacques Copeau : « Le Métier au théâtre ». — *La Revue :* Mme Bessonnet-Favre : « La Physionomie de V. Sardou ». — *Le Spectateur :* extrait du programme de cette publication nouvelle. — *L'Hermine :* une grève de perruquiers à Saint-Malo en 1753. — *La Grande Revue :* M. André Suarès : « Colloque avec Pascal ». — Memento.

M. Jacques Copeau publie des critiques fort remarquées, dans *la Grande Revue*, sur le mouvement théâtral contemporain. Dans **la Nouvelle revue française** (1er mai), il étudie « le Métier au théâtre », avec cette finesse qui est le vrai bon sens, au contraire de ce qu'en général on entend par là.

Le métier, tant qu'il est sain, ne se laisse pas apprécier. Mais quand, par un grincement, il dénonce la fatigue et l'usure, on aperçoit, pour les admirer tardivement, ces secrets aménagements de la culture qui vont dégénérer, soit entre les mains de l'artiste déclinant : et c'est la formule, — soit entre celles d'une postérité oisive : et c'est le poncif. Car, si le métier est la plus positive acquisition de la culture, il en est aussi la plus dangereuse.

Plus une culture est ancienne, plus elle est difficile à manier. Elle n'a pas atteint sans malaise le point de sa maturité et de sa délicatesse. Dès lors un double danger la menace : se corrompre dans la foule, ou s'énerver au sein d'une élite.

Sur cette déclaration empruntée à A. Dumas fils :

Un homme sans aucune valeur comme penseur, comme moraliste, comme philosophe, comme écrivain, peut être un homme de premier ordre comme auteur dramatique,

M. Jacques Copeau entre dans le vif du sujet, avec une passion dont on ne saurait trop le louer.

Cette absurde maxime est passée dans les mœurs du théâtre. Elle l'a avili en prononçant qu'un sot pût y prendre le pas sur l'homme de génie, qu'une œuvre vide pût être une œuvre bien faite. Elle a suscité les cyniques convoitises, les activités brouillonnes qui se mêlent sur la scène avec une ferveur stérile. L'artiste qui s'y fourvoie, se heurte partout à l'inculture, à l'ignorance, à la légèreté, à la bassesse du caractère, à de formidables intérêts. Et c'est avec dégoût qu'il cède la place aux « gens de métier ».

Gens de métier : les auteurs, les acteurs, les directeurs, les critiques et le public lui-même. Tout ce qui touche au théâtre est aussitôt diminué, déformé, corrompu dans son atmosphère.

Un « homme de théâtre » ne devra pas tourner son regard vers le monde, ni familiariser son esprit avec les sentiments et les idées. Il ne s'instruira que de théâtre. Il tiendra les yeux fixés sur le public à l'avidité duquel il se propose sans relâche, qui est à lui seul tout le théâtre, qui a manifesté son goût, une fois pour toutes, imposé des recettes, et qui veut qu'on s'y tienne.

Ce qu'on appelle « métier » n'est pas une exigence que l'auteur tient de lui-même, c'est une contrainte qui lui vient du dehors.

Plus loin, M. Jacques Copeau donnera cette heureuse définition de ce qu'est le métier : « Le métier, si l'on rend à ce terme sa dignité, est ce qui distingue un artiste de tous les autres, — *la preuve de l'invention.* » Ce que tant d'auteurs nomment « le métier » n'est qu'un jeu de formules d'un usage éprouvé :

C'est la mainmise, par des anonymes, sur une faculté qui, du moment où ils l'empruntent, se mue en procédé et tombe, du domaine de l'art, dans celui de l'industrie.

. . . . . .

« *L'invention n'existe pas pour nous. Nous n'avons rien à inventer, nous n'avons qu'à voir.* »

Ce plaisant trait-là vient encore de Dumas fils.

« Voir », pour un artiste, est-ce autre chose qu' « inventer » ? Aussi concèderait-on volontiers que vous n'eussiez, en effet, qu'à voir. Mais vous voyez « théâtre ». Vous avez, comme vous le dites, « l'œil construit d'une certaine façon ». C'est-à-dire qu'il est perverti, comme est empoisonné votre goût, par l'habitude du factice et la pratique des manigances. Vous croyez voir. C'est la formule qui vous saute aux yeux. C'est elle qui travestit pour vous toute apparence et flétrit toute sincérité. Vous voulez faire, avant tout, une pièce de théâtre. Cette préoccupation vous commande le choix des matériaux, l'ordonnance des proportions, le dispositif des effets. Elle guinde vos gestes, elle altère votre voix.

M. Jacques Copeau, certes, reconnaît « les exigences d'une *forme spéciale* » et « la légitimité des règles qui ont formé Racine et Molière ». Mais, il y a métier et métier ; et voici comme il différencie le bon du mauvais :

... Nul plus que nous n'est ennemi de ce qui, dans le drame, voudrait indûment se substituer au mérite dramatique, je veux dire certains raffinements littéraires ou des plaidoyers philosophiques et moraux, ou même ces discours psychologiques reliant entre eux des épisodes de mélodrame.

Mais en faveur du vrai métier, si intimement associé à l'art qu'on ne l'en saurait distinguer et faute duquel rien ne se peut exprimer, nous nous insurgeons contre le faux métier, celui qui s'exhibe seul et qui n'exprime rien. Le métier dramatique ne tire sa nécessité, sa force et sa cohésion que de l'invention dramatique. Toute création originale exige une expression authentique et nouvelle. Où languissent la vérité des caractères et la sincérité, la forme perd toute valeur en se vidant de toute signification.

Tant qu'ils n'auront rien *créé*, tant qu'ils rapiéceront les mêmes intrigues et travestiront les mêmes personnages, les auteurs dramatiques s'épuiseront vainement à retourner entre leurs mains un précaire instrument. Sans doute, il se prête à tout. Il donne l'illusion d'une souplesse extrême, tant il est disloqué. On peut en faire ce qu'on veut. On peut en faire n'importe quoi, et ce n'est rien que de frivole, d'illogique et de superflu.

§

J'éprouve, en publiant cette étude, le douloureux regret de n'avoir pu la

communiquer à Sardou. Il devait la relire avec moi et donner au public, sur l'observation typologique, ses impressions personnelles.

Cet homme, curieux de toutes choses, s'était, en effet, dans les derniers mois de sa vie, épris de la typologie. Cette science lui apparaissait comme une synthèse de ses longues études et comme l'expression logique des expériences et des recherches qu'il avait faites pour découvrir la loi suprême des destinées humaines. Il est mort avant que j'aie pu le revoir, et c'est avec une émotion profonde que je me rappelle sa dernière parole, alors que nous nous promenions lentement dans l'allée des Sphynx, à Marly : « Je vous livre ma tête, ma main, mon écriture, mon être entier, mon œuvre ; si vous y trouvez quelque exemple de la complexité de l'homme à travers la vie, montrez-le, en indiquant quelle est la loi d'harmonie que la typologie permet de formuler. »

Nous avions longuement parlé du jeu subtil des systèmes nerveux, des ivresses vitales et de la puissance de l'imagination chez certains êtres. Son esprit avait saisi avec une sorte d'avidité ce que je disais des diverses facultés de rêve dans la veille et dans le sommeil. Il avait compris le dédoublement possible du type et de la personnalité dans l'amour, dans l'art et dans l'extase, car il avait souvent entendu, au dedans de lui-même, un mystérieux dialogue secrètement échangé entre les deux âmes qui composaient son *moi*.

Ainsi débute, dans **La Revue** (1er mai), un article de Mme Bessonnet-Favre, — la fille du Dr Favre, — sur *la Physionomie de Victorien Sardou*. D'après Mme Bessonnet-Favre, Sardou se composait d'un « âpre paysan, madré, volontaire, malicieux » et d'une « jeune douairière infiniment coquette, capricieuse et volage ». Curieux mélange, en vérité; mais Sardou en eût peut-être approuvé la formule. Aussi bien, Mme Bessonnet ne lui a pas caché ce double individu qu'il portait en lui : « Comment voyez-vous cela? » lui demanda-t-il. Et elle, de répondre :

— Par la contradiction que je trouve entre votre masque rigide et morne et la vie intense qui rit dans votre œil. Votre regard vous trahit. L'homme en vous est fort, mais la femme est faible. Elle aime trop que l'on éveille ses nerfs et qu'on l'émeuve avec délicatesse pour lui donner une volupté.

Ses petits yeux d'un bleu sombre se diminuèrent alors comme si les paupières formaient un diaphragme horizontal; je ne voyais plus qu'une ligne brillante; mais que de vie et de malice dans cette ligne mince comme un fil!

Ce fut un instant. D'un geste rapide, il ôta son béret de velours noir, passa ses deux mains dans ses cheveux comme pour donner de l'air à son cerveau asphyxié soudain par une pensée lourde. J'aperçus alors le front vaste et lumineux, un front d'imaginatif mystique et de logicien sophiste, avec des facultés de perceptions multiples, des appétits insatiables, des combativités instinctives, réfrénées aussitôt par une réflexion instantanée et juridique, un front de juge, de penseur et de prêtre habitué à tout retenir et à ne rien pardonner.

Il le cacha vite en enfonçant jusqu'aux sourcils le béret qui accentuait la dureté du visage narquois. L'oreille grande appuyée très bas sur un maxillaire puissant, le menton avancé et rigide, les lèvres minces et tirées par le geste musculaire d'une habituelle malice, le nez dur aux narines vibrantes, les pommettes larges et l'occiput lourd accusaient des instincts mâles, ainsi qu'une force de résistance peu commune à l'âge où je le voyais. Tempérament entier du dominateur qui sait avoir du charme et cache sa maîtrise avec esprit. Le corps répond au crâne, car les épaules sont larges et le buste trapu est d'un homme vigoureux. Le squelette est solide, l'aspect viril. Où donc retrouver trace de la femme mutine entrevue à travers le regard malin ?

Cette trace, Mme Bessonnet l'a trouvée dans la main : « Sardou avait des doigts d'enfant, des doigts de petite fille, des doigts de naine », écrit-elle, usant d'une gradation assez bizarre. Elle prête à Sardou cette remarque : « On a dit tant de bêtises sur ma main. » En somme, on en a dit et on en dira sur toutes les mains. Mais Sardou, curieux, a voulu savoir de son interlocutrice ce qu'elle pensait de cette naine dont il avait les doigts :

— Dans la légende, répondis-je, les naines avaient des trésors d'illusions inépuisables et s'occupaient sans cesse des hommes; elles s'inquiétaient de l'avenir et pensaient faire des mondes. Elles touchaient à tout sans jamais rien détruire ; elles conduisaient les plus subtils secrets à travers les êtres sans en rien retenir pour elles-mêmes. Elles se mêlaient aux choses les plus cachées et transmuaient les éléments les uns dans les autres. Elles avaient de petites mains agiles qui ne pouvaient changer de forme ; c'étaient toujours des mains d'enfants, contemporaines de mondes finis, ouvrières de mondes futurs, et ces mondes commençaient et finissaient dans l'illusion, car c'étaient des mondes de rêve...

Sardou m'écoutait pensif en regardant toujours sa main menue, molle, rousselée et couverte de poils follets. Les veines étaient fort apparentes, un peu sombres comme chez les gens dont le jeu vital est ralenti. Les lignes ouvertes et multiples dans la paume me révélaient que Sardou avait une tendance naturelle à la déperdition des forces nerveuses et à une prodigalité instinctive, par nonchalance. Ce n'était cependant pas le caractère du travailleur infatigable, du chercheur minutieux, du fureteur patient, de l'homme vigoureux que j'avais devant moi. Dans sa main je retrouvais plus net, plus accentué, plus indéniable encore que dans le regard, le caractère de la femme jeune, indolente et mutine qui flirtait sans cesse avec tout pour se distraire ou pour s'instruire. Et je m'expliquais mieux en découvrant ces doigts de naine toutes les expériences de spiritisme expérimental et toutes les recherches psychiques et magnétiques pour lesquelles Sardou se serait passionné jusqu'au jour où sa raison inflexible opposa son *veto* à la « folle du logis ».

Cela est fort intelligent et, par là même, amusant. Avant d'analyser Sardou d'après son écriture, — car la graphologie est une branche de la typologie, — Mme Bessonnet-Favre condense en ces quelques lignes son opinion sur l'auteur de *Patrie :*

Sardou est du reste un amuseur plutôt qu'un psychologue, il remue les instincts ; il rêve du sentiment ; il flirte avec l'idée ; il imagine la passion ; il fabrique l'enthousiasme et *son art*, vraiment prodigieux, *consiste à faire vibrer le public d'une émotion qu'il n'éprouve pas.*

J'ai souligné la dernière proposition de Mme Bessonnet-Favre. Elle est, dans son intention, la louange supérieure qu'on puisse décerner à un dramatiste. Elle est, en fait, une critique que Sardou a trop méritée : il n'a pas été suffisamment ému par son œuvre pour qu'on puisse voir en lui un artiste... même « prodigieux ».

§

Le Spectateur (avril) est une nouvelle « revue critique ». Elle doit paraître chaque mois. Un avant-propos renseigne sur le but de cette publication :

Quelques-uns d'entre nous qui, au cours de leurs études théoriques, dans l'exercice de leur profession ou dans la vie courante, avaient aperçu ce rôle important des habitudes et des exigences logiques de l'esprit chez l'individu et dans la société et avaient cherché à en préciser la nature, ont pensé que le meilleur moyen de l'étudier était de se placer, comme peut le faire une revue périodique, devant le spectacle qu'offrent la réalité quotidienne, la vie sociale et les productions intellectuelles, non pas comme un observateur qui, même attentif, ne regarde les choses que du dehors, mais comme un *spectateur* intéressé qui s'efforce de se mettre à la place des acteurs, d'entrer dans leur pensée, sans regarder aucun mot ni aucun geste comme dépourvu de signification et qui, d'autre part, ne prenant pas les choses trop à cœur, n'est pas gêné dans l'attention qu'il porte au jeu des acteurs, par les émotions trop vives qu'il ressentirait, si lui ou ses proches étaient les héros d'un drame véritable.

C'est cette double attitude — et de l'attention qui, au sens le plus fort du mot, se met à la place de son objet, et du détachement au moins provisoire qui seul assure la liberté de l'analyse— que voudrait réaliser *le Spectateur*.

§

L'Hermine (20 avril) fournit ce très précieux document pour servir à une histoire possible des grèves en France ; il est extrait d'un *Recueil de différentes curiosités concernant Saint-Malo et le diocèse*, par S. F. B. Carfantan Desdeserts, « prestre et subcuré à Saint-Malo ».

Août 1753.

Il y avait environ six semaines qu'un garçon perruquier étant venu à Saint-Malo chercher de l'ouvrage, il fut placé chez un maître qui ne s'en accommodant pas lui donna son congé. Comme il n'avait pas de quoi se conduire, tous les garçons se cotisèrent pour lui faire une somme d'environ 13 livres. Ils prétendirent que cette somme leur serait remboursée par le maître qui avait congédié leur compagnon, faute de quoi il n'aurait point de garçon. Ce qui d'abord fut accordé, mais il s'en dédit dans la suite. Sur

quoi tous les garçons délibérèrent de quitter la ville : pour cet effet, ils firent sortir tous leurs camarades de chez les maîtres, laissant seulement un garçon chez les veuves de perruquier et un garçon chez chaque maître infirme.

Ils furent tous dans un champ à Paramé et au moyen de draps de lits qu'ils empruntèrent à une auberge auprès de leur camp, ils élevèrent, le samedi 1er septembre 1753, des tentes sous l'une desquelles ils faisaient leur cuisine, envoyaient tous les jours en ville à la provision, prenaient du cidre à l'auberge voisine du camp, chopine par teste, et restèrent là jusqu'au mardi suivant qu'ils revinrent en ville, le laurier à la main, à la sollicitation des maîtres qui les firent chercher.

Ils se comportèrent fort sagement pendant qu'ils furent campés. Ils étaient au nombre d'environ 24 et leur dépense monta à 24 ou 25 écus.

§

Ce *Colloque avec Pascal*, que publie **la Grande Revue** (25 avril), est une des meilleures œuvres de M. André Suarès. Faire parler un Pascal était une audacieuse tentative. M. Suarès y a réussi d'une manière admirable, aussi bien qu'est profondément belle cette méditation sur le masque de Port-Royal :

Les beaux morts sont graves : c'est qu'ils nous pèsent. Ils sont partis, nous laissant, comme une statue de plomb entre les mains, l'ombre très dure de ce qu'ils furent, qui ne nous répond pas, et qui n'est plus eux que pour nous.

Vous, Pascal, votre air est d'un sérieux terrible. Sous le masque, on dirait que vous y êtes encore. Une curiosité profonde, qui se repaît enfin, vous rend attentif. Vous savez tout, l'embrassant d'une vue mystérieuse et vous cherchez à savoir davantage. Vous écoutez la parfaite harmonie ; et dans l'accord vous vous apprêtez à reconnaître toutes les notes et chacune. Peut-être, vous êtes en train de ruiner la mort, après avoir pénétré la mort.

Et même une sorte d'étonnement, immense et confus, éclaire par le dedans votre pâleur souterraine au delà de la vie. Vous rêvez, certes ; vous rêvez. Et vous êtes pour jamais dans le rêve, ô grande âme sombre, qui avez ravi la lumière, pour avoir la lumière.

Ce profil de grand juge et de grand moine s'est totalement fermé aux bruits du monde, qu'il perçut avec tant de délicatesse. C'est une porte de granit qui ne s'ouvrira plus. L'éloquence est scellée par la redoutable réserve de la mort. La force persévère et la pensée la plus opiniâtre. Ce héros n'ira plus à la bataille ; mais rien n'a pu sans doute entamer son énergie ni la citadelle où il se retranche. Tant de passion ! tant de dédain ! On se demande sur quel empire cette ardeur exerçait son autorité royale. Où est le couvent, quel est l'ordre régi par cet homme souffrant ? Son nez a presque de la ruse : il flaire les doutes et il perce les mensonges. Rien n'échappe à cette force subtile. On voudrait relever ces paupières, et découvrir le feu triste de ces yeux. Là était l'aire aux éclairs ; et la politesse, l'ironie, la soumission même au train du monde, n'ont pu cacher la violence intérieure. S'il avait vécu trente ans encore, en Pascal le roi lui-même eût trouvé à qui parler.

Lisez, maintenant, quelles paroles M. André Suarès imagine tombées des lèvres minces de Blaise Pascal :

— La pensée et l'action, la morale, les passions et les lois, tout n'est qu'images.

Mais la douleur est là, et l'anéantissement qu'elle recouvre, qui est la douleur unique. Nierai-je ce que je sens ? Me vais-je payer de raisons qui n'adhèrent pas plus à mon être qu'une poussière d'emprunt, sur une route poudreuse ? Vais-je ne me fixer jamais, l'âme toujours vagabonde, comme un Israélite ou un Breton ?

Cependant, il ne faut pas se résigner à la douleur. Il la faut posséder. Il faut la vaincre et s'en faire un saint échelon. La douleur possédée est la voie qu'il nous faut prendre, et aussi salutaire qu'est funeste la douleur qui nous possède. J'ai donc corps dans le corps de Jésus-Christ. J'ai salut dans le sang de Jésus-Christ. J'ai nourriture et vie en lui. J'ai Dieu.

. . . . . .

— J'ai beaucoup vécu dans la mort. C'est le destin de celui qui aime la vie aussi passionnément que j'ai fait. Dans l'amour de la vie, l'amour de la gloire, d'abord, l'emporte. Je m'y livrai avec ivresse. Là, on tente d'être éternel, selon la chair. Vanité, ensuite, qui fait rire. Pour découvrir la mort, il faut avoir eu la passion de la gloire et s'en être dépris.

. . . . . .

— Dans les autres amours, rien n'est si fort que le désir du bonheur ; et comme on le veut pour soi, on le souhaite encore plus pour ce qu'on aime. Sans doute, on se flatte que le même bonheur doit combler celui qui donne et celui qui reçoit ; ou plutôt, on s'imagine que le don est égal, et que la suprême joie est dans le partage. Mais, trop tôt, on sait qu'il n'en est pas ainsi. Ni ce qu'on donne, ni ce qu'on reçoit ne suffit... Nos cœurs ne peuvent être comblés. Et ce qui comble la chair est aussi ce qui la lasse. On rêve alors de donner un bonheur qu'on n'a pas. Voilà la délicieuse torture des amants, quand l'un des deux veille sur le sommeil de l'autre, et que l'amour le plus profond parle dans le silence où l'amour le plus ardent est à la fin réduit. Là est l'épreuve de la passion qui persévère et l'aurore d'une ardeur plus pure. Je lis sur ce beau visage endormi. Même dans un contentement sans mélange, je sais qu'il pressent une chute et quelque manque. S'il rêve, il faudra bien qu'il s'éveille. Une ombre passe sur ces paupières lourdes d'ivresse, et sur ces lèvres chéries. C'est l'invisible regret, qui vole d'abord dans les espaces de la chair, qui n'a pas encore pris sa place taciturne entre les amants, mais qui doit venir. Et quand rien ne le ferait naître, ce regret, il naît du temps : il est l'ombre de l'heure qui fuit.

§

Mémento. — *La Flamme* (20 avril), qui paraît pour la première fois, sera mensuelle, a pour rédacteur en chef M. Louis Roubaud, publie des œuvres de MM. S. Crosnières, P. Gault, P. Desthomas, un beau poème de M. G. Seine : *la Chaude nuit d'hiver*, et le commencement d'un roman de M. J. Servy : « Hercule et le Lion ».

Le n° 1 de *la Renaissance tragique*, « revue littéraire et théâtrale » a paru en mai. Y ont collaboré : MM. Charles Martel, — qui donne une

conférence sur « La Tragédie royale », de M. Saint-Georges de Bouhélier, — Louis Rozier, Charles Dulait, A. de Rosa, C. Schiltz.

La Revue hebdomadaire (24 avril). — M. G. Hanotaux y étudie « la Crise balkanique », M. O. de Barral « Swinburne et son œuvre poétique », M. E. Rod, « Taine, romancier ».

Le Correspondant (25 avril). — « La Conversion de Pascal », par M. H. Bremond. — « La Nation grecque », par M. A. Britsch. — « Nicolas Bargasse », par M. E. Lamy.

La Revue de Paris (1er mai). — «Fleurs et Fruits », par M. Louis Blaringhem. — « L'Annamite et nous », par M. Pierre Duclaux.

Idées Modernes (avril). — « Une épopée finnoise », par M. L. Maury. — « L'Action directe », par M. Georges Renard. — « Enquêtes sur les Ecoles belges », par M. L. Riotor. — « Le Monde juif », par M. N. Slouch.

La Nouvelle Revue (1er mai). — « Les bibliothèques libres dans la nouvelle Allemagne », par M. Eugène Morel.

Revue du Temps présent (2 mai). — « Un soldat de la Révolution : le général Duphot », par M. J. de Bérys.

Le Spectateur. — « Du fonctionnement réel de l'intelligence », par M. René Martin-Guelliot. Etudes critiques de MM. Marcel Pareau, F. Carré, Vincent Muselli.

L'Education (mars) est une nouvelle revue trimestrielle « d'éducation familiale et scolaire », que dirige M. Georges Bertier. On y lira avec intérêt « la Morale sexuelle à l'Ecole », par M. Malaper, et l'article du docteur Lietz sur les *Landerziehungsheime* dont il a inauguré le système en Allemagne.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Chronique stendhalienne : Inédits de Stendhal (communication de M. Paupe). — Le plus beau vers français (*l'Action Française*, 11 mai). — *Le Journal des gens de Lettres*, nº 1. — Le Café Tabourey (*l'Intermédiaire*, 30 avril). — Belles phrases (*l'Essor congressiste*, avril).

M. Paupe nous communique amicalement quelques « Notes inédites de Stendhal sur le manuscrit de *Mina de Wangel* ». Les voici, sans commentaires :

Au recto du titre : 29 décembre 1829. Abandonné comme peu fait pour un public français. Retrouvé par hasard en février 1832.

LA VIE ET LA MORT
DE
Mina de Wangel
Conte imité du danois de
M. Oehlenschlaeger

Le traducteur n'a connu ce conte que par les vives critiques des journaux allemands qui trouvent l'auteur immoral et lui reprochent un système. On a cherché à diminuer les saillies de ces défauts.

Il est à désirer qu'on attribue les défauts à un système et non à la gaucherie de M. de Stendhal.

Au verso : Arrangé la fin le 19 J [anvi] er [1846].
Le vrai bonheur est-il niais ici ?
[Répétition du titre, avec le nom de l'auteur danois et cette variante : traduit de la revue du Jutland, attribué à M. etc. *Made after* le 18 janvier 1830].

PRÉFACE CONFIDENTIELLE A K [OLON]

Décrire les mœurs est froid dans un roman, c'est presque moraliser. Tournez la description en étonnement, mettez un étranger qui s'étonne, la description devient un sentiment. Le lecteur a quelqu'un avec qui il peut s'impatienter. Mina, étrangère d'un pays où l'on philosophie. — Julien, jeune provincial, élève de Plutarque et de Napoléon..... dans Mina, le jeune homme fort, marquis et libéral, voulant aimer l'Amérique et le Moyen-Age pendant lequel brillait sa famille, et par conséquent TRISTE.
A la dernière page du manuscrit : *Fini le 19 janvier 1836.*

M. Paupe joint à sa communication cette note intéressante d'Auguste Cordier :

Cette nouvelle a été écrite avec la préoccupation de l'œuvre en train « Julien » (*le Rouge et le Noir*), dont les notes de Stendhal sont un reflet. Voir ces notes avec attention.

La page manuscrite de Stendhal appartient à la collection Stryienski.

§

M. Maurras n'est point satisfait de l'enquête de M. Gaubert, touchant le plus beau vers français. Même il la vitupère véhémentement dans *l'Action Française*. C'est une réplique au Sage Criton, interlocuteur idéal, qui se plaint que la démocratie soit barbare. M. Maurras le veut bien ; même il renchérit :

— Ami Criton, ai-je répondu, plaise aux dieux immortels que la démocratie pousse la barbarie de l'esprit et du cœur jusqu'à renoncer à toute culture. Mais le diable est qu'elle tient à se cultiver à sa façon, plus horrible que la brave ignorance et la base de la grossièreté. O Criton, as-tu vu dans *l'Intransigeant*, ces jours-ci, l'enquête de l'ingénieux Gaubert touchant le plus beau vers de la poésie française ? M. Ernest Gaubert, qui aime à se moquer du monde, y entendant malice, je ne le blâme pas, mais ses 6.000 enquêtés sont d'une bonne foi horrible. Car ils étaient six mille, Criton, à se demander si la poésie française a un « plus beau vers » et lequel.

La décadence littéraire a souvent entraîné à sacrifier les ensembles. L'enquête que je signale est une apothéose du détail... Un concours du plus beau vers se conçoit, limité à des romantiques. Ceux qui ne furent pas capables de réussir dans le morceau excellèrent au plus beau vers, au vers citable et portatif, le vers de mémoire et de poche, comme Voltaire (un précurseur) en retenait et en tournait à la douzaine, au cent. Mais on voit attester dans ce concours l'autorité de grands poètes, dont les magnifiques passages valent surtout par position. Ainsi l'instance entrecoupée de l'âpre Roxane :

Bajazet, écoutez. Je sens que je vous aime.
Vous vous perdez...

Ceci porte le poids de la tragédie tout entière. Le sublime y suppose une immense composition.

D'autres fois, les grands vers de nos classiques nous épanouissent la fleur de tout un caractère. Tel le distique raisonneur, absurde et charmant d'Alceste :

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve.

De tels vers dans un beau poème tiennent la place de la tête dans une statue, des yeux d'un portrait. Mais ils ne se laissent pas plus collectionner que les têtes ou les yeux de belles personnes vivantes. Ils font partie d'un monde, ils participent d'une harmonie si complète qu'on ne doit pas les tronquer. Ce qu'on peut détacher pour l'enquête de M. Ernest Gaubert, c'est tantôt des exemples de grammaire ou de métrique (*ces yeux tendres, ces yeux perçants mais amoureux, — Ariane, ma sœur*) et tantôt par contresens inouïs, une échappée de pittoresque, un éclair de peinture naïve pris alors pour des descriptions, comme la marche de Junie :

Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes.

Isoler cela, c'est le dégrader, et ces dégradations multipliées (il paraît que Racine arrive bon premier dans l' « Enquête du plus beau vers » !) crient hautement que l'on n'aime pas ce qu'on croit tant aimer, ou qu'on l'aime mal, sans comprendre, et que le voile s'épaissit entre ces belles choses et l'esprit des générations corrompues. Pareille admiration perd de vue l'essentiel. Lisons cette page extraordinaire :

Un loup n'avait que les os et la peau
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment...

Et tout ce qui suit, cursif et léger comme la première histoire venue, et scandé comme une chanson à boire ou à danser ! Voulez-vous bien me dire où est le beau vers là-dedans ? Ils sont tous beaux, Criton ! Ils sont la beauté même, et celui-là ne comprend rien à cet heureux chef-d'œuvre de souplesse, de légèreté et de poésie s'il ne commence par sentir que cela est vivant et que distinguer, analyser, c'est tuer. Allez-vous dire que voilà un petit malheur ? Que nous pleurons la mort d'une industrie de luxe ? Il y aurait mauvaise grâce à en trop gémir. Poésie française, goût français, esprit français, qu'est cela ! C'étaient pourtant de grandes choses, et leur solution en signifie bien d'autres qui seront plus dures à porter.

Tout cela est vrai, mais le beau vers isolé n'en existe pas moins, et précisément chez La Fontaine, qui l'a souvent noyé dans la laisse la plus plate.

Tout existe : la forêt, mais aussi l'arbre seul. Si un jardin de

roses est beau, la fleur perdue le long d'un chemin de sable est belle aussi, et plus belle, peut-être, par la solitude, — comme un article de M. Maurras au milieu des tabarinades de *l'Action française*.

§

Un nouveau journal vient de paraître. C'est le **Journal des Gens de lettres**, organe professionnel des écrivains, auteurs dramatiques et journalistes français. Il défendra les intérêts des susdites corporations, étudiera les problèmes judiciaires qui s'y attachent, la question des droits d'auteur en France et à l'étranger.

§

M. Jules Troubat nous donne quelques notes, dans l'**Intermédiaire**, sur le café Tabourey, que M. Barrès avait eu l'obligeance, en un académique discours, de placer à la rencontre des rues Racine et de Vaugirard :

Un correspondant de *l'Intermédiaire*, dans un des derniers numéros, a demandé où était situé le café Tabourey. Il était au coin de la rue de Vaugirard et de Rotrou, qui longe l'Odéon ; il occupait l'emplacement actuel de la librairie Flammarion, juste en face la grille de la principale entrée du jardin du Luxembourg, par la rue de Vaugirard. — C'est dans le café Tabourey que se fit, sous le règne de Louis-Philippe, le succès de la *Lucrèce* de Ponsard. Toute la littérature a passé par là. On ne fumait pas dans la première salle, mais la seconde salle, celle de la rue Rotrou, servait de tabagie.

Dans la première, se donnaient le matin de délicats déjeuners, peu à la portée de la bohême, qui fricotait ailleurs, où elle pouvait. Le soir, en 1868-1869 — avant la guerre — on y voyait des figures graves de journalistes bien pensants, celle entre autres de M. Coquille, du *Monde*, un succédané de *l'Univers*. Un soir, sur les dix heures, Barbey d'Aurevilly entra le poing sur la hanche, selon son habitude, et alla s'asseoir au fond de la salle, d'où il s'écria : « Garçon, apportez-moi du beurre et des radis... » Le garçon vint humblement lui dire qu'il n'y en avait plus... « Allez en chercher », répondit-il. Un quart d'heure après, le garçon revint lui dire que toutes les boutiques étaient fermées : — « Comment ! s'écria Barbey, on ne peut pas trouver du beurre et des radis dans ce quartier-ci à cette heure ! » Un provincial que j'avais amené avec moi me demanda qui était cet original. — « Cyrano de Bergerac », répondis-je.

Préault disait de Barbey : « Il descend de la *Grande Armada*... son ancêtre après, la tempête, a débarqué sur la côte normande et y a fait souche... »

§

J'ai trouvé de bien belles phrases, sous la signature de M. Etienne Coullet, dans l'**Essor congressiste** :

M. Drumont a conquis une renommée frelatee par la frénésie d'une pensée inexistante.

L'Académie partage le préjugé qui interdit au sexe lumineux d'avoir un

idéal transcendantal et catégorique et d'en poursuivre la réalisation spontanée.

Trop longtemps le cléricalisme a fait boire à l'âme de la femme, ogive de l'infini, du fiel de serpent dans le calice de la superstition.

O femmes, les yeux de votre larynx regardent le monde à travers l'azur annonciateur d'eurythmie.

Un nouveau Maldoror, quoi ! Cela vaut mieux que la platitude, — même académique.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THÉATRE DES ARTS : *Œuvre posthume*, comédie en 1 acte, en vers, de M. Alfred Mortier; *l'Eventail de Lady Windermere*, pièce en 4 actes, d'Oscar Wilde, adaptation de MM. Rémon et J. Chalançon (7 mai). — Memento.

Il est des moments où, las d'être seul aux chemins qu'il fréquente, le poète par des sentiers fleuris se rapproche en jouant de ceux qui l'aiment et de la foule contemporaine. Avec un sourire, selon les cas, narquois, compatissant, ou affadi d'indulgence, il se livre au plaisir simple des virtuosités, dont les détours habiles et les retours aisés entretiennent la souplesse merveilleuse de son doigté. Je vois M. Alfred Mortier, pour une aventure de ce genre, s'éloigner des spéculations plus ardues où sa muse se complaît d'ordinaire, et sourire en donnant aux enfants que nous sommes le spectacle rajeuni de la comédie en vers, comme l'aurait comprise, s'il vivait de nos jours, par exemple Regnard. Des qualités hautes de la pensée, applaudie par nous dans *la Fille d'Artaban* ou dans *la Logique du Doute*, que retrouvons-nous, en effet, dans **Œuvre Posthume?** Certes, et toujours, un souci net d'écrire, et aussi la puissance et la volonté de remplir un dessin médité. Par ce double objet, où le poète se retrouve mieux qu'en la difficulté propre à la réalisation de son thème, un grand talent, sensible et délicat comme le sien, s'est préservé intact. On ne saurait ne pas apprécier l'adresse avec laquelle les scènes et le dialogue, selon des procédés pour un instant élus, sont à travers maints périls franchement conduits. Mais M. Mortier ne les a pas évités tous, ou, du moins, il n'a pas esquivé les écueils où se perdirent ses contestables modèles. Evidemment, c'est, quand on condescend à reprendre en sous-ordre ou à imiter, une grave question si l'on doit ou non se contraindre même aux défaillances, et les reproduire : M. Mortier semble n'avoir pas hésité, et lui, poète lyrique, pur logicien, fantaisiste hardi, il n'a pas redouté, pour nous amuser sans doute à son idée davantage, à semer ses vers, afin de la rendre plus plaisante encore, de rimes éculées et d'hémistiches dont la platitude, qu'il a voulue, forme le mérite. Son délice a dû être, en composant cette fantaisie, extrême, mais ce qui y a con-

tribué, certes, le plus, l'allure archaïque dans l'expression des sentiments prêtée à des personnages de nos jours, déconcerte précisément, plus ou moins, le spectateur ; il ne juge plus de la vérité des situations ou de leurs motifs ; il rit simplement quand il trouve gaie « la pochade ».

§

La mésentente entre Wilde et son public provient de causes bien différentes. Wilde est, lui, essentiellement, un fantaisiste paradoxal, original et plein de dédain, avec toute la ferveur consciente de sa volonté, pour tout ce que le commun de ses contemporains cherche, désire et aime. L'essayiste a été prodigieux ; il est peu de livres qui remuent autant d'idées, indiquent autant de points de vue insoupçonnés que *Intentions ;* le conteur est d'une délicatesse et d'une grâce un peu artificielles, mais si savantes et si sûres ! Je n'ai à tenir compte ici du poète d'épouvante et de résignation qu'il était devenu quand il écrivait *la Ballade de la Geôle de Reading*, ni du résigné et torturant autobiographe de *De Profundis*. A cette suprême époque de son existence si lamentablement terminée, la Vie, qu'il méprisait tant au profit de l'Art, s'était chargée de lui imposer avec une cruelle rudesse ses réalités les plus déchirantes et les plus terribles ; il sut les supporter d'un front serein, sans rien démentir de ses fiertés superbes, mais, à cet effroyable jeu, il fut rongé jusqu'à la moëlle, et peu après avoir proféré les paroles d'austérité suprême et de grande résignation, qui seront à jamais un titre encore plus magnanime à sauvegarder le respect de sa mémoire, jeune encore, plein d'extase et de rêves, il mourut dans la solitude et presque l'oubli.

Quand il produisit son théâtre, au contraire, c'était son époque brillante. Londres ne parlait que de lui ; il y faisait scandale par ses manières de dandy et d'esthète hautain. Ses pièces étaient ardemment attendues, suivies, discutées, prônées ou combattues. C'est que, bien mieux que les dehors un peu tapageurs qu'on prêtait librement à son idéal esthétique et qu'il se complaisait au surplus à afficher victorieusement, Wilde en réalité apportait à la scène du nouveau, de l'inattendu. Et non seulement, comme on l'a trop répété, à la scène anglaise, mais, si l'on examine avec soin, à la scène européenne de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Oui, par des attaches apparentes, le théâtre de Wilde provient du théâtre de France ; oui, il tire son origine de Dumas fils et même de Sardou. Cela est entendu. Mais où il diffère de ceux-ci, où il diffère de plus grands qu'eux et peut-être de tous ceux qui se sont levés, au théâtre, après eux, c'est que pour lui, un souci, au théâtre comme en toute autre forme de la littérature, prime tous les autres : le souci de son art d'écrivain. Tout, dans son théâtre, demeure subordonné à la littérature, et même à la ri-

gueur, disparaît, submergé, noyé, étouffé par le seul souci qui à ses yeux vaille qu'on s'en occupe : le souci de la littérature.

Aussi, comme il a été aisé, ces temps-ci, aux critiques des journaux de railler ce qu'ils ont cru la maladresse de Wilde dans cette pièce qui fut, je crois bien, la première en date, et que MM. Rémon et Chalançon nous ont présentée au vaillant théâtre des Arts dans une adaptation consciencieuse et, à maints égards, fort satisfaisante, **l'Eventail de Lady Windermere**. En est-il qui se soient avisés que le titre même de l'ouvrage décèle chez l'auteur une intention ironique ou malicieuse: *l'Eventail de Lady Windermere;* et cette importance attribuée tout de suite à ce mince objet qui va devenir l'occasion de toutes les péripéties, dont l'existence, le don et l'abandon, l'oubli, la reprise fourniront, par de simples indications de jeux de scène, l'occasion de développer, de modifier, de rapprocher et de confronter les caractères des personnages, n'implique-t-elle pas tout de suite que Wilde n'a pas voulu se préoccuper, un seul instant, de lier plus savamment les péripéties de son drame, dont l'armature ne devait lui fournir qu'un prétexte, sans qu'il y attachât d'autre importance? Que cette sorte de moyen ait été trouvée au fond du fatras de Sardou, rien n'est plus probable; mais le choix des moyens était indifférent à Wilde; il a pris celui-là comme très commode, ou comme le premier venu, ou encore parce qu'il avait remarqué que le bon public de Londres avait éprouvé grâce à lui maintes délices; d'ailleurs, de la même façon il sous-entend, à l'adresse de ce public, des railleries comme par exemple : « Ah ! tu te délectes à des ressources de mélodrame, et bien je terminerai mon premier acte sur la réflexion presque ridicule de ce mari. Je ne puis pourtant pas lui dire que cette femme est sa mère! — on a des ressources de vaudeville, eh bien, tu verras, par exemple, dans mon quatrième acte, si j'en ai peur ! » Que lui fait tout cela? Ce n'est pas de cette puérile construction du drame qu'il se soucie. Mais, dès qu'une situation quelconque est donnée, qu'elle soit naturelle, artificielle, malaisée à admettre, ou en soi-même curieuse, c'est tout le charme du dialogue, c'est cet esprit aigu, se jouant en paradoxes qui éclosent, où il les place, comme des bouquets odorants d'évidentes vérités, cette souplesse de la pensée, cette justesse des sentences, cette harmonie de l'expression et de l'idée! Là tout est nouveau, chatoie, séduit et enchante. Un enivrement de mots colorés, légers, chantants, une grâce exquise du langage. Et chaque type individuel est souplement défini et maintenu dans les variations de ses apparences successives : quelle suavité mondaine dans Mrs Erlynne, quelle fraîcheur ingénue et confiante dans Lady Windermere ; quelle vulgarité prétentieuse et qu'on révère chez la duchesse de Berwick; quelle froide résolution dans les désirs de Lord Darlington,

quelle froide et délicate science de la vie chez Lord Windermere, quelle ridicule et lourde vanité naïve chez Lord Augustus Lorton.

Dans cette présentation des caractères tout au moins, quelques-uns de nos plus réputés dramaturges trouveraient de quoi s'inspirer, à leur tour, d'un moment du théâtre anglais.

Le théâtre des Arts a mis à monter la pièce une pieuse déférence, dont, en dépit de quelques erreurs (le décor discordant de l'acte IV, par exemple), on ne saurait trop le louer. M. Durec en Lord Windermere, M. Dullin en Cecil Graham, M. Lucien Dayle en lord Lortou ont donné de leur mieux, mais sans doute est-il difficile de réaliser toute la distinction et l'élégance dont ne doivent jamais se départir de tels personnages. Les rôles féminins approchaient plus de ce qu'on eût pu désirer : Mme Marie Laure fut parfaite en duchesse de Berwick, et Mme Suzanne Avril en Mrs Erlynne. Quant à lady Windermere, ce fut un si inoubliable délice de la voir si fraîche, si gracieuse, si ingénûment jolie et désirable sous les traits de Mme Emmy Lynn, qu'on ne saurait lui tenir rigueur de quelques rares insuffisances dans telle attitude ou telle intonation, lesquelles ne sont dues d'ailleurs qu'à de la jeunesse extrême et à une inexpérience par ailleurs adorable.

Memento. — Tréteau-Royal : *Venez très tôt*, prologue de M. Joe Bridge ; *Tom*, pièce en 1 acte, de MM. Chaine, José de Bérys et Harry Whist ; *Après nous*, pièce en 1 acte, de M. André Mycho ; *le Fétiche*, pièce en 1 acte, de MM. Eddy Levis et B. Dangennes (1er mai). — Théâtre Réjane : *le Refuge*, pièce en 3 actes, de M. Niecodemi (6 mai). — Little Palace : *Maîtresse historique*, comédie de M. Dolley ; *la Margot*, drame de M. Roberty ; *les P'tits Bateaux*, comédie de M. Dammartin ; *le Soleil Sauvé*, pantomime de M. du Chastel ; *Palace... aux femmes !* revue de M. Hop E'Op (7 mai). — Théâtre Molière : *la Retrempe*, pièce en 3 actes, de MM. P. F. de Maigret et Paul Genève ; *la Bande à Chicot*, comédie bouffe en 3 actes, de MM. Paul Segonzac et Robert Savoy (8 mai). — Bouffes Parisiens : *l'Impasse*, de MM. Léon Xanrof et Fred Amy (15 mai).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Bacchus, drame lyrique en 4 actes et 7 tableaux de Catulle Mendès, musique de Massenet.

Un prote soucieux des bienséances s'honorerait en encadrant cette chronique du large trait noir qui extériorise, en imprimerie, les douleurs inconsolables, car je dois faire aujourd'hui figure de nécrologue. Un triple deuil vient de frapper la haute industrie théâtrale de notre pays : Catulle Mendès, Jules Massenet et leur dernier enfant, **Bacchus**, ne sont plus, et Paris vient de leur faire à l'Opéra de magnifiques funérailles.

Dans les ménages fortement organisés, dans ceux des princes hindous, par exemple, lorsque meurt le chef de famille, il est de bon ton de brûler vive sa plus fidèle épouse. Catulle Mendès, en associant sa fortune théâtrale à celle de Massenet, avait fait un mariage de rajah ; il s'était décerné d'autorité le titre de chef de la collaboration et nous voyons que son romantisme impénitent l'a conduit à exercer impitoyablement ses droits d'outre-tombe. Un splendide bûcher fut élevé un soir, place de l'Opéra, par les mains pieuses de MM. Messager et Broussan ; on y fit monter le doux Massenet serrant dans ses bras son dernier né, M. Henri Rabaud brandit la torche fatale et attisa le feu pendant trois heures d'horloge et lorsque, à minuit, la foule se retira il ne restait plus de ces grands de la terre qu'une petite urne remplie de cendres. *Quia pulvis es et in pulverem reverteris!*

Ce serait mal connaître nos contemporains que de prêter des sentiments compatissants à ceux qui contemplèrent ce cruel holocauste. Les soupirs de soulagement et les mines satisfaites de tous les assistants traduisirent éloquemment l'impression générale ; le public a toujours l'âme du paysan grec exaspéré, qui réclamait l'exil d'Aristide pour ne plus l'entendre nommer « le Juste ». Trop de succès éclatants, écrasants, insolents ont illustré la carrière de Massenet pour que ses meilleurs amis n'éprouvent pas une satisfaction féroce en présence d'un aussi beau four... crématoire. Cette fois, le plaisir fut si vif et si complet qu'il ne put rester silencieux. Tout Paris a piétiné les trois cadavres en poussant de sauvages clameurs d'allégresse! Et c'est un peu de justice qui nous arrive par beaucoup de lâcheté.

La presse quotidienne, qui ne nous a pas habitués à tant de consciencieuse énergie, a trop bien dépecé le pauvre Bacchus pour qu'il soit possible de compléter sa tâche. Il y aurait quelque inélégance à prendre actuellement part à cette facile curée. L'œuvre ne se défend pas. La niaiserie prétentieuse de son affabulation, l'outrance bouffonne de son verbe et l'indigence de sa musique découragent toute critique. Une demi-douzaine d'échantillons prélevés çà et là dans la partition constituerait le plus éloquent et le plus décisif des réquisitoires, mais ce genre d'illustrations n'étant pas praticable au *Mercure*, nous prions les lecteurs de consulter l'article documenté publié par Gauthier-Villars dans *Comœdia illustré :* on y trouvera un catalogue de thèmes et un recueil de citations se passant de tout commentaire et offrant une mine inépuisable de coupures aux compilateurs du Sottisier.

Cette vertueuse indignation de la critique quotidienne n'apporte point pourtant à ceux qui n'ont pas attendu *Bacchus* pour s'affliger de la décrépitude massenétique, une satisfaction sans mélange. Les coups de pied prodigués par quelques représentants de la race asine à la dépouille de Mendès ne sauraient contenter les adversaires les

plus résolus du librettiste décevant d'Ariane et du Fils de l'Etoile. On sent trop bien que cette noble indépendance date de l'accident de Saint-Germain et que la vénération empressée réservée jusqu'ici aux tentatives théâtrales les plus piteuses du puissant confrère du *Journal* aurait trouvé, une fois de plus, à s'employer docilement au lendemain de ce *Bacchus*. La vérité n'a plus aucun prix sur des lèvres habituées aux hypocrisies journalistiques et les mots vraiment sincères, sortis d'une bouche accoutumée aux basses complaisances, n'ont plus qu'un goût de fiel. La plupart des « éreintements » publiés à cette occasion ont donné très nettement une impression de sournoise vengeance et c'est pourquoi de telles exécutions — pourtant si méritées — ne sauraient nous intéresser. Elles viennent trop tard.

Combien en est-il, parmi les juges intègres d'aujourd'hui, qui aient gardé dans l'Affaire Mendès une conscience pure de toute compromission? La Musique a de sérieux griefs contre l'auteur de *Bacchus*, mais ils sont plus anciens que cet affligeant libretto. N'apparaîtra-t-il pas inouï, par exemple, à nos arrière-neveux, que ce poète, miraculeusement ignorant des choses de notre art, ait été appelé à juger solennellement, du haut d'une tribune surélevée, les partitions nouvelles des compositeurs contemporains? N'est-elle pas coupable, cette complicité confraternelle qui permit à un littérateur d'une incompétence indiscutable d'élever la voix avec une superbe autorité pour l'éloge ou le blâme après des exécutions auxquelles, visiblement, il n'avait compris goutte. Entré dans le wagnérisme par le soupirail de la littérature, à une époque où l'auteur de *Tristan* n'appartenait pas encore aux musiciens, Mendès s'était cru familiarisé pour toujours avec la double croche. Il ne pouvait évidemment prévoir l'embarras où le jetterait l'art lyrique du vingtième siècle et croyait de bonne foi remplir une haute mission en déclarant que *l'Etranger, Pelléas* ou *Barbe bleue* contenaient « des musiques heureuses, prestes, vives, lestes, amoureuses, passionnées, chaudes, subtiles, vibrantes, glorieuses, farces, houleuses, dansantes, pantelantes et nostalgiques, langoureusement despotiques et despotiquement langoureuses ». Le tiroir aux épithètes était si bien garni qu'il répond encore aujourd'hui à toutes les exigences intérimaires, et que M. La Jeunesse ne parvient pas à le vider même en écoulant une moyenne de cinq adjectifs à la ligne. On voit que les jeunes compositeurs n'avaient rien à craindre et que le critique du *Journal* ne risquait pas d'être pris au dépourvu en face de leurs plus audacieuses recherches : Il était armé pour toutes les circonstances de la vie.

Comment, dès lors, s'étonner de ce qu'un poète musicologue, à qui tout était permis, ait été entraîné à fabriquer des livrets d'opéra et à les vendre fort cher à des éditeurs qui les faisaient emmusiquer par de bons faiseurs? Comment se scandaliser de l'accueil amène que ren-

contraient partout des ouvrages présentés avec cette tranquille autorité? Ce sont les basses flatteries et les plates adulations des prétendus admirateurs d'un critique musical improvisé qui ont permis la naissance de *Bacchus*. Si l'on avait fait comprendre plus tôt à l'auteur de *Scarron* que tout devait l'éloigner de mouvement musical contemporain, nous ne verrions pas aujourd'hui sa mémoire compromise dans cette lamentable aventure, et M. Massenet aurait pu, longtemps, encore, éloigner de sa lèvre le calice d'amertume qu'on lui fait boire jusqu'à la lie. Car l'infortuné compositeur a été balayé par le torrent de vérité qui déferla soudain dans tous les journaux de Paris. Ce que tout le monde murmurait sournoisement, depuis *Cendrillon* et *Thérèse*, fut proclamé à son de trompe aux quatre points cardinaux et j'imagine la stupeur et l'effarement du tendre musicien de *Manon* en lisant les arrêts de tous ces juges impitoyables qui, hier encore, se disputaient la faveur de lui baiser les mains. Le doux maître est arrivé à l'âge difficile. Savoir vieillir est une vertu que pratiquent malaisément les ex-jolies femmes et l'on sait que nul ne fut jamais plus « jolie-femme » que M. Massenet. N'attendons pas de lui une sagesse interdite à son sexe. L'heure a sonné pour lui de vivre de souvenirs et de s'entourer des reliques d'un glorieux passé : il pourrait se ménager un si beau crépuscule!

Et, cependant, préparons-nous à entendre, l'hiver prochain, la nouvelle partition en cinq actes et en huit tableaux qu'il doit certainement achever en ce moment. Le musicien de *Bacchus* n'est pas ambitieux, il ne travaille pas pour la postérité et accepte fort bien de voir arriver après lui le déluge. Un opéra chasse l'autre et l'opinion de nos fils lui importe peu. Pour être célèbre de son vivant il faut trafiquer d'une certaine somme de vulgarité courante : M. Massenet en trafique avec méthode et persévérance. Doit-on le blâmer de manquer de foi en la justice immanente et d'avoir si soigneusement aménagé son paradis sur terre? La justice immanente s'acquitte si mal de sa besogne qu'il est bien permis de se passer parfois de ses bons offices et de se servir soi-même. Et l'exemple de son malheureux collaborateur a dû confirmer le prudent musicien dans son tranquille détachement de la gloire posthume. Il sait maintenant ce qu'en vaut l'aune et ce que peuvent écrire sur une tombe les bons amis qui, pour exalter vos vertus et votre génie, ont mis à leur porte-plume un coquet petit nœud de crêpe...

ÉMILE VUILLERMOZ.

ART MODERNE

Les Salons de la Nationale et des Artistes français. — Ces deux Sociétés peuvent conserver longtemps encore les appa-

rences matérielles de la vie. Elles n'en sont pas moins mortes. Mortes si réellement que même à des œuvres très vivantes, par une vertu négative de la plus formidable efficacité, elles communiquent les caractères de la mort. Ces mortes tuent. L'atmosphère de vanité menteuse et de médiocrité qu'elles respirent offusque à ce point l'intelligence et la sensibilité qu'on risque de prendre, en de tels milieux, les témoignages de la sincérité pour ceux d'une double imposture. La fatigue d'ailleurs, et l'irritation, qui croissent à chaque pas, excluent peu à peu cette disposition première au consentement, cette initiale indulgence si nécessaire à la compréhension d'un dessin et de son exécution. Que les vrais artistes sont mal inspirés qui acceptent la dépréciante promiscuité de ces bazars! Croient-ils avoir le droit de compter sur l'endurance héroïque, sur l'extraordinaire patience dont les passants de bonne volonté font preuve pour les découvrir et pour les reconnaître? Encore faut-il qu'il soit matériellement possible de les apercevoir; cette possibilité même ne nous est pas toujours accordée. C'est ainsi, par exemple, qu'à la Nationale l'exposition de M. Flandrin, si intéressante, reléguée dans l'ombre au détour d'un couloir, était à peu près invisible. Mais même en bonne lumière, les bonnes toiles, dans le voisinage de turpitudes qui les vilipendent, apparaissent comme des intruses, point du tout significatives du lieu où elles sont tolérées; il conviendrait de les en expulser, pour leur gloire. Et n'est-ce pas, en effet, la condamnation définitive d'un Salon comme celui de la Nationale que la critique unanimement le déclare mauvais, très mauvais et pire encore, quand pourtant elle est obligée d'y signaler avec admiration des œuvres de MM. Le Sidaner, Morrice, Gaston Prunier, Maurice Denis, Flandrin, Charles Guérin, Charles Cottet, Lebourg, Dauchez, les deux Duhem, Bloomfield, Eugène Martel, Lucien Simon, Ménard, Auburtin, Besnard...? Cela ne nous mène-t-il pas à conclure que les œuvres dignes, ici, d'être regardées n'y sont pas chez elles, qu'elles traversent sans « en être » une mauvaise compagnie seule dûment abritée dans un mauvais lieu?

Et ce que je dis de la Nationale on entend bien que je devrais le redire, avec à peine un peu plus d'insistance, à propos des Français. Car il ne sied pas qu'on s'exagère, au bénéfice de la moins vieille, les différences des deux Sociétés. Leurs esthétiques ne sont vraiment séparées que par ce « tourniquet » symbolique dont le cri-cri maussade avertit les visiteurs de l'ennui, peu varié, qui, là comme ici, les attend. Chez l'aînée, on avoue plus cyniquement le culte de l'Ecole et le mépris de l'art; chez la cadette, on y met des formes, des feintes. Chez ni l'une ni l'autre les mauvais ne s'amendent, chez toutes les deux les médiocres s'entêtent et règnent. Pas un mouvement. On exploite, pour s'en faire des titres à l'Institut, les glorieuses défaites des grands inventeurs; et tous, des plus gros pontifes aux plus minces cauda-

taires, apportent leurs produits annuels avec une ponctualité désolante.

Je vous répète que c'est la fin, la mort ; et rien ne permet d'espérer la résurrection. Encore une fois, cela pourra durer longtemps ainsi. Ces institutions officielles n'ont plus que la vitalité artificielle, mais elle est forte, des rouages administratifs. Et puis, tant de vanités et d'avarices sont intéressées à ce que « ça continue » !

Après cela, si les détails qui suivent semblent parfois en contradiction avec les généralités qui précèdent, c'est que je m'arrêterai plus volontiers aux œuvres estimables qu'aux autres ; je m'imposerai pourtant l'ennui de ne point passer sous silence toutes celles-ci : mais il est difficile de désigner ce qui est, proprement, sans nom !

I

Beaucoup de grandes compositions décoratives. Beaucoup trop, disent les pessimistes du parti-pris. Je pense qu'ils ont tort et que, même ici, l'excès nous donne des indications précieuses.

Cette profusion de parures murales n'est pas précisément nouvelle ; voilà bien des années que nous en suivons les développements. Mais elle n'avait pas encore, je crois, pris le caractère de quasi unanimité que nous lui voyons affecter en 1909. Sans doute, parmi tant de tentatives apparentées par le désir, il en est peu d'heureuses ; la plupart méconnaissent les conditions essentielles, initiales de la peinture décorative. Bien ou mal servie, pourtant, c'est dans le bon, dans le vrai sens que leur intention les oriente. Cela est d'autant plus intéressant à noter que nous voyons cette affirmation généralisée des destinées naturelles et logiques de la peinture se produire dans des circonstances particulièrement défavorables. Qu'il me soit permis, bien que j'aie plus d'une fois déjà touché à ce sujet, d'y retenir un instant l'attention du lecteur. Question, du reste, qui appellerait d'amples développements — auxquels il faudra bien que nous venions, quelque jour : j'en veux seulement signaler un trait singulièrement caractéristique de la contemporaine incohérence, et le voici.

Les artistes décorateurs, avec un courage admirable, composent des décorations murales auxquelles rien — pas même quelquefois le talent — ne manque, rien que le Mur. Quant à lui, avec une obstination qu'égale seulement leur belle persévérance, il se dérobe toujours.

Toujours : même quand matériellement il existe ; la conception de nos modernes architectes exclut par de cacophoniques turbulences la collaboration du véritable artiste plastique ; pour les murs anciens, il appartenait seulement aux artistes anciens de les décorer dans une pensée correspondante à celle qui les édifia, et la patine du temps con-

vient seule, si le peintre contemporain de l'architecte s'est abstenu, à masquer leur nudité.

On aura donc beau me dire : que le panneau de M. Besnard est destiné à la coupole du Petit Palais, celui de M. Aman-Jean au Musée des Arts décoratifs, ceux de M. Ménard à la Faculté de droit de Paris, celui de M. Rosset-Granger à l'escalier d'honneur de la mairie de Saint-Mandé, ainsi que celui de M. Guillaume Dubufe, rien ne prévaut contre cette évidente et désolante certitude qu'il n'y a point, dans toutes ces espèces, d'accord possible entre les conditions architectoniques et les conditions picturales — même si, surtout si les peintres que j'ai nommés ont tous du talent, du génie...

Est-ce à dire que l'artiste doive se dérober à la difficile tâche de décorer des murs inhospitaliers ou étrangers à sa pensée, et attendre des conditions favorables à la désirable harmonie ? Delacroix s'est passé de ces conditions, Puvis de Chavannes aussi, et Carrière ; Gauguin s'en serait passé. On ne peut néanmoins se refuser à voir l'exorbitante antinomie que concertent, en ce temps, le mur à ne pas peindre et la peinture empressée à le peindre tout de même. De quoi je ne sache pas d'exemple plus démonstratif que le cas du *Bois Sacré* de Puvis, au musée Saint-Pierre, à Lyon : la peinture, qui n'aurait tout son sens qu'en s'offrant, comme a voulu l'artiste, à l'émission d'un seul vaste regard, est *repliée* à cause des exiguës dimensions de la cage d'escalier où on l'a marouflée. Voilà le sort possible des compositions décoratives quand elles ne sont pas destinées à tel mur, harmonisées avec lui, exécutées sur lui.

Mais et malgré tous ces torts, qui sont ceux de l'heure, comment écouter sans émotion cette pressante apostrophe du peintre à l'architecte? L'architecte, seul, ne l'entend pas. Peut-on, s'il est sourd, lui reprocher son infirmité? La création d'un Style architectonique ne dépend ni de la bonne volonté des architectes ni même de leur génie et ne peut émaner que d'un état collectif de la conscience active. La conscience contemporaine est dans le désordre et la division, — et ces deux caractères n'apparaissent que trop dans la production décorative des peintres eux-mêmes : c'est inconsciemment qu'ils font, en demandant des murs, appel à l'unité, leurs compositions ne correspondent guère à un même style architectural et n'évoquent, pour la plupart, que — diverses absences de style... L'équité veut que nous tenions compte de la justesse du désir, instinctif ou raisonné, dont elles témoignent et des conditions déplorables dans lesquelles elles se produisent ; ce sont les mauvais conseils de l'heure que les moins bien inspirés suivent, ceux qui font entre la peinture de chevalet et la peinture murale une si absurde confusion ; tels, hier M. Maignan, aujourd'hui M. Béroud et combien d'autres. Ce n'est pas, comme on l'a dit, l'esthétique spéciale du Salon qui les induit à faire spacieux, c'est l'in-

tention obscure de faire décoratif. Ils visent, dans le vague, des murailles modernes, cyclopéennes, américaines. Rien ne les désabusera, parce que leur erreur n'est pas celle du talent qui tâtonne. Il n'y a pas à parler d'eux plus longtemps ; il n'y a pas à les nommer.

Et de toutes les grandes décorations des deux Salons, je ne dirai quelques mots, après avoir salué, sans enthousiasme et non sans respect, M. Albert Besnard, M. Roll, avec une sympathie réticente MM. Arman-Jean et Maurice Denis, que des œuvres de MM. René Ménard et Francis Auburtin.

J'entends bien ne pas les comparer l'un à l'autre, ils n'ont rien de commun — sauf ceci, qu'ils procèdent tous deux d'une tradition et, par là, fixent d'une manière approximative, mais suffisante, dans l'espace et dans le temps, le cadre de leurs travaux décoratifs.

M. Ménard s'inspire de l'antiquité et l'interprète selon la leçon des maîtres classiques français. Ses trois diptyques ne seront sans doute pas déplacés à la Faculté de Droit de Paris, mais ils décorent plus harmonieusement, dans ma mémoire, telles vastes salles de réceptions et de fêtes, royales ou tout au moins seigneuriales, solennelles et d'autrefois. C'est en dire tout le grand bien et le peu de mal que j'en pense. M. Ménard a la noblesse, la sérénité, la pureté, mais ces hautes vertus, sans qu'on puisse précisément spécifier de quels types antérieurs procède ici leur expression, ne prennent pas sous le pinceau de M. Ménard l'accent personnel de la vie. Cela est très beau, mais cela est-il contemporain de notre inquiétude? La vie intérieure du peintre, comme les moyens mêmes de son art, date d'un temps dont nous ne sommes pas, que seuls ont connu les maîtres familiers à nos souvenirs grâce aux musées. Et ce n'est pas le conseil d'un retour vers le bel Autrefois d'où ils émanent que j'entends vibrer dans cet *Age d'or*, dans ce *Rêve antique*, dans cette *Vie pastorale ;* non pas froids, mais distants, ils signifient les préférences aristocratiques d'un esprit enchanté d'une certaine perfection, laquelle a le caractère d'un sommet plutôt que d'une source.

M. Aubertin doit s'enorgueillir qu'on répète à propos de lui, fût-ce pour le critiquer, le nom de Puvis de Chavannes. Je voudrais qu'ils fussent nombreux, les artistes de talent dont les tendances et les œuvres pussent maintenir à l'horizon vivant ce glorieux nom. C'est en l'invoquant que M. Auburtin donne à ses décorations une plausibilité d'adaptation aux monuments modernes. Par des procédés d'exécution voisins de ceux de son grand devancier il s'harmonise d'avance avec la géométrie des pierres vieilles ou neuves ; par la tendresse et l'émotion de sa pensée il vient à nous, à la vie présente. Pourtant, au premier regard, entre le rêve de ce peintre et notre réalité, quel incommensurable éloignement ! Cette suavité, cette douceur, qu'ont-elles de commun avec la violence et la trivialité de nos

jours? Mais si cette poésie n'est pas d'aujourd'hui, elle n'est pas non plus, au moins, d'un temps achevé, aboli, et, n'ayant point de date, elle peut être de demain. Il y a une invitation à l'espérance dans ces formes harmonieuses, lumineuses, délicatement sensuelles, jeunes et puissantes, qui s'éveillent pour s'élancer au bonheur : *L'Essor*. — On peut préférer un autre art à celui de M. Auburtin, on ne peut pas ne pas aimer le sien.

II

Ma tâche serait assez courte, et très agréable, si je me bornais à parler des œuvres que j'aime ou, même, que j'estime, seulement. Or, je tiens que ce genre de critique serait le bon; il attribuerait au silence une signification, sévère, intense, et il est rare que l'expression de la gratitude spirituelle ne soit pas féconde.

Mais, je l'ai déjà dit, la tare irrémédiable de ces Salons, c'est qu'ils ne sont point du tout représentés par les rares belles œuvres égarées dans leurs trop nombreuses galeries.

La Nationale, ce n'est ni M. Besnard, ni M. Le Sidaner, ni M. Cottet : c'est M. Baldini. Les Français, — ne cherchons point, hélas! qui ce n'est pas : c'est M. Joseph Bail, c'est M. Bonnat, c'est M. Patricot. Je ne rendrais donc pas compte d'exhibitions négatives en leur grande majorité si je ne contentais de relever ce qu'elles ont d'exceptionnel, d'exceptionnellement affirmatif.

Dieu merci — car ma tâche, alors devenue besogne, s'en trouve d'autant allégée — plusieurs des mauvais peintres qui règnent de l'un et de l'autre côtés du tourniquet sont assez célèbres, à cause de l'exacte correspondance qu'ils offrent à la sottise du suffrage universel, pour que je puisse me dispenser d'analyser longuement leur absence de talent. Pour les innombrables qui sont encore obscurs, comme il convient qu'ils le restent, nous nous garderons de parler d'eux.

Il ne faut pas beaucoup plus de mots pour se libérer du trio La Gandara, La Touche et Boldini que du trio Béraud, Guillaume et Véber. Ce sont six commis-voyageurs, les trois premiers en élégance, les trois derniers en gaîté, en fausse élégance, en fausse gaîté. On abuse du langage en parlant de peinture à propos, soit de pourritures prétentieuses et irritantes, soit de nauséeuses gaudrioles. Si, à la rigueur, on veut tirer M. Veber un peu au-dessus de ses deux émules, j'y consens ; que, toutefois, on mette ses « guinguettes » à côté des compositions apparemment analogues de M. Ramon Pichot, on verra que, s'ils pensent tous deux à Breughel le Vieux, l'un des deux seulement l'a compris. — Quant à M. La Touche, de qui la peinture fait tant de si gros et si vain bruit, à M. Boldini, cette modiste perverse et agitée, à M. La Gandara, qui poisse, je

ne voudrais pas être obligé de dire lequel des trois est le plus radicalement étranger à l'art, à la vie, à la vérité.

La plupart des critiques s'accordent à constater que M. Blanche, cette année, s'est surpassé lui-même. Je suis bien de leur avis ; et je ne pense pas autrement de M. Aublet, par exemple, ou de M. Carrier-Belleuse, ou de M. Dagnan-Bouveret, ou de M. Gervex. Ces messieurs ne trompent personne.

Mais voici MM. Lhermitte, Carolus-Duran, Antonin Mercié, Clairin, Cormon, Maxence, Bonnat, Humbert, Ferrier, Jean-Pierre Laurens, Jules Lefebvre, Roybet, — noms qu'il n'est pas, hélas ! besoin de définir, — et voilà les deux Salons et l'Institut, les trois nécropoles. Il n'y a rien de pire que les toiles de ces faux maîtres, et, pour les avoir nommés, je me tiens quitte d'une plus longue insistance sur les représentations négatives de l'art vivant. Car je ne suis pas tenté de refaire des démonstrations qui, déjà cent fois faites, ne sauraient plus être d'aucun enseignement.

III

Venons maintenant, sans promettre plus que de très générales indications, aux quelques œuvres qui peuvent retenir justement l'attention publique — en outre des décorations signalées d'abord. (C'est à la Nationale que nous aurons les plus fréquentes et les plus heureuses occasions de nous arrêter ; on le remarquera sans que je précise...)

Le portrait de M. Lucien Simon par lui-même m'a souvent rappelé, longtemps retenu. Des nombreuses œuvres de l'artiste en ce genre, celle-ci, jusqu'à cette heure, est à coup sûr la plus intéressante, et plastiquement et psychologiquement. C'est vraiment le portrait d'un artiste moderne, doué et inquiet. La complexité du monde intérieur transparaît dans le regard et la physionomie, avec quelque rudesse mêlée à beaucoup d'émotion. On voit le désir de pénétrer la nature, de fixer la pensée, on sent l'écart, le combat entre la capacité et la volonté. Cela est émouvant : paysage d'esprit. Et l'exécution, décidée, nette, forte jusqu'à l'âpreté, a les mêmes qualités de franchise, de vérité, que l'analyse spirituelle.

M. François Guiguet a bien raison de demander aux visages des enfants l'occasion d'exprimer l'ingénuité profonde, la saine et pleine pureté de son âme. Son art est fait de tendresse réfléchie et franche et convient à l'expression des gestes nécessaires de la vie simple, enfants, ouvriers. Peut-être le suivons-nous avec moins de plaisir dans ses études de vie plus consciente, dans ses portraits d'hommes et de femmes, toujours d'une si pure tenue pourtant, mais d'une exécution moins personnelle, moins libre. Son *Enfant assise* exprime pleinement ce talent délicat et si sensible.

J'aurais pu parler des tableaux de M. Flandrin dans le chapitre

de la décoration murale. Il y a une recherche de grand style bien voisine de la découverte dans cette toile, *les Troupeaux descendant de la Grande Chartreuse*. Les rythmes jumeaux de l'ondulation des collines et de la cadence des grands bœufs font par une arabesque logiquement suivie l'accord de la terre et du ciel. Cela est calme et plein, profond, puissant, le motif, peut-on espérer, d'un vaste développement décoratif.

Dans un tout autre sens, les compositions, décorations aussi, de M. Boutet de Monvel père, ont l'agrément pur des vieilles images. La décoration ancienne procéda de la miniature et du vitrail ; la décoration moderne reste avertie par l'impressionnisme qu'il y a grand intérêt à consulter la nature directement, d'abord et avant toute accommodation des formes vraies à la ligne générale de la composition. Le voisinage des miniatures, qui seront agrandies, de M. de Monvel avec les tentatives modernes a l'intérêt d'une confrontation entre deux idéals, que des siècles séparent et que le retour aux principes, par des chemins différents, rejoignent.

Parmi les paysagistes de chevalet, encore que chez plusieurs il soit possible de noter la préoccupation du décor, une fois de plus notre grande estime salue MM. Morrice, Gaston Prunier, Pointelin, Lebourg, Mme Duhem, MM. Duhem, Dauchez. On voudrait s'arrêter longtemps à ces noms précieux, et, d'autres familles et fort différents entre eux, à ceux-ci : Le Sidaner, harmoniste rare et triomphant que les faux braves de la critique se lassent de louer, Mme Boznanska, Charles Cottet, Morisset, Caro-Delvaille, Hochard, Mme Delvolvé-Carrière, Charles Guérin, Eugène Martel, David-Nillet, Manfra, Tarkhoff, Francis Jourdain, Peské, La Villéon, chez qui je m'étonne de goûter encore quelque charme à la formule impressionniste, Mlle Hélène Dufau...

Il faut, après avoir salué M. Harpignies, nous contenter d'une énumération fatalement incomplète et avertir les mécontents, si les artistes de talent que je viens de nommer me font l'honneur de juger insuffisante cette simple mention, que je parlerai longuement d'eux, et ce me sera une joie, quand je les rencontrerai *chez eux*.

Le compte-rendu des Salons est un genre, comme les Salons eux-mêmes, périmé.

IV

Rodin, avec une discrétion hautaine, marque sa présence par, seulement et superbement, un buste. Ce portrait de Mme Elissieff, œuvre récente, témoigne de l'invincible jeunesse du maître souverain. Comme cela paraît simple, ingénu, accompli sans effort, — et tout à côté, combien d'autres effigies sculptées confessent de quels labeurs l'innocence et la maîtrise confondues sont le prix ! « L'innocence de l'es-

prit, une innocence conquise. » Une fois de plus je répète cette grande parole de Jean Dolent. Je voudrais que tout le monde avec moi pût la radoter, car elle est précieuse, et le nom de Rodin l'illustre d'une éclatante démonstration.

Le bas-relief de M. Niederhausern-Rodo, *la Fin d'un rêve*, est capital dans l'œuvre considérable de cet artiste qui dérobe trop souvent sous les dehors de la violence une tendresse passionnée. Le geste désespéré de l'homme, qui se cache du malheur, est d'une expression extraordinairement intense, et toute la composition vaut par la belle harmonie des modelés.

M. Rogelio Yrurtia, dans son *torse* d'homme, fait irréfutablement preuve d'une science profonde, d'un talent en pleine possession de ses moyens d'expression. Encore un artiste que la sottise des journalistes éclabousse : avance d'hoiries de la gloire.

MM. Bartholomé, Dejean, Mlle Poupelet, MM. René Carrière — qui montre, cette fois décisivement, les caractères d'une personnalité très nette — Despiau, Halou, Voulot, Schnegg...

V

M. Roger Marx signalait, il y a peu, les dangers que court l'art décoratif en notre Occident. Les deux Salons démontrent avec une irréfutable éloquence l'opportunité de ses critiques. Le talent, pourtant, ne manque pas, si nous le cherchons dans l'ingéniosité de l'invention ou dans l'habileté de l'exécution. Mais l'ingéniosité est haïssable et l'habileté est stérile quand elles ne procèdent pas de la compréhension de la nature et du sens, traditionnel (de race) d'abord et personnel ensuite, de l'adaptation des ressources de la nature aux exigences harmoniques d'un lieu, d'un milieu. Nos décorateurs ont presque tous perdu cette compréhension et ce sens. C'est pourquoi l'exposition de leurs œuvres nous produit le pénible effet d'un chaos précieux et vain. Les talents, dis-je, ne manquent pas, mais l'unité, l'harmonie manque à leurs efforts, et je ne vois point qu'il soit possible de porter *ces* bijoux sur *ces* dentelles, de placer *ces* meubles auprès de *ces* tapisseries. Il semble que tout cela ait été inventé par une certaine humanité pour l'usage d'une certaine autre humanité, celle-ci devant rester à jamais étrangère à celle-là, inconnue de celle-là.

Et pourtant, il y a — à la Nationale — des artistes créateurs comme Mmes Ory Robin et Louise Germain, un maître comme M. Eugène Gaillard, de beaux exécutants, comme MM. Lenoble, Raymond Bigot...

VI

Parmi les architectes, je ne vois absolument à signaler que M. Garas. Il poursuit ses recherches de style avec une persévérance,

qui, du moins, exige le respect. Son *Temple à la Pensée* est la réalisation la plus importante qu'il nous ait, jusqu'à ce jour, offerte d'une conception générale, un peu vague peut-être, un peu arbitraire aussi. Il y a dans les tentatives architecturales de M. François Garas quelque chose d'analogue aux tentatives décoratives de tant de nos peintres. Les unes et les autres pour viablement se produire auraient besoin de cette unité de croyances et de sentiments qui si fort manque à la société moderne.

Tant qu'une nouvelle tendresse raisonnée n'aura pas rallié les âmes, les arts où l'artiste ne peut rien sans le consentement de tous resteront au moins à demi improductifs.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

La Floraison littéraire en Belgique. — L'âme belge. — Les livres : Sander Pierron : *Le Baron de Lavaud Sainte-Anne* (Belgique Artistique et Littéraire, Editeur, Bruxelles). — Edmond Picard : *Théodore Hauben* (Bruxelles, Larcier éd.) — Hubert Stiernet : *Contes à la Nichée* (Bruxelles, Lebègue éd.) — Girard Harry : *Maurice Maeterlinck* (Bruxelles, Carrington éd.) — Sylvain Bonmariage : *Attitudes ; Poèmes* (Paris, Société française d'éditions modernes.. — Moes : *Frans Hals* (Bruxelles, Van Oest éd). — Memento.

Dans une substantielle étude publiée par la *Grande Revue* sur la floraison littéraire en Belgique, M Gérard Harry reproduit le passage d'un discours de M. Raymond Poincaré, de l'Académie française, justifiant parfaitement les convictions de MM. Emile Verhaeren, Eugène Demolder, Edmond Picard, Camille Lemonnier et bien d'autres de nos meilleurs écrivains en ce qui concerne la littérature française en Belgique. Loin de nous engager à une servile imitation de ce que l'on pense et de ce que l'on écrit à Paris, M. Poincaré nous engage à persévérer dans cette production originale qui nous a précisément valu les suffrages de la France et de l'étranger et qui, chose assez piquante, ne rencontre de détracteurs que chez nous :

« Bien que vous habilliez votre pensée de notre langage », a dit en substance M. Poincaré parlant aux écrivains belges d'eux-mêmes, « nous n'entendons pas vous régenter, vous diriger, vous absorber. Soyez, restez vous-mêmes ; nous ne vous en accueillerons et ne vous en aimerons que mieux. »

Et **M. Gérard Harry** fait suivre ce conseil des excellentes réflexions suivantes : « Ayant réchauffé de sa propre vie les cruels commencements de la vie intellectuelle des Belges, la France, loin de revendiquer des droits sur sa destinée, ne demande pour toute récompense que de la voir se développer, librement, suivant ses intuitions et ses inclinations personnelles, en dehors de toute dépendance envers sa bienfaitrice... Ayant aidé plus que personne la Belgique des lettres à se constituer, la France entend que cette nouvelle

province de la langue française garde la pleine possession d'elle-même, et elle continuera surtout à cette condition, à l'envelopper de sa précieuse bienveillance de mère adoptive ou de sœur aînée.

« Si l'âme belge, dont quelques-uns sont si filialement et si naturellement jaloux, arrive à transparaître de plus en plus dans l'avenir à travers les romans, les poèmes, les drames de ce pays, au lieu de se fondre servilement dans celle de la France pour y disparaître, ce ne sera pas en dépit des Français, mais à leur instigation. Ils ne se sont pas bornés — et c'est la leçon la plus mémorable et la plus sûre à déduire d'une pareille étude — ils ne se sont pas bornés à remarquer notre floraison littéraire, à la sauver des mortels effets du dédain, à en promulguer le charme : il la guident aujourd'hui de leurs plus clairs et plus tendres conseils, vers un total épanouissement. »

Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne, le nouveau roman de M. Sander Pierron, est une étude très vivante, très fouillée et très copieuse de personnages et de milieux bruxellois. Le type et les aventures du héros principal sont d'une originalité qui eût ravi Balzac. Ce baron de Lavaux-Sainte-Anne s'apparente en effet à ces caractères d'humanité moyenne, à ces figures curieuses et falotes, sans grande envergure mais pétillantes de vie, mesquines et pourtant sympathiques, dans la catégorie de laquelle se classent les Gaudissart, les Birotteau et tant d'autres, toutes marquées à un cachet souverainement original. A côté de ce réjouissant Lavaux-Sainte-Anne, un arriviste à la fois ingénieux et candide, d'autres figures encore se recommandent par leur nouveauté et leur saveur : les sœurs Rollin, deux vieilles filles, marchandes de cierges ; Anna Catché, la courtisane, excellente mère. J'aime moins le Jacques Darmand, le journaliste critique d'art, péroreur, étalant son érudition, qui, semblable au Tiburce de la *Toison d'or* de Gautier, ne s'amouracche que des femmes ressemblant aux déesses et aux saintes de tableaux fameux. Cependant la manie amoureuse de ce conférencier quelque peu raseur fournit à M. Pierron une dizaine de ses plus belles pages, tout un chapitre dont le lyrisme et la passion détonnent peut-être dans le récit des aventures plutôt familières sinon triviales du baron de Lavaux, épisode d'une si puissante envolée qu'il nous fait presque oublier cet amusant grotesque. Au strict point de vue de la composition le roman eût gagné à être allégé de maint hors-d'œuvre et surtout des prétentieuses conversations de Darmand, qui font l'effet de comptes-rendus de salons mis en dialogue.

Mais ne chicanons point M. Pierron ; il a fait un livre intéressant, amusant, plein de vie et même de beauté ; s'il pèche c'est par luxuriance, par pléthore. Défauts presque enviables par ces temps de poétereaux anémiques et de prosateurs impuissants dont le manque

d'imagination et de sympathie n'égale que la cuistreuse suffisance.

Sous ce titre **Théodore Hauben**, *médecin; une vie belge au XIX^e^ siècle*, M. Edmond Picard raconte la vie d'un de ses amis, et il la raconte avec verve, philosophie et pittoresque. Il serait assez difficile de discuter le caractère du personnage ainsi biographé et d'émettre une opinion sur sa conduite, le dit personnage étant encore vivant et bien vivant et n'étant ni politicien, ni artiste, ni écrivain, ne relevant donc d'aucune critique. Bornons-nous à reproduire ce passage de la préface : « Ce livre n'est pas un produit de l'imagination. Il est une histoire vraie. Histoire modeste d'une individualité isolée ; histoire instructive pourtant et documentaire, parce qu'elle est un échantillon significatif de ce que fut du début à la fin la vie de milliers de nos compatriotes au cours du siècle qui suivit le retour à notre Indépendance Nationale. » En somme, un document curieux et de bon aloi qui nous renseigne sur la mentalité de la moyenne des bourgeois belges aujourd'hui septuagénaires.

M. Hubert Stiernet excelle dans les historiettes pour enfants. Les **Contes à la Nichée** amuseront tous les petiots et particulièrement ceux d'ici, à cause de leur caractère wallon, fait d'humour et d'attendrissement, à cause des silhouettes dessinées d'un crayon alerte et plaisant et des milieux observés avec un scrupule vraiment filial.

L'éditeur Charles Carrington inaugure sa collection des « Ecrivains français de la Belgique » par un élégant volume consacré à **Maurice Maeterlinck** et dû à la plume autorisée et éminemment sympathique de M. Gérard Harry qui, à côté d'excellentes critiques, nous apporte sur la personnalité du poète de *Pelléas et Mélisande* quantité de renseignements inédits.

Un jeune écrivain, un vrai jeune, M. Sylvain Bonmariage, vient de publier coup sur coup deux ouvrages, l'un en prose, et l'autre en vers que M. Albert Giraud et votre serviteur se sont chargés de présenter au public. Les deux préfaces constatent le talent du prosateur et du poète.

Les **Attitudes**, le livre de contes, m'inspirent ces réflexions : « Par extraordinaire, ce jeune homme ne médit ni de l'amour ni de la joie. Ses heures sont autant de ravissements et de jeux. Tout le trouble, mais délicieusement. Rien ne l'effarouche. Friand de ce qu'André Gide appelle les nourritures terrestres, il en redemande. Le plaisir le regaillardit. Il estime qu'il n'y a de vice que l'ennui, de mal que le dégoût, de crimes que ceux contre la charité... Ses *attitudes* s'accordent toujours au milieu et à la situation. Aussi son livre est-il plein de dandysme, la qualité suprême du dandy consistant à se trouver partout à sa place et à s'y trouver supérieurement. »

Et M. Albert Giraud dit des **Poèmes** de notre préfacé : « Ils

sont des improvisations tombées toutes chaudes et toutes sonores sur le papier. Les feuilles de son livre gardent le battement de son cœur et la vibration de sa parole... J'ignore ce que la vie trop aimée fera de cet enfant gâté, précoce et prodigue qui semble par moments un neveu de Gérard de Nerval et un cousin français d'Aubrey Beardsley; mais, dès à présent, il est pour nous un joli spectacle, il est plein de talent et il a beaucoup d'esprit. » Comme Giraud s'y connaît, convenons que M. Sylvain Bonmariage débute sous les plus brillants auspices.

L'éditeur Van Oest poursuit la publication de ses beaux ouvrages traitant de la vie et de l'œuvre des peintres célèbres, des anciens comme des modernes. M. E. W. Moès, directeur du cabinet des estampes d'Amsterdam, avait écrit un livre sur **Frans Hals et son œuvre**. M. Van Oest vient d'en publier une traduction française, opulemment illustrée, due à M. J. de Bosschère.

Memento. — M. Albert Giraud publie une série de poèmes dans la *Gazette Littéraire*.

La Belgique artistique et littéraire (nº d'avril). Une grande date (Charles Robert Darwin), par M. Louis Delattre ; Les deux Plans de la Vie, par M. J. de Tallemayr; Le Retour, par M. Georges Virrès; Le Japon est-il un plagiat de l'Europe? par M. Th. Gollier. (Nº de mai) : Despotisme, par M. Victor Clairvaux; L'Homme en Noir, par M. Georges Rens.

La Vie Intellectuelle (avril) : Lubeck ville d'art, par M. Arthur De Rudder; Propos de Littérature par M. Georges Rency.

Revue de Belgique : Victorien Sardou et son principal interprète, par M. Henri Schol ; Le Destin de la Rose par M. José Hennebicq.

La Société Nouvelle (avril) : Le pain (suite), par Elie Reclus ; Un coup d'œil en arrière sur la route parcourue, par Walt Whitman.

Durendal (avril) : Petites filles dans le soleil et dans la neige, par M. Georges Virrès.

L'Idéal philosophique : Chroniques artistiques par Ulric.

Revue Générale (avril) : Une journée à Montserrat, par M. Jules Leclerq; La Vendée de 1832, et la Duchesse de Berri, par M. Adolphe Villemard ; Amateurs et artistes dans la Société française, par M. Victor de Bled.(Mai) : Les Mariages de Napoléon, par M. Charles Zerlinden; Les deux merveilles, par M. Clément Perdicus ; Les Salons d'art, par M. Arnold Goffin.

Le Thyrse (mai) : La Vocation littéraire, par M. Léopold Rosy.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Maurice Muret : *La Littérature allemande d'aujourd'hui ;* Paris, Librairie académique Perrin, 3 fr. 50. — Memento.

La Littérature allemande d'aujourd'hui. — La tâche n'était pas facile de faire connaître au public français l'état ac-

tuel de la littérature allemande. Disons de suite que M. Maurice Muret s'en est tiré avec un rare bonheur. Le critique du *Journal des Débats*, à qui nous devons déjà un excellent volume sur la *Littérature italienne d'aujourd'hui*, était mieux placé, que quiconque pour juger les récentes productions de nos voisins d'outre-Rhin. Alors que, pour d'autres pays, il suffisait de dégager deux ou trois personnalités marquantes, d'étudier leur influence sur des talents secondaires et de présenter ainsi des groupes et des écoles, ici il s'agit avant tout de mettre de l'ordre dans le chaos, de constituer aux écrivains un état civil qu'ils n'ont pas chez eux et des passe-ports dont jusqu'à présent ils ont dû se passer.

On l'a dit souvent déjà : les Allemands n'ont pas de littérature, ils n'ont que des littératures. Les écrivains créent leur formule selon leur propre tempérament, sans être guidés par des nécessités extérieures ou par l'exemple des maîtres. C'est un éternel recommencement. Comment dégager, dans ce pays, les influences étrangères et expliquer les sautes brusques d'un genre à un autre? Ni les événements politiques, ni les préoccupations sociales et économiques n'ont orienté la production littéraire dans tel ou tel sens. Le réalisme de Bismarck n'a rien à voir aux efforts vers le naturalisme tentés en 1884 et ce serait méconnaître l'état des esprits en Allemagne que de vouloir établir un rapport quelconque entre l'idéalisme de Guillaume II et le mouvement romantique actuel. Au reste, les genres les plus divers ont toujours coexisté et le public a pu goûter, sans choix, le gros roman réaliste en même temps que l'œuvre la plus subtile du néo-symbolisme.

Ce n'était pas l'affaire d'un étranger de mettre de l'ordre dans ce chaos. M. Muret s'est donc bien gardé de vouloir écrire une « histoire » de la littérature allemande au commencement du vingtième siècle. Il s'est contenté de choisir une vingtaine d'écrivains dont l'œuvre pouvait présenter à l'heure actuelle un caractère typique. Et c'est précisément en les passant en revue les uns après les autres qu'il pouvait le mieux montrer le singulier spectacle qu'offre au public européen l'anarchie mentale de la plus grande Allemagne.

En manière d'introduction, M. Muret nous donne une caractéristique de quatre écrivains encore vivants, mais qui furent « célèbres » surtout pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Les Freytag et les Auerbach, les Keller et les Fontane n'ont pas vu luire l'aube du xx^e^ siècle. Ceux-là furent parmi les meilleurs. Mais les F. Spielhagen, les Paul Heyse, les W. Raabe, les Ad. Wilbrandt survivent comme les témoins d'une époque littéraire qui ne fut pas dépourvue de grandeur. En montrant la place occupée par chacun d'eux, M. Muret a détaché leur œuvre la plus typique dont il nous donne une copieuse analyse. Les *Natures problématiques* de Spielha-

geu, *le Paradiese* de Heyse sont certainement des romans qui survivront à leurs auteurs. Il faut louer M. Muret d'avoir fait connaître au public français *Der Hungerpastor* — « le pasteur de famine » — de Wilhelm Raabe qui est une manière de chef-d'œuvre et qui restera comme une des plus belles études de mœurs de l'Allemagne d'autrefois. Quant à M. Wilbrandt, ses succès furent surtout ceux d'un pamphlétaire assez vilain.

La baronne d'Ebner-Eschenbach, dont M. Muret nous trace un portrait, c'est la grande tradition viennoise, la noblesse idéaliste qui aurait peut-être créé une grande culture, si... Mais ne faisons pas de politique. Ne nous arrêtons pas au bon romancier suisse Ernest Zahn, qui remplit au buffet de la gare à Goschenen, à l'entrée du tunnel du Saint Gothard, les fonctions d'hôtelier, ce qui ne saurait nuire à sa probité littéraire. Ce serait peut-être ici le moment de chercher querelle à M. Muret au sujet du plan de son ouvrage. Son troisième chapitre s'intitule *Romanciers berlinois* et parle des œuvres de MM. Paul Lindau, Max Kretzer et Karl Bleibtreu. Cet accouplement ne nous paraît pas heureux. Paul Lindau est une sorte de Jules Claretie; Max Kretzer rappelle le plus fâcheusement Georges Ohnet et Karl Bleibtreu fut, avec M. G. Conrad, l'initiateur d'un mouvement. Certes, ses romans sont de la plus singulière médiocrité, mais il contribua à fonder la *Gesellschaft* et introduisit en Allemagne le *réalisme*, école nouvelle dans ce pays qui devait précisément réagir contre les productions de M. Lindau et ne voulut jamais adopter complètement celles de M. Kretzer.

Là nous aurions à parler des jeunes munichois de 1884 et des jeunes berlinois de 1888 et il serait curieux de montrer comment le réalisme des premiers fut absorbé par le naturalisme des seconds. Mais nous aurons à y revenir tout à l'heure. M. Muret nous présente deux romancières féminines : Mmes Gabrielle Reuter et Clara Viebig. Celle-ci, dont nous avons souvent eu l'occasion d'entretenir les lecteurs du *Mercure*, s'est attachée surtout au problème des nationalités sur les frontières allemandes, celle-là développe dans une série de romans, dont quelques-uns furent très remarqués, des idées d'émancipation qui, depuis Georges Sand jusqu'à Mme Tinayre, nous sont devenues familières.

Nous acquerrons des notions très exactes au sujet de trois écrivains qui jouirent durant ces dernières années d'une vogue extraordinaire. Gustave Frenssen, dont le roman *Jörn Uhl*, se vendit en quinze jours à 100.000 exemplaires ; Thomas Mann, lequel, avec ses *Buddenbrooks*, obtint un succès qui, s'il fut moins retentissant, nous paraît de meilleur aloi, et enfin l'énigmatique auteur de ces jolies *Lettres qui ne se perdraient pas*, qu'on sut plus tard être la baronne de Heyking.

Les critiques de M. Muret sont parfois assez sévères. Voyons comment il juge le roman de M. Mann :

Il règne dans les *Buddenbrooks* une confusion extrême. Ce roman est fait d'une succession bourgeoise de scènes rapides, de visions brèves. Nul souci de relier les différents chapitres, de faire découler nécessairement ce qui suit de ce qui précède. Il en résulte une lecture pénible à nos intelligences latines. Nous aimons les récits heureusement composés, habilement fondus, où une gradation savante achemine le lecteur de la première page du récit à la dernière, où les moindres détails, les moindres incidents contribuent à l'impression totale, où rien ne saurait être retranché sans que le reste en souffrit. L'unité de l'œuvre d'art reste pour nos esprits une nécessité primordiale. M. Thomas Mann s'en soucie fort peu.

Ce goût pour la clarté et la précision, nous le retrouvons dans tout le volume de M. Muret. Aussi ses analyses sont-elles parfois d'une sévérité extrême. Ne lui en faisons pas un reproche. Il a su voir et juger avec un coup d'œil tout français ce qui ne l'empêche pas de rendre justice au talent partout où il le rencontre.

Nous aurions peut-être souhaité plus d'indulgence pour des poètes comme Hofmannsthal et Richard Dehmel. Leur esthétique un peu alexandrine ne pouvait cependant à première vue que répugner à un esprit latin.

Les chapitres que M. Muret a consacrés au théâtre allemand sont parmi les meilleurs de son livre. Avec infiniment d'esprit il nous conte la singulière aventure de M. Gerhart Hauptmann, débutant par de fortes œuvres réalistes et se perdant dans le symbolisme le plus échevelé. Sudermann, qui aurait pu être un Sardou allemand, à force de vouloir faire du théâtre à idées, sombre dans l'incohérence. Le cas de M. Halbe n'est pas meilleur, et la formidable boursouflerie des « drames » de M. Wedekind méritait l'abatage que leur a consacré la critique français.

L'œuvre de M. Wedekind, conclut M. Muret, c'est le néo-romantisme conscient dans le miroir déformant de l'impuissance poétique.

Le mouvement dramatique allemand avait donné de grandes espérances. Des écrivains remarquablement doués ont pu faire croire un moment que l'Allemagne allait enfin reprendre rang dans la littérature européenne. Il n'en a rien été. Dans un chapitre intitulé *l'Imitation naturaliste*, M. Muret montre comment naquit à Berlin l'école que devait illustrer M. Hauptmann. On était alors tellement imbu de scandinavisme que deux jeunes écrivains, pour accréditer auprès du public un drame réaliste, *l'Papa Hamlet*, l'attribuèrent à un auteur imaginaire, M. Eugène Peter Holosen, et se donnèrent pour d'humbles traducteurs. Qui se souvient aujourd'hui de la plaisanterie par quoi MM. A. Holz et J. Schlaf agrémentèrent en 1889 le public

berlinois ? S'ils ne parvinrent pas à la renommée, MM Holz et Schlaf firent cependant école. Leur principal disciple fut Gerhart Hauptmann. L'auteur des *Tisserands*, perdu dans la spéculation, cherchant vainement une forme dramatique qu'il ne saurait atteindre, doit songer parfois avec regret au « naturalisme concret » qui, durant un moment, avait réussi à canaliser ses rêves.

Comme pour publier son pessimisme, M. Maurice Muret a ajouté à son volume un chapitre sur la philosophie « tentaculaire » de l'historien Karl Lamprecht. Où faudra-t-il chercher l'Allemagne véritable, dans ces trois cent cinquante pages d'analyse littéraire ou dans cette conclusion, résumé d'une doctrine pangermaniste ?

§

Marées. — M. J. Meyer-Graefe fait paraître dans *Nord und Süd* (avril-mai) le texte de la conférence qu'il a donnée à la Sécession de Berlin, le 3 mars dernier, sur Hans von Marées, à l'occasion de l'exposition rétrospective de l'œuvre de ce très grand peintre. L'auteur a su donner, en des termes choisis, un aperçu des plus vivants de l'évolution artistiques de Marées. Il montre ses débuts singulièrement difficiles, ses tâtonnements jusqu'à la maîtrise qu'il avait à peine atteinte lorsque la mort vint le frapper, en 1887, alors qu'il n'avait pas cinquante ans. M. Meyer-Graefe compare Hans von Marées à Beaudelaire. Il est selon lui le seul peintre allemand qui, ayant compris tous les secrets de l'art français, a su s'en affranchir.

Cet artiste apparaît au conférencier comme le seul qui ait vraiment dépassé son époque. Les gens de son espèce sont extrêmement rares en Allemagne. « La France a pour elle la persistance de son évolution. Mais les maladies étroites de son activité artistique, les avantages inappréciables d'une culture que Nietzsche appelle avec raison la seule existante, ne permettent pas à l'individu de trouver assez d'espace pour l'action héroïque et visible de loin. Même le plus grand trouve en quelque sorte sa voie tracée d'avance dans l'organisme même. Il porte en avant la masse, mais, en même temps, il est aussi porté par elle en. Où la culture s'étend là-bas en des prairies en fleurs, comparable à des champs bien cultivés qui couvrent d'une végétation variée la pente douce d'une colline, c'est chez nous le vide béant et mal dissimulé. Ici le talent manque d'un terrain nourricier. Le génie cependant gagne précisément de cette constellation une résistance solide qui l'incite aux actions les plus éclatantes. Le héros est séduit par l'idée, lui l'unique, de conquérir, par la plénitude de sa seule vie, ce que là-bas accomplit un peuple tout entier. Le résultat est une ligne ascendante d'une beauté encore inédite... Un pareil héros ne réalise pas la même chose que ce que permet d'accomplir la culture d'un enfant de l'heureuse France, non seulement à un point de vue relatif, mais d'une façon absolue : il atteint infiniment davantage. C'est ainsi que la France ne possédant pas la possibilité de créer un *Faust*. Cette formidable abstraction ne pouvait réussir qu'à un Goethe, à un homme pour qui l'obscurité de la race s'est éclairée brusquement et qui, travaillant seul et pour tous, de sa conscience solitaire, sut faire naître des forces non encore devinées. C'est ainsi que la France n'a jamais créé un Marée. Elle n'a pas besoin de pareils héros de l'esprit, et elle ne saurait les engendrer. »

La même revue publie une étude de M. Georges Simmel sur Auguste Rodin, avec de fort belles reproductions.

Deutsche Rundschau (mai) poursuit la publication de l'étude de Lady Blennerhassett sur Mme de Maintenon.

En tête de *Deutsche Kunst und Dekoration* (mai), M. Hans Bethge donne un article sur la peinture chinoise. M. Paul Westheim analyse le talent du dessinateur Émile Preetorius, à qui nous devons de fort curieuses illustrations pour *Peter Schlemihl*. Cet artiste a rapporté de Paris de fort curieux croquis que reproduit la revue. Signalons une extraordinaire caricature du poète Napoléon Roinard, qui se trouve actuellement au Musée national de Darmstadt.

Dans *Politisch Anthropologische Revue* (mai), il faut remarquer une étude de M. L. Müller sur « l'unisexualité et les penchants contre nature ».

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La diglossie. — Jean Psichari : *Efendi* ; Hachette, Paris. — Pandelis Horn (S. Charli) : *I Petrocharudes*, drame en trois actes ; « Néa Zoë », Alexandrie. — Paulos Nirvànas ; *To Chelidoni*, drame en trois actes ; « Panathinaia », Athènes. — Grégoire Xenopoulos : *Photini Xandri* (*le Rocher Rouge*), drame en trois actes. — Memento.

Il est rare que les mouvements sociaux ou politiques n'aient pas leur répercussion et leur équivalent dans les lettres. Le *Journal Asiatique* m'apprenait, l'autre jour, qu'il y a une Jeune-Turquie poétique dont les efforts perspicaces tendent à ruiner les vieux mètres séculairement imités de la prosodie arabe ou persane, pour les remplacer par des formes nationales, traditionnellement élaborées au sein du peuple turc. Un rapprochement se fit aussitôt dans mon esprit, et je ne pus m'empêcher de songer que la **diglossie** grecque avait toutes les apparences d'un mal byzantin.

Sachant que les Serbes et les Roumains, une fois débarrassés du joug ottoman, avaient su faire bonne justice de l'archéomanie linguistique, je me remémorai l'opinion de Kambysis, qui regardait le purisme comme un héritage de servitude. Que si les Byzantins, après l'indépendance, ne s'étaient trouvés prépondérants dans l'œuvre d'organisation du nouveau royaume, c'est-à-dire si l'Hellénisme intégral (et tout au moins l'Épire, foyer de résistance et d'émancipation, source vive de poésie héroïque), avait pu être rédimé, à coup sûr les directions intellectuelles du peuple grec se fussent dès l'origine affirmées différentes. Je sais qu'on oppose volontiers au Populairisme des arguments politiques, voire même religieux ; mais la Crète, les Sept Iles, par tout ce qu'elles ont produit de poètes, ont répondu d'avance, et il suffirait de Valaoritis pour ruiner toute contradiction sur ce chapitre. La renaissance littéraire actuelle n'a-t-elle pas encore, par Krystallis, une source épirote, et Christovasilis est-il moins patriote

d'avoir écrit toute son œuvre, prose et vers, dans la langue de ses montagnes natales?

L'Hellénisme, certes, possède une valeur politique de premier ordre et ne se doit point deviser en face de l'ennemi, car si son cœur est en Athènes, sa tête est toujours à Constantinople ; mais de même que la Jeune Turquie, pour avoir refusé de s'appuyer résolûment sur ses éléments les plus progressifs, c'est-à-dire le plus sincèrement européanisés, s'est laissé surprendre, de même, en matière linguistique, l'Hellénisme ne doit pas oublier que le langage du peuple, convenablement enrichi et fixé, est seul capable de devenir le véhicule accompli de la civilisation occidentale. Par là même, c'est lui qui doit probablement dans l'avenir supplanter le turc en Turquie d'Europe, et tous les jargons similaires. Le jour où les Turcs voudront bien jeter un coup d'œil sur leur propre histoire, ils reconnaîtront que les seules périodes où leur empire ait joui de quelque prospérité réelle ont été celles où l'autorité spirituelle d'Hellas consentit à collaborer avec le pouvoir ottoman. Il va de soi que cette collaboration prolongée doit entraîner la ruine de tout ce qu'il y a de foncièrement islamique dans l'empire de Bajazet ; mais la régénération est à ce prix.

Du côté linguistique, les Grecs se sont scandalisés que cette collaboration ait entraîné, aux siècles de servitude, la contamination du pur langage hellénique. A ce propos, il n'est peut-être pas inutile de reproduire ici l'opinion de Psichari : « En cas d'emprunt, ce n'est point la langue empruntrice qui se corrompt — comme on le croit chez les puristes — c'est la langue empruntée qui est corrompue, conformément à des lois propres. » En fait, comme l'Hellénisme n'a jamais cessé, ainsi que l'exprime fort bien M. Politis (1), de diriger la vie économique, sociale et intellectuelle de l'Empire ottoman, il ne faut pas s'étonner que le turc se soit trouvé de longue date influencé de grec. La savante exégèse que nous présente M. Psichari à propos d'**Efendi** le prouve surabondamment, et c'est par le grec parlé que la transmission s'opéra. Il est symptomatique de constater également que tous les peuples ayant été peu ou prou en contact avec les Turcs ont adopté l'*efendi* dérivé d'αὐθέντης, lequel *efendi* était destiné à faire ensuite le tour du monde. Disons en passant que les deux *ff*, dont on affuble volontiers en français ce vocable, ne nous semblent pas représenter un effort d'accentuation sur l'antépénultième ; il existe en français une tendance orthographique à doubler la consonne pour donner à l'*e* qui précède le son ouvert. Ainsi *deffendre* pour *défendre*. Il est toutefois probable que M. Littré maintient les deux *ff*, pour des raisons qu'il crut étymologiques à cause d'αὐθέντης.

(1) Cf. *l'Hellénisme*, février 1909 : La politique extérieure de la Grèce.

En face de la crise actuelle il faut répéter que la Turquie ne saurait se passer des Grecs, qui sont son principal facteur de rentrées, et qui n'ont aucun intérêt à fomenter des troubles politiques, du moment que la protection administrative leur est assurée.

Les Hellènes ont pleinement conscience de leur mission, et c'est ce qui les rend suspects. Eux-mêmes sont enclins à s'inquiéter de l'évolution rapide qu'une occidentalisation fiévreuse fait subir à leurs idées et à leurs mœurs. Une âme nouvelle entre en eux dont ils se défient, et ils ont à se préoccuper de faire continuellement marcher d'accord la Nouveauté et la Tradition : Athènes et Constantinople.

Les modes intellectuelles empruntées à l'Occident ne sont guère un encouragement à l'héroïsme ; elles portent plutôt à l'analyse, au renouvellement de tous les rapports, à l'individualisme, et d'une génération à l'autre il se creuse un abîme.

Il y a là un élément dramatique de premier ordre, que Victor Hugo utilisa dans *les Burgraves* et dont M. Pandely Horn a voulu tirer parti à son tour dans **les Pétrocharis**. Heureusement servi par des dons réels et puissants, l'auteur semble avoir retrouvé le secret de la tragédie antique, dont son drame possède le raccourci, la constante progression, le frisson de fatalité. La division en trois actes est toute artificielle ; car l'action est brève et dépourvue de vaines péripéties. La question d'honneur en fait tous les frais.

Manthos est l'indigne descendant des Petrocharis, dont l'aïeul fut l'un des héros de 1821. Une nuit, le père apprend que son fils est un voleur et que sa nièce a été déshonorée. Les gendarmes sont à la poursuite du criminel. Que faire ? Que résoudre en face de cet écroulement ? Dans une scène qui témoigne d'un véritable tempérament dramatique, le vieux Petrocharis, que déchirent à la fois l'indignation, la colère et la crainte de l'opprobre, se décide à cacher le fils ignominieux, et donne à sa femme la clef du lieu où sont conservées toutes les reliques de famille, restes vénérés d'un passé de gloire. Le Père se réserve de juger lui-même son fils. Effectivement, à l'heure où Manthos, que son amoureuse attend pour fuir avec lui, cherche à s'échapper, Petrocharis l'abat d'un coup de fusil. Un grand souffle de réalité poignante parcourt toute l'œuvre, dont le dialogue affirme la valeur expressive d'une langue superbement démotique, et nous sommes heureux que la publication du texte par *Neu Zot* nous ait permis d'en apprécier la beauté verbale.

Une première tentative dramatique sur le thème traditionnel du Pont d'Arta nous avait fait augurer favorablement de ce jeune talent, à qui la représentation de *Maison honorable* fit reprocher l'année suivante un excès de réalisme. Par les *Pétrocharis*, il affirme la possibilité de dégager la formule du drame néo-grec, à l'aide de la

tradition d'une part et des influences occidentales, ibséniennes surtout, d'autre part.

La nouvelle pièce de M. Spyros Melas *la Chemise rouge*, manifeste de pareils dons d'énergie vivante; mais la thèse en est moins originale et la pièce vaut surtout par l'intense poésie qui l'imprègne. C'est que le peuple, avec ses sentiments, ses joies ses amours, ses colères, y revit tout entier.

Un ouvrier quitte sa fiancée pour épouser une femme qui le trompe avec un bellâtre de pêcheur. Dans une taverne, il se venge de son rival en le tuant, mais il recueille lui-même dans la lutte un coup de couteau dont il meurt. Par devant le fantôme de la première aimée, il revient expirer dans sa chambre.

Nous ne pouvons qu'enregistrer les beaux éloges recueillis par ce drame réaliste, dont nous ne connaissons que l'analyse, et constater combien, malgré la similitude du thème, l'**Hirondelle** de M. Paulos Nirvânas ouvre des horizons différents. Tout le drame ici évolue dans l'âme des personnages et pour ceux ci l'âme, en effet, importe seule. Aussi quand André Loris surprend tout à coup l'échange de baisers qui lui rend manifeste l'infidélité de sa femme, peu lui importe que la faute soit ou non allée au delà ; il lui pardonne, mais il la quitte.

Toute son illusion amoureuse est flétrie d'un coup, et le savant naturaliste qu'il est n'achèvera pas le livre où il devait étudier l'amour de toutes les créatures. Pauvre savant! Le premier baiser de Lily en avait marqué le début, et il avait oublié que la femme ne supporte jamais la Muse que comme une rivale.

Rien de mieux étudié que la lutte du devoir et de l'instinct au cœur de l'héroïne, si enfant, si inconsistante. Naturellement, c'est l'instinct qui triomphe; mais c'est bien un peu la faute d'André qui pourtant a sous les yeux le ménage de son maître Laoudaris. Nuancé, musical, et tout imprégné d'une atmosphère intellectuelle qui fit injustement accuser son auteur de s'inspirer de D'Annunzio, ce drame plaît infiniment à la lecture. Un charme d'inexprimable poésie s'en exhale, et la langue est la plus harmonieusement cadencée que l'on puisse écrire ; mais peut-être les situations ne dégagent-elles point assez de passion violente pour intéresser autre chose qu'une élite.

Il en est de même des *Trois Baisers* de M. Christomanos, où l'on voit deux jeunes filles s'éprendre du même séducteur, jusqu'à ce que la sacrifiée vienne dresser entre les deux autres le spectre de son suicide. Il semble bien que la précision psychologique qui distingue le drame de M. Nirvânas fasse défaut ici en vue de créer une atmosphère propre au songe ; mais sans doute, en dépit du génial Maeter-

(1) *Le Nouma*, nos 336 et 337.

linck, est-ce là une erreur théâtrale, et il convient d'admettre quelques-unes des restrictions que formule Petros Vasilikos dans sa vigoureuse étude sur la *Psychologie du symbolisme* à propos du mystère dans l'art. Son rôle n'est pas de voiler la réalité, mais de l'éclairer.

Nous serions incomplets d'omettre, parmi les belles œuvres de l'année, outre la *Maria Pentayotissa* de M. Paulos Nirvânas, sur laquelle nous reviendrons, la *Photini Sandri* que M. Grégoire Xenopoulos tira de son remarquable roman zantiote *le Rocher Rouge*, publié naguère aux pages des *Panathinaia*. Il faut savoir que le culte orthodoxe interdit le mariage entre cousins germains. Or, Photini Sandri, qui, à dix-sept ans, s'éprend de son cousin Angelos, qui est surtout un jouisseur et qui est beaucoup plus âgé qu'elle. N'ayant pu l'amener à faillir, il retourne en Athènes et devient l'époux d'une grosse dot.

Un faire-part cruel révèle à Photini Sandri son abandon et, désespérée, elle se précipite du haut du *Rocher Rouge*. Harmonieusement construite, cette pièce, que distingue, au dire des meilleurs critiques, un dialogue alerte et coloré, ne peut passer pour vraiment novatrice ; mais elle a su plaire et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'une œuvre de théâtre.

Un ressouvenir de folk-lore avivé par les plus récentes techniques confère à toutes ces pièces si diverses d'inspiration et de pensée un trait commun : le leit-motiv symbolique, que Solomos, le père de toute la poésie néo-grecque, excella à cultiver.

Sans doute les efforts des Grecs contemporains en vue de se créer un art dramatique national sont-ils bien près d'aboutir ; car l'évolution sociale du milieu ne peut manquer de leur procurer des sujets nombreux et ils paraissent en bonne voie de retrouver, au fond de leur tempérament ancestral, l'essentiel du théâtre antique.

C'est pourquoi nous ne pouvions différer plus longtemps d'analyser leurs plus originales et récentes tentatives.

Memento. — Notre prochaine chronique reprendra l'examen de la poésie, riche également de jeunes initiatives, et, à la suite des proses épiques de Petros Vlostos, nous commenterons les vers de Skipis, de Malakasis, de Rigas Golphis, de Mavroudis, de Gounaris, de Dimakopoulos, de Sikelianos. Signalons l'extension du mouvement d'avant-garde avec *Zoï* à Galata, qui contient de beaux vers de Spilios Pasayanis, avec *Sérapion* à Alexandrie, qui publie une scène très vivement dialoguée de Tangopoulos : *Stin o.xoporta*, un poème émouvant de Varlendis : *la Catastrophe*, et une magistrale étude de Zervos sur L. Porphyras. *Le Monde Hellénique* continue la série si intéressante de ses traductions. La place nous manque pour dire tout ce qu'il faudrait de *Néa Zoï*, du *Noumas*, de *Pinacothiki*, de *Meleti*, de *Pan*.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES POLONAISES

W. St Reymont : *Chlopi (les Paysans)*, 4 v. Gebethner i Wolff. — Kazimierz Przerwa-Tetmajer : *Na Skalnem Podhalu (Au Podhalé Rocheux*, 2 v., ibid. — Memento.

Au XVIII[e] siècle, la vie des campagnes ne fournissait à l'art et à la littérature que des sujets de pastorales mignardes et de tableaux égrillards. Dans ses compositions didactiques, Greuze semble opposer la morale villageoise au dévergondage des villes. Les poètes chantent l'innocence des pâtres poétiques et des bergères naïves et jolies. Il a fallu que la haine exaspérée des Jacques se ruât contre les châteaux forts de grands propriétaires du sol, pour ouvrir les yeux des sociologues et des artistes sur la vérité tragique cachée sous les apparences fausses et théâtrales. Le génie pénétrant de Balzac fut peut-être le premier à s'apercevoir de la nouveauté des problèmes que la tourmente de la Grande Révolution et de l'Empire était venue de poser à la sociologie et la littérature modernes. Avec sa clairvoyance habituelle, Balzac comprit toute la complexité d'un sujet tel que la vie des paysans. Son aveu à ce point de vue est très précieux. « Si j'ai, — dit-il dans la préface aux *Paysans*, — pendant huit ans, cent fois quitté, cent fois repris ce livre, *le plus considérable de ceux que j'ai résolu d'écrire*, c'est que tous mes amis... ont compris que le courage pouvait chanceler devant tant de difficultés, tant de détails mêlés à ce drame... » Ce que Balzac a voulu donner dans *les Paysans*, c'était « une étude sociale » sur « ce Robespierre à une tête et à vingt millions de bras », cet « auxiliaire » et cette « proie de la bourgeoisie » qui « absorbera quelque jour la bourgeoisie, comme la bourgeoisie a dévoré la noblesse ». La lutte des paysans contre les accapareurs de la terre, contre la petite et la grande bourgeoisie, voici le thème principal des *Paysans*. Il a fallu attendre une quarantaine d'années, jusqu'à *la Terre* de Zola, pour trouver dans la littérature européenne une œuvre littéraire qui, par sa puissance, la profondeur de la pensée et la largeur de composition, pût rivaliser avec le livre « considérable » de Balzac. Le temps des pastorales et des idylles est passé sans retour possible. Dans *la Terre* la bête humaine surgit du fond de la Beauce nourricière et tragique dans toute sa nudité crue et hideuse. Zola serra le problème de près. Il nous montre le paysan abruti et crasseux, plié sous le poids des impôts et de la concurrence américaine, possédé complètement par la passion de la terre, bestiale et inassouvie.

Tout autrement se pose le problème dans **les Paysans** de Reymont. Au pessimisme sociologique de Balzac, au pessimisme économique et pour ainsi dire naturaliste de Zola, Reymont oppose son optimisme intégral, sa foi profonde dans le paysan polonais, espoir de

la nation, dans la classe paysanne, d'où partira un jour le signal de la lutte pour la liberté et la renaissance de la patrie. N'oublions pas qu'en Pologne la classe paysanne forme les trois quarts de la nation. Il est donc évident que c'est elle qui est ou plutôt doit être le facteur essentiel de la vie nationale. L'optimisme de Reymont est donc tout à fait justifié ; ne pas avoir foi dans le paysan serait pour lui égal à la renonciation, à l'abdication de tout espoir, de toute foi en l'avenir.

Aussi bien Balzac que Zola ont traité leur sujet *de dehors*. Balzac *analyse* le paysan en sociologue avisé, effrayé de la lutte qui s'engage entre le paysan et le bourgeois, lutte à la fin de laquelle il semble prévoir une révolution nouvelle. Zola *étudie* la Beauce en naturaliste épris de la vérité, toujours en quête du document précis et définitif. Reymont n'étudie pas, il n'analyse pas. C'est *de dedans* qu'il traite le problème ; il ne parle pas au nom du paysan, il laisse le paysan parler lui-même, chanter lui-même ses joies et ses misères, ses rêves et son désespoir, ses *travaux et jours*. Pour Reymont le paysan est surtout et en premier lieu un problème artistique. L'auteur a tenté l'expérience unique dans la littérature moderne : il a voulu écrire une épopée en prose dans le style homérique, aux lignes monumentales, au souffle puissant et large. Et — hâtons-nous de le dire — il a admirablement réussi.

Imaginez-vous un vieux rapsode paysan qui erre de bourg en bourg, en chantant la vie apparemment monotone et pourtant si compliquée des campagnes. Il a tout vu, tout senti, tout vécu. Doué de sens extrêmement aiguisés, il perçoit les bruits les plus variés, les couleurs les plus nuancées, les odeurs les plus subtiles. Ayant vécu longtemps parmi les paysans, paysan lui-même, aucune joie, aucune douleur de ses frères ne lui reste étrangère. Il sait tout pardonner, parce qu'il sait tout comprendre. Admirateur naïf de la nature, amoureux passionné de la glèbe, cette « chère terre », il confond dans sa foi panthéiste l'adoration de Dieu avec l'amour de la nature. Sa foi religieuse, son attachement à la pompe extérieure et décorative du culte catholique ne s'effarouchent point des vieux préjugés invétérés qui lui furent légués par des siècles d'hérédité atavique et païenne. Il est l'âme même du paysan qui chante, rit et pleure. Imaginez-vous que l'auteur abandonne sa lyre aux cordes multiples et variées entre les mains de ce rapsode, qu'il s'efface complètement devant son porte-parole, et vous aurez alors l'idée de la méthode artistique avec laquelle Reymont a conçu son épopée. La composition des *Paysans* s'adapte parfaitement au but que l'auteur s'est proposé. La vie des campagnes étant réglée par la fuite des saisons, chaque volume donne le tableau des *travaux et jours* paysans relatifs à la saison en cours. C'est ainsi que le pre-

mier volume peint *l'Automne*, le deuxième *l'Hiver*, le troisième *le Printemps*, le quatrième *l'Eté*.

Le but de Reymont étant d'écrire une épopée paysanne, l'auteur fut obligé de créer de toutes pièces sa langue et son style propres. La méthode en fut toute indiquée. Ayant choisi le théâtre du drame ou plutôt des drames dont est composé son roman, le village de Lipce dans la plaine de Mazowsze (Pologne Russe), Reymont a pris comme base de son style l'idiome des paysans de cette contrée et en a forgé une langue bien à lui, pleine d'images et de couleurs. Avec une science consommée de l'esprit paysan, avec une idée de suite surprenante, il a mené son expérience jusqu'au bout. Dans les conversations des paysans, dans les descriptions de la nature l'âme du paysan vibre tout entière.

Il serait vraiment oiseux de rendre compte ici du sujet du roman de Reymont. Car c'est la vie elle-même du paysan polonais qu'il faudrait raconter alors, avec ses soucis quotidiens, son labeur incessant, sa philosophie fataliste et résignée. Le point central des *Paysans* est placé dans la chaumière des Boryna, aristocrates du village par leur richesse, leur influence, leur ancienneté, famille farouche et orgueilleuse, une de celles dont partit — selon la légende — la lignée des Piast, première dynastie royale de la Pologne. Autour d'eux, tout un monde grouille et se démène, déchiré par l'amour et la haine, par les luttes intérieures, par les conflits incessants avec l'administration et les *dziedzitz* (grands propriétaires).

Parmi tous les prosateurs polonais modernes, Reymont est le seul naturaliste véritable — au sens le plus large du mot — le seul qui ait le sentiment profond et inné de la réalité des choses. Sous sa plume, ses héros toujours imaginaires — car l'auteur des *Paysans* n'est jamais un photographe vulgaire avide du « document » humain — les objets inanimés, les bêtes et les plantes, la nature tout entière naissent à la vie intense et individuelle. Mais devant l'objectivisme épique qui est le trait essentiel de son talent, son cœur d'homme n'abdique jamais. Reymont est foncièrement bon et sensible. Il croit en l'homme. Au fond des cœurs les plus endurcis, au fond des âmes les plus farouches, il trouve toujours une lueur de bonté, une larme de souffrance. Pour lui, il y a toujours de ces moments où les êtres les plus méchants — telle la vieille Augustine — fondent en larmes, subjugués par les malheurs des autres, les malheurs qui dépassent les bornes de la souffrance humaine. Aux actes les plus vils il trouve toujours une excuse dans la nécessité fatale des choses, dans le trop plein de la douleur ; et il semble murmurer tout bas la parole douce du Christ : que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre...

Ce que la critique reprochera à Reymont, c'est d'abord certaines

longueurs et répétitions dont il pouvait se dispenser peut-être, ensuite son abandon de certaines questions d'ordre économique et social qui rend son épopée incomplète. Il a peut-être trop isolé les paysans ; de parti pris il les a arrachés aux luttes économiques et sociales qui déchirent la société moderne. De la campagne polonaise, par sa volonté d'artiste, il a fait une oasis, où les bruits de dehors n'arrivent qu'étouffés par l'éloignement.

Mais qu'importe ! Dans le bagage littéraire de Reymont, l'épopée des *Paysans* est son chef-d'œuvre, et dans la littérature polonaise contemporaine, elle occupe la place d'honneur qui est due aux œuvres les plus marquantes et les plus belles.

§

Ce que Reymont a fait pour les paysans de la plaine de Mazowsze, Tetmajer tenta de le faire pour les habitants de **Podhalé rocheux.** Les montagnes de Tatry avec la vallée de Zakopane présentent une des contrées les plus pittoresques et les plus sauvages de la Pologne, si intéressante, si proche et pourtant si négligée par le tourisme moderne. Les montagnards de Zakopane sont une des races les plus belles et les plus intelligentes de ce pays. Leur costume élégant et coloré, leur fantaisie débordante, leur imagination vive, et douée d'un grand sens artistique, furent, il y a un demi-siècle à peine, une révélation véritable pour leurs compatriotes de la plaine. Tapis dans leurs montagnes, pendant longtemps inabordables, ils ont gardé avec la fierté de l'âme, avec la fraîcheur d'imagination, l'esprit de liberté farouche et jalouse. Kazimierz Przerwa-Tetmajer fut censé, plus que n'importe quel autre auteur polonais, de les connaître et les aimer. Né presque parmi eux, dès son enfance il a eu tout le loisir d'étudier la beauté majestueuse de ces montagnes et le caractère indomptable ainsi que les mœurs particulières de ses habitants. Son lyrisme sensuel et plastique l'aida, pour ainsi dire, dans son rôle d'ami et de confident de Zakopane, mais, en même temps, il l'empêcha d'entreprendre une vaste épopée, où le souffle lui aurait peut-être manqué, habitué qu'il est aux efforts pénibles et intenses d'une courte montée du poème lyrique. C'est donc dans une série de nouvelles qu'il nous raconte les joies et les misères, les amours et les haines, les légendes et les vérités des montagnards de Zakopane. Ces contes exquis de finesse et de style, débordants de poésie et de verve, écrits dans une langue vivante et imagée, sont tels des petits miroirs extrêmement polis et fidèles, où la vie des montagnes se reflète par ses morceaux les plus lyriques et pittoresques. Et parmi eux, il y en a qui sont de purs chefs-d'œuvre de lyrisme sensuel et puissant.

§

Memento. — Volumes reçus : *Wiek* XIX (*Cent ans de pensée polonaise*),

tomes II, III, IV, Gebethner i Wolff. — Juljusz Slowacki : *Œuvres complètes*, publiées sous la direction de M. Artur Gorski, ibid. — Zymon Aszkenazy : *Lukasinski*, 2 vol., E. Wende i Sp. — Stanislaw Witkiewicz : *Jan Matejko*, Société d'éditions des instituteurs de Galicie. — A. Potocki : *Pejzaz i portret angielski*, ibid. — A. Brückner : *Dzieje jezyka polskiego*, ibid. — A. Polinski : *Dzieje muzyki polskiej*, ibid. — A. Sygietynski : *M. Gierymski*, ibid. — *Sztuka Polska* (*Malarstwo*), H. Altenberg. — H. Sienkiewicz : *l'Eternelle victime*, Halperine Kaminsky trad., Ernest Flammarion. Ceci est une mauvaise traduction faite, à ce qui semble, d'après la version russe, du célèbre conte de Sienkiewicz intitulé *Esquisses au fusain*. L'édition de M. H.-K. est ornée (?) d'horribles illustrations, dépourvues non seulement de toute velléité artistique, mais encore absolument fausses au point de vue ethnographique. De telles traductions font aux lettres polonaises en France un tort irréparable.

MICHEL MUTERMILCH.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie

Jules Garçon : *La Bibliographie Industrielle* ; Paris, 40 *bis*, rue Fabert. 3 »

Esotérisme

Georges Pinçon : *La Fin du Christianisme* ; chez l'auteur, 269, avenue Daumesnil. 3 50

Histoire

Jean Audouard : *Le Rétablissement du Parlement de Provence (janv. 1775)* ; Daragon. 2 50

Dr Cabanès : *Les Indiscrétions de l'Histoire ; 6e série* ; Albin Michel 3 50

Baron Despatys : *La Révolution, la Terreur, Le Directoire, 1791-1799, d'après les Mémoires de Gaillard* ; Plon. 7 50

Théodore Duret : *Les Napoléons* ; Fasquelle. 3 50

Alfred Frankin : *Le Duel de Jarnac et de La Châtaigneraie* ; Emile-Paul. » »

E. Frémy : *Histoire de la manufacture royale des glaces de France, au XVIIe et au XVIIIe siècle* ; Plon. 7 50

André Mévil : *De la Paix de Francfort à la Conférence d'Algésiras* ; Plon. 3 50

Littérature

Paul Delior : *Remy de Gourmont et son Œuvre*, portrait et autographe (collection *Les Hommes et les Idées*) ; Mercure de France. » 75

Jean Dornis : *Essai sur Leconte de Lisle* ; Ollendorff. 3 50

R. Doumic : *George Sand* ; Perrin. 3 50

Armand Praviel et J.-R. de Brousse : *l'Anthologie du Félibrige*, Nouvelle Librairie Nationale. 3 50

Alphonse Séché et Jules Bertaut : *Au Temps du Romantisme* ; Sansot. 3 50

Philosophie

F. Pillon : *L'Année Philosophique* ; Alcan. 5 »

André Pujol : *La Conception matérialiste de l'Histoire* ; Toulouse, Impr. Meric. » »

Poésie

Aloys-E. Blondel : *Poésies* ; Plon. » »

Elion Demidoff : *Les Égarements* ; Imp. Renouard. » »

Jacques Dyssord : *Le Dernier Chant de l'Intermezzo* ; B. Grasset. 3 50

Francis Eon : *Trois Années, 1905-1908* ; Ed. du Divan. » »

Pierre Hirsch : *Le Miroir du Passé* ; Sansot. 3 50

Robert Huchard : *Aux Jeunes-Turcs* ; Perrin. » »

R. Huchard : *La Guerre* ; Perrin. » »

Edouard Schuré : *L'Ame des Temps nouveaux* ; Perrin. 3 50

Psychologie

Havelock Ellis : *Etudes de Psychologie sexuelle. L'Inversion sexuelle* ; « Mercure de France. » 5 »

Publications d'Art

Alcanter de Brahm : *La Peinture au Musée Carnavalet* ; Sansot. 3 50
Paul Gaultier : *Reflets d'Histoire* ; Hachette. 3 50
Pierre Marcel : *Charles Le Brun* ; Plon. 3 50

Questions religieuses

Joannes Joergensen : *Saint François d'Assise, sa Vie et son Œuvre*, trad. du danois par T. de Wyzeva ; Perrin. 5 »

Romans

Lucie Delarue-Mardrus : *Le Roman de six petites filles* ; Fasquelle. 3 50
Mary Florian : *Lequel t'aimait ?* Calmann-Lévy. 3 50
Charles Foley : *Un Concert chez les Fous* ; Ollendorff. 3 50
Gilbert de Voisins : *Le Bar de la Fourche* ; Fayard. 1 35
Gyp : *Entre la Poire et le Fromage* ; Juven. 3 50
Jean de Kerlecq : *L'Envoûtement* ; Revue Internationale. 3 50
René Le Cœur : *Les Plages vertueuses* ; Douville. 1 »
Jean Lorédan : *L'Homme aux Aigles* ; Flammarion. 3 50
Gustave de Sourmais : *Jean de Tréal* ; Libr. Universelle. 2 50
Maria Star : *Les Deux Gloires* ; « La Phalange ». 3 50
Henri Strentz : *Images simples et ferventes* ; « La Phalange ». 3 50

Sociologie

Pierre Baudin et Dr L. Nass : *La Rançon du Progrès* ; Juven. 3 50
G.-L. Duprat : *La Criminalité dans l'Adolescence* ; Alcan. 6 »
Charles Gide et Charles Rist : *Histoire des Doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours* ; Larose. 12 »
Anna Lampérière : *La Femme et son pouvoir* ; Giard et Brière. 3 50
Henri Mazel : *Pour causer de Tout* ; Bernard Grasset 3 50
Sully-Prudhomme : *Le Lien social* ; Alcan. 3 75

Théâtre

P.-J. de Béranger : *Œuvres inédites* ; Daragon. 8 »
René Fauchois : *Beethoven*, pièce en 3 actes, en vers ; Fasquelle. 3 50

Voyages

Joël d'Eze : *Autour du Trophée de la Turbie* ; Draguignan, 48, boulevard de l'Esplanade. 2 50
Henry Van Dyke : *Le Génie de l'Amérique* ; trad. par Sainte-Marie Perrin ; Calmann-Lévy. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de George Meredith. — Mort d'Emmanuel Delbousquet. — Autographes. — Le Comité Villiers de l'Isle-Adam. — Humour munichois. — Le Concours de poésie de l'Odéon. — Coucou. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

La Mort de George Meredith. — Les grandes figures littéraires qui illustrèrent la seconde moitié du XIXe siècle disparaissent une à une : après Swinburne, et quelques semaines après lui, son aîné George Meredith succombe, âgé de plus de quatre-vingts ans. La nouvelle si inattendue de sa mort aura provoqué, chez tous ceux qui ont connu le noble vieillard, une émotion poignante. Quiconque a fait le pèlerinage de Box-Hill conservera l'impérissable souvenir des heures passées en la compagnie de cet homme qui, comme l'a dit Schwob, avait « établi son activité cérébrale au-delà de

toutes les limites humaines ». L'œuvre de Meredith, bien peu de Français la connaissent. Elle est malaisément accessible, on le conçoit, en méditant le mot de Schwob, et peu nombreux aussi sont ses compatriotes à qui ses romans et ses poèmes devinrent familiers. Il était né le 28 février 1828 et ses débuts littéraires datent de 1849. Pourtant, malgré l'impression profonde qu'il créa sur l'élite des artistes et des écrivains de sa génération, il demeura ignoré du public jusqu'en 1885, où la rumeur publique, voulant que *Diana of the Crossways* fût un roman à clef sur les événements de l'époque, le livre eut trois éditions successives dans le courant de l'année ; ni *Richard Feverel*, ni *Harry Richemond*, ni *Beauchamps Career*, ni *l'Égoïste*, n'avaient eu pareil honneur. Il est douteux que Meredith devienne jamais, au sens ordinaire du terme, un auteur populaire ; cependant la grande majorité des lecteurs cultivés le considéreront comme une des forces intellectuelles les plus puissantes et les plus originales de notre époque, et vraisemblablement de tous les temps. Sa prédominance intellectuelle est indiscutable. On reconnaît volontiers son originalité, sa profondeur, son merveilleux talent d'écrivain, ses dons uniques ; mais l'on est rarement d'accord sur le rang à lui attribuer dans la hiérarchie littéraire. Certains, qui se sont beaucoup exagéré les difficultés qu'il offre, n'ont su s'accoutumer à sa manière de penser et de s'exprimer, s'habituer à une atmosphère aussi chargée ; ils lui reprochent son prétendu manque d'habileté à construire, son dédain pour les règles inviolables de l'art du roman, l'obscurité de son style, la recherche de ses tournures. Mais c'est là, justement, faire grief à Meredith de ce qui fait en partie son originalité : ces prétendus défauts ne peuvent gêner que les esprits paresseux ; ce sont des barrières, certes, grâce auxquelles Meredith n'accorde l'accès de son domaine qu'à ceux qui sont assez agiles pour les escalader ou assez perspicaces pour en ouvrir la serrure.

Avec lui, l'Angleterre perd un génie dont elle s'enorgueillira à l'égard de ses plus grands. La nouvelle nous parvient que le révérend ecclésiastique de qui dépend la glorification habituelle des grands morts anglais refuse à Meredith l'entrée de Westminster. Qu'importe l'endroit de la sépulture, il vivra éternellement dans la mémoire des hommes. — H.-D. D.

§

Mort d'Emmanuel Delbousquet. — Emmanuel-Bernard-Philippe-Frédéric Delbousquet, né à Sos en Albret, le 27 avril 1874, y est mort le 20 mai 1909. Avec Maurice Magre et Lafargue, il avait fondé à Toulouse *les Essais de Jeunes*, *l'Effort*, *le Midi Fédéral*, deux revues et un journal hebdomadaire qui permirent au groupe de littérateurs qu'on nomma l'*Ecole de Toulouse* de s'exprimer. Poète, Delbousquet écrivait une sorte d'alexandrin nombreux d'images, sonore, qui ne s'astreignait point aux règles de l'e muet et qu'on déclarait *libéré*. Seul de son groupe, il refusa de venir célébrer à Paris les beautés de la région patriale. Au seuil de la lande, à l'orée de la pinède antique, vers le rivage des étangs d'hiver, il vécut son rêve de poète et sa vie sincère, humble et saine, près d'un foyer paisible. Très actif, petit, infatigable, sa silhouette de cavalier aventureux était bien connue des pâtres d'Albret. Lui-même, il s'est chanté, il a chanté sa monture indocile, ses longues chevauchées dans ce pays mélancolique, cette

Galilée revêche et solitaire... Son œuvre est importante déjà. Outre deux recueils de vers : *En les Landes* (1896) et *le Chant de la Race* (1908), on lui doit *le Mazareille*, roman (1902) ; *l'Ecarteur*, roman (1903) ; *Margot*, nouvelle (1903) ; *Mignette de Cante-Cigale*, roman (1908).

Il avait collaboré à *l'Ermitage*, au *Pays de France*, au *Journal*, à *la Revue de Paris*, au *Télégramme*, à *la France de Bordeaux*, etc... Il laisse deux romans : *le Muletier* et *le Reflet*, un recueil de contes : *En Gascogne*, à paraître.

Il aimait, disait-il, sa terre natale jusqu'à souffrir physiquement de s'en éloigner. Enfant, il eut, durant son séjour en pension, de douloureuses crises de nostalgie. Il est mort dans le décor qu'il adorait, et les pages éclatantes et amères de son œuvre colorée, désenchantée, vibrante et fougueuse qui ont chance de survivre sont celles-là même où il célèbre la désolation orgueilleuse et désertique de la lande natale, le charme sauvage de la terre d'Armagnac et d'Albret, qui le connut chasseur infatigable et poète passionné.

Il s'était marié en 1895, à Toulouse. A Sos, il fut l'hôte de la plupart des écrivains nouveaux. Il laisse le souvenir d'un homme de cœur.

E. G.

§

Autographes. — Parmi la *collection d'autographes* que le Professeur Ludwig Darmstætter a légués à la Bibliothèque royale de Berlin et qui ne comporte pas moins de 7.000 noms d'auteurs et de 10.000 pièces, il est trois lettres particulièrement intéressantes.

L'une de Senefelder, l'inventeur de la lithographie, au roi de Bavière Maximilien I (novembre 1808) pour le remercier du privilège exclusif qui lui est accordé de reproduire les dessins du cabinet des Estampes de Munich.

L'autre, du ministre russe Pobiédonoszew (septembre 1902), exprime une opinion assez différente de celles qu'il a émises d'autre part en tant que théologien : « La conviction que l'espace infini a toujours existé, sans commencement et sans cause, et qu'il existera toujours, provoque en moi un sentiment dont je frémis. »

Le troisième est une lettre absolument inédite de Napoléon à Talleyrand, dictée le 12 octobre 1806, soit deux jours avant la bataille d'Iéna. L'Empereur constate que tout marche *comme il l'avait prévu et combiné depuis Paris deux mois auparavant* et il annonce que *dans deux ou trois jours des choses intéressantes se seront passées*. Il ne comprend pas que l'on accorde quelque valeur au duc de Brunswick : celui-ci mène si ridiculement les opérations que Dresde est tout à fait découverte. Une ligne, de la main de Napoléon, porte : « Si je voulais aller à Berlin j'y serais dix jours avant leur armée ; mais je cherche d'abord à les battre. » Et en post-scriptum toujours autographe : « Si vous pensez que cette lettre vaille d'être publiée, faites-la insérer au *Moniteur* et conservez l'original aux affaires étrangères. »

L'histoire ne dit pas pourquoi elle n'a pas été imprimée, ni comment elle est parvenue entre les mains de M. Darmstaetter.

§

Le Comité Villiers de l'Isle-Adam est définitivement constitué ainsi :
Président : M. Jean Richepin, de l'Académie Française ;
Vice-Président : M. Henry Roujon, de l'Institut, ancien ministre ;
Secrétaire : M. F. du Puy de Nartus ;
Trésorier : M. A. Blaizot, éditeur.
Membres : MMmes Aurel, la comtesse A. de Chabannes-La Palice, Lucie Félix-Faure-Goyau, Judith Gautier, Daniel Lesueur, la comtesse M. de Noailles ; la princesse E. de Polignac, R. Raoul-Duval, la duchesse de Rohan, G. Roussel-Despierres ; MM. René Aubert, M. Bellivier, Léon Bloy Jules Bois, Henri Bordeaux, René Boylesve, Adolphe Brisson, Frédéric Brou, le comte Charles de Chabannes-La Palice, Armand Dayot, Ernest Delahaye, Lucien Descaves, Jean Destrem, Léon Dierx, Anatole France, Alexandre Georges, Louis de Grammont, Gustave Guiches, Edmond Haraucourt, Lucien Hubert, Gustave Kahn, Georges Lemaire, le comte Léonce de Larmandie, Henri Lavedan, Georges Lecomte, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Georges-Hector Mai, Maurice Maindron, Gustave de Malherbe, Paul Margueritte, René Martineau, Roger Marx, Massenet, Victor-Emile Michelet, Octave Mirbeau, Frédéric Mistral, le comte Robert de Montesquiou-Fézensac, le général comte du Pontavice de Heussey, Jacques Reboul, Henri de Régnier, Xavier de Ricard, Edmond Rostand, George Rouault, Edouard de Rougemont, Saint-Georges de Bouhélier, Saint-Saëns, Camille de Sainte-Croix, Pierre Ternier, Henri Turot, Alfred Vallette, Jean Veillon, Emile Verhaeren, Sébastien Voirol.

Les souscriptions sont reçues chez M. A. Blaizot, éditeur, rue Le Peletier, 22, et au *Mercure de France*.

§

Humour Munichois. — L'Académie des Beaux-Arts de Munich célébrait, ce 13 mai, le centenaire de sa constitution. Rien de moins compassé que les fêtes données à cette occasion par le monde des artistes. Les discours commémoratifs, les banquets, les distributions de titres et de décorations (jusqu'à l'Académie elle-même à qui a été reconnue la qualité d'*École supérieure*), les chants n'ont pas plus manqué que les tonneaux de bière. Mais la partie la plus originale des fêtes a été un festspiel et une « revue » qui montrent, sous un aspect encore tout moyen-ageux, la traditionnelle bonhomie, l'esprit et le goût munichois.

Le festspiel faisait pendant à une conférence à la fois judicieuse et humoristique du professeur Bradl sur *l'Art depuis Adam et Eve jusqu'à nos jours*. Il fut déclamé, au milieu des éclats de rire, par Apollon lui-même, escorté d'un Mercure monté sur un tricycle démodé et d'une Pallas Athénè conduisant dans sa poussette le bébé Art. La revue ce fut, organisé par les étudiants, un défilé, devant eux-mêmes, des professeurs de l'Académie et de leurs classes, signalé chacun par un trait distinctif de sa manière ou un épisode saillant de la vie artistique de ces dernières années ; M. Feuerstein précédé d'un ange aux ailes d'or, M. Raupp suivi d'un groupe de pêcheurs du Chiemsee et d'un chien basset de deux mètres de long. M. de Habermann avec son fameux modèle contorsionné montrant des « dessous » embrouillés et M. de Stuck en longue redingote avec une tête plus grosse que

nature, le « cas Jank » était figuré par une docte commission, grotesque à souhait, en train de *repêcher* un de ses tableaux, elle-même dispersée par une joyeuse cavalcade de chasseurs en fracs rouges telle que l'artiste s'est souvent plu à en peindre. Suivaient encore des tableaux vivants dont la drôlerie ne peut être vraiment comprise et goûtée qu'à Munich ; ces quelques scènes suffisent à en donner idée.

La partie plus solide des fêtes s'est composée d'une fondation de 70.000 mark de la ville de Munich, dont les revenus seront accordés en bourse annuelle à un ou plusieurs jeunes gens, élèves de l'Académie.

§

Le Concours de poésie de l'Odéon. — Le jury a terminé ses travaux et la séance de lecture en public est fixée au mardi 2 juin, à une heure et demie très précise. Vingt et un poèmes ont été retenus qui seront dits par des artistes de l'Odéon ; vingt et un autres poèmes, qui ont été jugés dignes d'être mentionnés, ne seront pas lus, mais le nom de leurs auteurs sera proclamé. L'ouverture des enveloppes portant les devises et contenant le nom des auteurs aura lieu sur la scène, et les spectateurs décerneront les prix : un bulletin de vote annexé au coupon de la place leur sera remis à l'entrée.

Voici la liste des prix :

1° — Prix de *l'Odéon* (la recette) environ	1.000 fr.
et un objet de Sèvres offert par le Sous-Secrétariat des B. A.	
2° — Premier prix du *Matin*	1.000 —
3° — Second prix du *Matin*	500 —
4° — Troisième prix du *Matin*	250 —
5° — Prix *Beethoven*. Les droits d'auteur de la dernière recette abandonnés par M. René Fauchois	271 50
6° — Prix du *Temps*	200 —
7° — Prix du *Mercure de France*	250 —
8° — Prix de *l'Intransigeant*	100 —
9° — Prix *Henri de Rothschild*	500 —
10° — Prix *Je sais tout*	250 —
11° — Prix *Lecomte de Lisle*, offert par M. Jean Dornis	500 —
12° — Prix du *Figaro*	250 —

§

Coucou. — Il était généralement admis que le cri du coucou formait une tierce mineure. Le grand ornithologue allemand Naumann avait toutefois noté déjà, au siècle passé, que les coucous de son pays (Magdebourg-Halle) émettaient une tierce majeure descendante (fa dièze — ré). La science allemande moderne s'est aussi occupée de cette question et il paraît, — si ce n'est d'après une thèse de doctorat, du moins d'après un article de journal, — que, selon les contrées, la plaine ou la montagne, il y a eu réalité des coucous majeurs et des coucous mineurs et que d'autres même font entendre la quarte pure ou encore la seconde majeure. Il est constaté en outre que le cri est héréditaire chez la même espèce de coucou et que la fatigue probable qui se manifeste par de l'enrouement, chez un oiseau qui s'égosille toute la journée, ne le fait cependant nullement détonner : la tierce majeure

ou la quarte conserveront leur parfaite justesse jusqu'à la tombée du soir, et de même la tierce mineure ou la seconde partiront telles quelles dès le matin sans avoir à subir de modification. Ainsi se justifient les multiples et bien divers concours musicaux du vieux Joh. Kaspar Kerll, de Haydn, de Beethoven, aussi bien que de G. Mahler.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'INVERSION SEXUELLE (*Etudes de Psychologie sexuelle, II*), par Havelock Ellis, traduit par A. Van Gennep, Directeur de la *Revue des Etudes ethnographiques*. Vol. in-8, 5 francs.

REMY DE GOURMONT ET SON ŒUVRE, par Paul Delior, avec un portrait et un autographe. (Collection *les Hommes et les Idées*, nº 13). Vol. in-16, 0 fr. 75.

§

Le Sottisier universel.

A la voir [Mme de Thèbes] si imposante, l'envie me prend de lui dire : Mme la marquise. Mais cette première impression est vite dissipée. Mme de Thèbes est femme du monde et sait mettre ses visiteurs à l'aise. — *Mon chez moi*, 10 février.

C'est ainsi qu'en ce qui concerne les pétroles et les vins il a démontré, avec dates et chiffres à l'appui, que la marine paie fort cher ce qu'elle pourrait souvent acheter sur place à meilleur compte, pour des réparations comme le retubage des chaudières. — *Le Journal*, 12 avril.

Il a fallu un volume à Victor Massé pour écrire l'histoire d'une bouchée de pain. — CLÉMENT VAUTEL, *le Matin*, 21 mai.

Les arrérages du legs Henri Durand s'élèvent à 28.000 francs, qui sont distribués en un prix de 4.000 francs et 25 prix de mille francs. — *Le Temps*, 20 mai.

Le comte d'Haussonville vient d'être désigné par ses collègues de l'Académie des sciences morales et politiques pour représenter cette compagnie aux fêtes prochaines du 350e centenaire de la fondation de l'université de Genève. — *Le Figaro*, 17 mai.

Le zèbre capturé se refuse à la procréation, et devient même complètement stérile, dans ces conditions, après plusieurs générations. — G. ROUX, *la Revue*.

Le ministère à qui j'accorderai ma confiance n'est pas encore dans le sein de sa mère. — LOUIS TESTE, *le Patriote* (Bruxelles), 17 mai.

Agathe, plus jaune d'habitude que dans sa robe de taffetas d'Angleterre. — LUCIEN ALPHONSE DAUDET, *la Fourmilière*, 302.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

POITIERS. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

arles CARRINGTON, Libraire-Editeur, faubourg Montmartre 13, Paris
Bruxelles (Ixelles) : 2a, rue de Berlin, 2a

Les Écrivains français de Belgique

MAURICE MAETERLINCK

Par **Gérard HARRY**

Ex-Directeur du *Petit Bleu* (de Bruxelles)

Avec deux beaux portraits du poète et de Mme Georgette Leblanc, n héliogravure et dix autres illustrations, vues, autographe, etc...

x de l'exemplaire sur beau papier vergé anglais, titre rouge et noir, couverture artistique à bords repliés..... **2.50**

nte exemplaires sur japon..... **5 fr.** l'un

Ceci n'est pas une banale biographie ni l'ordinaire éloge d'un écrivain aimé et admiré tous. Ce sont des pages vibrantes, écrites par un ami, par un journaliste de talent, fut mêlé à la vie du poète et qui peut ainsi nous faire pénétrer dans son intimité, s en rendre les détails, nous présenter un portrait vivant de l'homme en même temps une étude documentée de l'œuvre littéraire de notre illustre compatriote.

(*Le Soir*, Bruxelles, 12 mai 1909).

OSCAR WILDE

ntentions. Quatre essais philosophiques : Le déclin du mensonge. — Plume, crayon, poison. — L'Importance de ne rien faire et e tout discuter. — La Vérité des Masques. — La traduction est faite par Hugues Rebell Charles Grolleau. Un volume in-8° br. 316 pages sur vélin, orné d'un portrait d'Oscar Wilde, couverture repliée. Au lieu de 6 fr..... 4 »

Splendide édition d'amateur

FISKE (John)

a Destinée de l'Homme (Selon la philosophie de Herbert Spencer.) Traduction rançaise avec préface. 1 vol. in-8° carré, papier vergé, couverture repliée, au lieu 4 fr..... 1.50

La Destinée de l'Homme, ce livre du célèbre philosophe américain, John Fiske, offre plus frappant exemple de l'accord possible entre la science sincèrement positive et foi dans les destinées extra-terrestres de l'Humanité.

MERCVRE DE FRANCE

Collections de M. FÉLIX DOISTAU

TABLEAUX ET PASTELS

DESSINS, GOUACHES ET AQUARELLES

Principalement de l'École Française du XVIII^e siècle

ŒUVRES DE

L. BOILLY, F. BOUCHER, CARMONTELLE, DANLOUX, DEBUCOURT, DROLLING, DROUAIS, EISEN LE PÈRE, H. FRAGONARD, M^lle GÉRARD, GREUZE, GUARDI M^me GUIARD-LABILLE, HOIN, HUBERT-ROBERT, J.-B. HUET, LARGILLIÈRE, LATOUR MOREAU LE JEUNE, PERRONNEAU, ROSLIN, G. DE SAINT-AUBIN M^me VALLAYER-COSTER, VAN LOO, M^me VIGÉE-LEBRUN, A. WATTEAU, ETC.

ESTAMPES ANGLAISES & FRANCAISES

DU XVIII^e SIÈCLE

Imprimées en noir et en couleurs

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Bustes en marbre et terre cuite par PAJOU

Belle Orfèvrerie d'or et d'argent du XVIII^e siècle

BRONZES D'AMEUBLEMENT : PENDULES, CANDÉLABRES, CHENETS, ETC.

Porcelaines montées — Cadres en bois sculpté — Objets divers

Sièges et Meubles en bois sculpté et en ébénisterie du XVIII^e siècle

AMEUBLEMENT DE SALON ET ANCIENNE TAPISSERIE

Tableaux en ancienne tapisserie ou Savonnerie, etc.

PREMIÈRE VENTE

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, à Paris

Les Mercredi 9, Jeudi 10 et Vendredi 11 Juin 1909, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR : M^e F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart.

EXPERTS

MM. PAULME ET B. LASQUIN FILS
10, rue Chauchat, 12, rue Laffitte

MM. DUCHESNE ET DUPLAN
10, rue Rossini, 10

Chez lesquels se distribue le catalogue

EXPOSITIONS { PARTICULIÈRE : *Le Lundi 7 Juin 1909, de 1 heure 1/2 à 6 heures.*
PUBLIQUE : *Le Mardi 8 Juin 1909, de 1 heure 1/2 à 6 heures.*

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr Gustave LE BON

J. MAXWELL

Docteur en médecine

Substitut du Procureur Général près la Cour d'Appel de Paris

LE CRIME ET LA SOCIÉTÉ

M. Maxwell expose dans cet ouvrage les idées actuelles sur la nature et les causes de la criminalité qui lui paraît être un phénomène social normal. Il analyse l'acte criminel et son auteur dans leurs différentes variétés ; la responsabilité pénale, l'aliéné criminel, la classification des criminels, l'évolution contemporaine de la criminalité politique, sont ensuite étudiés.

Un volume in-18. — Prix..... 3.50

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché : 95 centimes. — Cartonné toile : 1 fr. 75

Alfred de MUSSET

POÉSIES NOUVELLES

1836-1852 Un volume.

Collection des " AUTEURS CÉLÈBRES " à 60 cent. le volume

Dr HACKS

A BORD DU COURRIER DE CHINE

Nouvelle édition

Un volume.

OUVRAGES COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Georges DUVAL

Œuvres Dramatiques de

WILLIAM SHAKESPEARE

COMÉDIES, TRAGÉDIES, ETC.

Traduction nouvelle entièrement conforme au texte anglais

AVEC ANNOTATIONS

L'ouvrage forme huit volumes à 3.50

Chaque volume se vend séparément

Paul FRÉMEAUX

SAINTE-HÉLÈNE

Les derniers jours DE L'EMPEREUR

Un volume in-18. — Prix..... 3.50

Envoi contre Mandat-Poste

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Échos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Éditions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.